Tome XXXIII. N° 4. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 Mai 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Théodore Aubanel[1]

Né en 1829, Aubanel avait un an de plus que Mistral, onze de moins que Roumanille. Il fut imprimeur et libraire à Avignon, siégea à Fontségugne entre les sept fondateurs du Félibrige, présida en 1874 les Jeux Floraux du Centenaire de Pétrarque, et fut fait chevalier de la Légion d'honneur après avoir composé un grand nombre de très beaux vers. Telle est sa vie. Il est mort en novembre 1886, laissant *la Grenade entr'ouverte*, *les Filles d'Avignon* et *le Pain du Péché*. Ce drame, ces recueils de poèmes lyriques s'accordent, je crois, à montrer que, si les félibres ont raison de vénérer en lui une personne de leur Trinité génitrice, si les amoureux de Provence seraient justes et sages de le prendre pour confident de leurs plaisirs et pour conseiller de leurs peines, la critique attentive doit s'arrêter d'abord à ce cas surprenant d'un poète mort jeune à cinquante-sept ans.

Presque tous les artistes (Hugo, Corneille, Lamartine) commencent par mener une jeunesse de fantaisie vagabonde ; ils caressent la croupe de toutes les chimères qui bondissent vers eux du trouble chaos de leur rêve. Puis,

(1) Copyright 1927 by Edouard Champion.

tôt ou tard, l'âge venu inspire un choix entre les idées chères ; ils en préfèrent une, se l'approprient, s'unissent à elle par une espèce de mariage qui ne rompt plus. Aubanel put échapper à cette espèce de monogamie littéraire. A vingt ans il n'aima point l'amour plus passionnément qu'à cinquante et il ne s'est pas montré plus fervent catholique à cinquante qu'à vingt. Dans les deux livres publiés à un quart de siècle d'intervalle, il ne varie guère de complexion : même horreur de la laideur, de la nuit, du mal, du diable, du bourgeois, de l'anti-félibre ; même adoration de la Provence, de l'art éternel, du bon Dieu, de la femme. Son œuvre n'exprime pas de préférence exclusive pour une sorte d'amour, ni pour un genre de vie. Elle hésite entre terre et ciel, comme l'île de Gulliver.

L'histoire de cette instabilité serait admirable à écrire, mais il faudrait connaître, instant par instant, la vie d'Aubanel. J'essaierai plutôt de retrouver le rythme et la loi des oscillations. On ne sait pas combien de fois, lassé d'amitiés passagères, il cria vers Dieu de fatigue et d'espoir déçu ; mais on peut distinguer par quelle gradation mentale il s'élevait du paganisme naturel à l'idéalisme catholique et platonicien ; comment de l'amour d'une femme et des tristesses qu'il y trouvait, Aubanel se reposait en d'autres affections et, n'y rencontrant que l'uniforme dégoût, se rejetait enfin vers les hautes passions de l'intelligence : religion, art, rêve esthétique, refuges indiqués au sortir des mésaventures de cœur.

Seulement ce séjour austère et délicieux ne le fixe pas. C'est ce qui le distingue de tous ses pairs. Le premier courant d'air l'en rejette comme une bulle : au lieu de se cristalliser, son art reste donc agité, sinueux, multiforme, mais en progrès constant parce que les arrêts dans la lumière et la beauté ne furent pas stériles, le poète en emportait un souvenir pacificateur dont l'influence s'étendit à la longue sur tous ses vers, en arracha les parties sombres, modifia la teinte de ses imaginations. Qui relit, après la *Grenade entr'ouverte*, les *Filles d'Avignon*, peut croire qu'il traverse une galerie de Rembrandt qui tend à s'éclaircir jusqu'au plus carminé Rubens.

La pensée d'Aubanel avait suivi tant de fois, et si complaisamment, cette courbe, que le rythme à trois temps de l'évolution morale où s'exprimait tout le meilleur de sa

personne s'est imprimé au vif de son art. Il n'est pas difficile de reconstituer, sur de telles empreintes, sa véritable complexion, comme les bons Peaux-Rouges imaginent la taille, la démarche et la physionomie des inconnus qui ont laissé leur trace sur les herbes fléchies.

I

En 1852, dès la publication des premières poésies provençales les noms de Roumanille, d'Aubanel et de Mistral détachés en pleine clarté, signifient trois jeunes âmes très différentes : Mistral, imagination méditerranéenne, sereine, vaste, pure, qui épanche les vers comme des nappes d'eau en cataractes régulières, dans la monorythmie des strophes également belles, — Roumanille étonnant de simplicité, de candeur matoise et de bonhomie, rieur comme un bois d'oliviers, plaintif comme un baiser du vent sur les osiers et sur les saules, représentant la Provence d'aujourd'hui quand Mistral représente plutôt la Provence de tous les siècles et qu'Aubanel ne représente rien d'autre que lui-même, — une sensiblité très personnelle, très frappée des idées et des imaginations de son temps.

Coloré autant que Mistral, mais plus vif, d'un faire plus sobre et aussi plus sec, ouvert à la rusticité de Roumanille avec quelque brutalité en plus et la *galéjade* en moins, Aubanel à vingt-trois ans attaquait des thèmes effarants pour ses deux amis. Ils n'étaient pas timides ; mais c'était lui le vrai mistral, « le vent terral » qui charge comme un troupeau de bœufs. On n'a pas assez dit que l'un de ses modèles paraît avoir été Victor Gelu, noir et rugueux sonneur de *Chansons marseillaises*, qui sont des chefs-d'œuvre impurs...

Aubanel n'estimait pas qu'un sentiment eût besoin d'être noble pour être beau. Dans les *Treize*, dans le *Neuf Thermidor* brillant comme un couteau qui saigne, il laissait sentir le frémissement de la peur — cette peur de la mort qui revient à la fin de *Pour la Toussaint :*

Le temps est noir ; au sud
quelle averse !

Il tonne, il pleut, le Rhône croît ;
la mort chemine, elle est en train ;
de sa faux
elle tranche les jeunes et les vieux...

Il avait le goût des trivialités fortes avec un instinct merveilleux de les arranger en tableaux, en les opposant aux touches gracieuses. Son habileté dans le maniement du rythme était extrême. Ses premiers vers annonçaient un grand poète de nature et de passion. Mais il y fallut la rencontre qui décida de sa vie. Alors seulement fut « pleuré » ce *Livre de l'Amour*, premier livre de *la Grenade entr'ouverte*, le premier recueil d'élégie ardente que nous ayons en provençal — je ne dirai pas avec Alphonse Daudet : *le seul*, car ni Mistral, ni Roumanille, ni Anselme Mathieu, ni Félix Gras n'ont été impassibles : mais, incontestablement, Aubanel est leur maître, *le grand maestro d'amore* du Midi contemporain.

Je résumerai le *Livre de l'Amour*, qui est encore assez peu connu : les grains de corail de cette grenade ne sont pas devenus, malgré le vœu de Mistral, « le chapelet des amoureux de notre pays ». Il faut avouer qu'en Provence, Musset — édition diamant — est encore presque seul à fournir des textes aux lectures à deux.

Avant ce grand éclat du premier amour, l'âme tranquille et sombre d'Aubanel, l'âme farouche qu'aura toujours, en ses primes années, quiconque doit aimer beaucoup nous rappellerait un peu Musset à seize ans. Soit par cette espèce de pureté naturelle qui ressemble à l'indifférence, soit par timidité, il s'était senti, dit-il, extrêmement gauche auprès des jeunes filles, jusqu'au jour où il vit Zani. Ce fut, selon Mistral, à Fontségugne. Elle était, dit Aubanel, agenouillée devant un oratoire, sous un vieil arbre, et épelait à haute voix sur du papier blanc. La prière finie, une prière de l'ancien temps — « du temps où l'on avait la foi », — il la lui demanda, enhardi tout à coup par la grâce d'amour. Zani, très simplement, lui tendit le feuillet où s'allongeaient les lignes incertaines qu'elle avait tracées, pâles reliques dont il ne se sépara plus ; il les gardait dans le tiroir secret, tout près des lettres de Reboul, ce qu'il avait de plus précieux... C'est ainsi qu'ils commencèrent à s'aimer, sans se le dire, mais en liberté, suivant la vieille mode de Provence :

...Dans les sentiers pierreux ;
avec ta face d'Espagnole
quand tu courais comme une folle,
quand nous courions comme des fous
au plus noir des taillis et que nous avions peur !

Et par ta taille frêle
je t'attrapais, et que c'était doux !
Au chanter des petites bêtes des bois
nous dansions alors tous les deux.

Mais dans ces jeux d'enfant un souffle fort, par moments, leur coupait la voix du frisson des jeunes désirs :

Ah ! ta petite main chaude et brune
Donne-la moi ! donne-la moi !
Viens avec moi, il faut clair lune,
viens, le ciel est étoilé.

Ah ! ta petite main brune et chaude,
mets-la dedans ma main,
asseyons-nous, et sur ta robe
Berce-moi comme ton enfant !

Sans bonheur je suis las de courir,
las de courir comme un chien fou !
Console-moi, je souffre et pleure...

On ne sait trop ce qui les sépara. Les paroles de Mistral dans son discours de réception à l'Académie de Marseille, sont flexibles en plusieurs sens : « Par un sentiment de pudeur et de crainte, de crainte palpitante, comme en éprouvent parfois au moment de grimper au temple de l'Amour les amoureux de cet âge, ni lui, ni elle, tout en jouant, tout en riant, n'osèrent jamais se dire tout clair et net ce qu'ils se voulaient. Tellement que soudain Zani, la pauvre fillette, effrayée peut-être par ce trouble qui la gagnait toujours davantage *et n'ayant pas, pauvrette! l'assurance ou l'espoir de voir cette aventure venir à bonne fin*, ou plutôt, appelée par une voix supérieure, un jour à l'improviste, partit pour le couvent. » Elle fut, de là, dirigée sur l'hôpital français de Constantinople pour y soigner les blessés de la guerre de Crimée.

— « O mon cœur, pourquoi n'es-tu pas mort? » s'écriait Aubanel en la pleurant et l'appelant par son nom « au bord de la mer et de ses grandes ondes ». C'est le thème courant du *Livre*. Mais déjà, par la consolation de la poésie, quelque douceur se mêlait à son désespoir. « *Qui chante son mal l'enchante* », avait-il écrit. Le grand sortilège opérait. De là, les heures de relâche, l' « *Entre-lueur* ». — Ah ! cruelles d'abord ! ces ondées de soleil, de lumière, d'amour dans le tissu de crêpe qui enveloppe sa vie ! Toutes les joies légères qu'il eût peut-être dédaignées lui paraissent plus désirables depuis qu'il ne peut les saisir. Comme il répondrait volontiers aux avances que le printemps et les jeunes filles multiplient autour de ses vingt ans ! Il en sait une au pays d'Arles, presque aussi belle que Zani ; il n'en est pas amoureux, mais il sent qu'il le deviendrait si l'autre n'était là, sous son front, dans son cœur, sur ses yeux qui se gonflent au seul rêve d'aimer. Ce souvenir le maigrissait. Sa sœur disait : Qu'as-tu? Il répondait :

Nul ne peut savoir ce que je souffre :
ô mon Dieu, donnez-moi la paix.
Un peu de paix qui me restaure,
la paix, la paix qui m'a quitté...
Comme un verre d'eau à un pauvre,
oh ! faites-m'en la charité !

Mais son cœur, mécaniquement, revient sur le passé. Il en évoque mieux les minutes amères et revit heure à heure la journée du départ. Un lundi ; le doux visage brillait à travers les larmes, et cependant elle ne s'était pas retournée en s'éloignant. La treille meurt, qui faisait ombre sur le seuil. Au-dessus de la porte branle cet écriteau : « Maison à louer. » *Escritèu, m'as estoumaga!* Écriteau, tu m'as crevé le cœur ! — Voici la chambre où elle faisait sa toilette en chantant et récitait ses heures. Le livre est encore sur la cheminée. Va-t-elle revenir? Le vent d'automne froisse les sarments dépamprés. Elle ne reviendra plus dans le miroir, si longtemps qu'il répète :

Miroir, miroir, fais-la-moi voir,
toi qui l'as vue si souvent !

Encore le souvenir a-t-il un charme, amer et doux ; mais

voici le désir impossible, absurde, l'innommable élancée qui brûle et exténue :

Que veux-tu, mon cœur, de quoi as-tu faim?
oh ! qu'as-tu, que toujours tu cries comme un enfant?...
Tu voudrais douce et longue étreinte,
baiser, baiser jusqu'à demain
son joli front, ses jeunes mains,
ses mains de tes pleurs arrosées...

Le souvenir hyperexcité hallucine. Un soir, l'âme pleine de sa brunette, Aubanel en rencontre une autre.

En pensement de ma brunette
une brunette j'ai rencontrée...

L'éclair de ses yeux « plus noirs que sa robe noire » le bouleverse. Il confond : Parle-moi ! Que vas-tu me dire, ô brune Zani? Mais non, dis-moi, comment t'appelles-tu, fillette? — Clara,

Non, tu es Zani, Zani la brune,
tu es la jeune fille que j'ai tant pleurée !

Plus tard, renouvelées, ces méprises furent exquises, quand, par elles, la bien-aimée un peu pâlie rallumait ses lointains yeux noirs. *Le Renouveau*, publié en 1880, est la plus magnifique de ces résurrections :

Comme un soleil d'hiver qui, en un soir d'orage,
s'éteint en se couchant dans les nuages déchirés,
l'amour pur que mon âme avait tant caressé
s'évanouit soudain, hélas ! et sans relâche
je pleure le bonheur que j'ai entrevu passer.
Depuis qu'au monastère l'enfant s'était enfermée
je n'avais point trouvé de sœur à l'adorée...

Le poète oublie ici Clara et quelques autres que nous retrouverons ; voici la nouvelle Zani à qui sont répétés les brûlants propos d'autrefois :

Ta main, ta jeune main fraîche, donne-la-moi !
La main d'une fillette autrefois m'a brûlé :
de la tienne descend une douceur céleste...
Ah ! le premier amour qui vous germe au cœur,
heureux ou malheureux est toujours le plus fort !

Ce qu'il se hâte de prouver en déclarant qu'à défaut de vraie Zani, il s'accommodera de la fausse :

De la brune Zani, va, tu es plus que la sœur;
tu ressuscites ma jeunesse et mes rêves finis;
Voici de Campcabel les rouvres; tu es Zani!
aimons-nous, aimons-nous, mignonne, avant que je ne meure!

Comment Aubanel se haussa de son désespoir à cette résignation digne d'Horace et de Salomon, il ne faut pas le chercher longtemps. Sans doute, il prit le grand chemin. Ses agitations aboutirent à quelque abattement dans lequel ses idées parurent se durcir et se cristalliser, et la douleur se renforcer, car elle s'épanchait en malédictions générales sur toute vie, en aspirations à la mort délivrante. Elle lui soufflait des vers comme ceux-ci, nuance feuille-morte :

Plainte sur plainte; douleur sur douleur.

(Martyrologe de l'Église d'Aix).

Il y a longtemps que mon cœur accumule,
tant de feuilles sont tombées qu'elles couvrent les chemins;
il y a longtemps que mon cœur accumule
il y a longtemps que mon cœur accumule un grand mal-être;
il y a longtemps que mon cœur accumule.
Il ne reste plus dans les bois que les branchages morts.
Il y a longtemps que mon cœur accumule
le mal-être d'amour et qu'il attend la Mort;
la Mort devant moi toujours fuit!

Mais du moment que son chagrin philosophait, prenait cet air impersonnel et large, la douleur de Zani cessait de l'obséder. La belle image se brouillait au fur et à mesure que l'ancienne aimée s'étant éloignée « sur le vaisseau par là-bas », les flots qui succèdent aux flots mesuraient la fuite du temps. Parmi les jeunes filles qui souriaient aux yeux rougis d'Aubanel, l'une avait les yeux de Zani, une autre ses grands cheveux, presque toutes ce caractère de pouvoir l'enivrer d'une grâce immortelle.

Il s'y rendit graduellement, soutenu par la religion dont il implorait l'aide à la fin du *Livre de l'Amour* et par cette poésie félibréenne qu'il devait proclamer « exaltante et con-

solatrice ». La crise se dénoua comme une autre *Nuit d'Août* par le serment d'aimer encore, d'aimer toujours,

> Dépouille devant tout l'orgueil qui te dévore,
> Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé !
> Aime et tu renaîtras, fais-toi fleur pour éclore.

Et Zani? demandera-t-on. L'oubli ne fut jamais entier, Sœur Clémentine (de son nom de famille Jenny Manivet) a reçu ponctuellement, jusqu'aux derniers jours d'Aubanel, un exemplaire de tous les vers qu'il publiait. Il y joignait, dit la *Revue félibréenne*, un stock de pieuses brochures qui faisaient la joie de la religieuse et de son couvent : la *Vénus d'Arles* et les *Paillettes d'or* dans le même ballot ! Cette fidélité de l'hommage est touchante.

Zani est morte le 2 novembre 1887, une année, jour pour jour, après son Félibre.

II

Ce n'est pas au seul Alfred de Musset qu'il faut penser pour se faire une idée de la complexion morale d'Aubanel. Comme au *Chant d'Automne*, où la Dame est considérée comme un asile de suppliants, une consolation d'affligés, une distraction de spleenétiques,

> (Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,
> Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
> De l'arrière-saison le rayon jaune et doux !)

comme dans la mysticité amoureuse de Baudelaire, Aubanel demandait à l'amour un asile et tout l'obligeait à s'y renfermer souvent. Si la paix du bonheur est un état d'équilibre, son âme violente et la pauvre réalité ne pouvaient s'accorder longtemps ! Ses amis l'ont connu très gai et bon vivant. Cela ne prouve rien. Les endroits réjouis de ses premières œuvres contiennent un tragique latent qu'un peu de réflexion met à nu. Son conte en vers, la *Mauvaise Planète*, ressemble à un badinage tarasconnais ; pour qui va au fond, ce comique est macabre comme du Poë.

Sa poésie le montre inquiet, souffrant, sur mille points,

atteint des diverses maladies que notre âge a collectionnées. Il était familier avec Shakespeare et Dante. Sa profonde mélancolie,

Et la mélancolie d'un grand ciel sans nuage,

détonne en langue provençale, tout comme au bout de certains vers, les noms d'*Oùfélio* et de *Desdemouno*. Ce ne sont pas des notes fausses, mais des notes très rares dans le Félibrige, où les poètes font presque tous de bons modèles de sérénité : leurs tristesses n'aboutissent ni à la dépression, ni à l'outrance. La saignante blessure de leur patriotisme, n'a jamais suppuré l'ironie féroce du refrain de *la Guerre :* « Femmes, vous pouvez faire des enfants ! (1) »

Ils ne songeraient pas, en entendant la messe d'un vieux prêtre, que peut-être cet homme psalmodie le service funèbre pour son propre convoi. Avec leur coupe catalane où chacun s'abreuve à son tour, ils montrent une espérance, un allant, une foi dans la vie, qui ne permettent pas de rêver ni d'écrire ce *lamento* d'homme de lettres parisien :

Mon cœur porte le deuil des amis que j'ai perdus ;
où est-ce qu'ils sont allés? La vie m'est amère !
Oh ! s'ils étaient tous morts !...

Comparez ce que Roumanille entend dans le cri des fauvettes :

D'abord que Dieu m'a fait fauvette,
Soyons fauvette et *rèu*, *pièu*, *pièu* (2) !

et ce qu'y distingue Aubanel :

Le *pièu-pièu* d'un oiseau se plaignant dans les branches...

On l'imagine secrètement triste, défiant et morose. Quand il était plié dans la robe de Zani, blotti dans son bonheur, il en avouait encore l'infirmité ; il demandait à être consolé de ce monde, et se comparait à l'animal pourchassé. A la seconde Zani qui fut plus tard la confidente de ses solitudes, il dit :

Je me tourne en pleurant vers votre doux visage,
comme le naufragé vers l'étoile du port !...

(1) Un critique s'est bien curieusement trompé sur le sens de ce cri ; il l'a pris pour un encouragement à la reproduction !

(2) Prononcez *rèou* comme une diphtongue et *pièou-pièou* comme des triphtongues.

A la vérité, ce rayon féminin lui rendait les forces divines. Ailleurs, encore moulu d'un voyage en chemin de fer, les yeux noirs de charbon et la tête cassée,

> Un baiser d'elle et tôt s'oublient
> dix lieues de mauvais chemin !

Ainsi d'Elle Aubanel aimera-t-il toutes les poses, et tous les masques, et toutes les variations : « Le féminin superbe, si putride qu'il soit (1), » et les pures Cardelines qui n'ont jamais embrassé que leurs petites sœurs ; celles qui se dégagent, yeux hardis et candides, et les rieuses ignorantes qui marchent, balancées sur l'ânesse du rêve, comme la claire apparition de l'*Entre-lueur :*

> Ce n'était pas une reine, une reine et son train,
> galopant noblement sur sa cavale blanche
> et qui, dans les grands bois, soulève jusqu'aux branches
> toute la poudre du chemin.
>
> Noblement galopant sur sa cavale blanche,
> ce n'était pas une reine avec dames et valets,
> qui d'un mot de sa bouche et d'un seul coup d'œil
> vous fait la joue rouge ou pâle ;
>
> Ce n'était qu'un enfant sur un âne gris
> qui le long d'un sentier s'en allait *plan-planette* (2),
> pour la première fois je voyais la fillette
> qui, bien sûr, ne m'avait jamais vu...
>
> De fichu, elle n'en avait pas ; c'était au temps de la chaleur,
> avec un brin de mûrier la fille s'éventait :
> au doux *balin-balant* (3) de l'âne qui trottait
> pendaient ses beaux pieds déchaussés...

La rencontre avait lieu au temps de ses premiers regrets. Mais il en oubliait Zani fugitive, et c'était avec une joie délayée de mélancolie qu'il se retournait pour revoir le groupe agreste s'enfoncer sous les jeunes pins :

> O Beauté ! comme il faut que tu sois puissante
> pour avoir, de mon cœur, de ma vie amoureuse,
> un court moment ôté le fiel !

(1) *Lou femelan superbe emai fugue pourri.* L'honnête Barbier disait : « Vos femmes belles d'impudeur... »

(2) *Très lentement et très doucement.*

(3) On peut traduire, en gros, par balancement.

Ainsi tout ennui s'envolait s'il frôlait dans la rue un beau brin de fille : Vénus d'Avignon aux prunelles profondes et verdoyantes « comme des yeux d'enfant », ou Vénitienne aux regards perdus « très loin, par là-bas... »

« Elles sont toutes belles ! » Il pousse quelque part ce cri d'un cœur capable de les comprendre toutes et d'honorer chacune d'un amour distinct : l'histoire de Zani démontre qu'il a aimé comme Pétrarque ; peut-être verra-t-on que l'amour à la Boccace ne lui fut pas étranger... Assombri par l'image de Satan qui ricane au coin de la salle du bal ou glorieux, au grand soleil des justes noces, précédé du contrat des familles,

Alor, fier e sage, li païre
An pacheja coume de rèi (1).

l'amour chez Aubanel est toujours salué d'épithètes religieuses et c'est parce que l'Amour et la Beauté vivent en elle qu'il invente aux genoux de son Ève immortelle ces raffinements d'inflexion, ces caresses du verbe qui la feront frémir de ses pieds radieux à la pointe de la chevelure solaire :

Ne passe plus, tu me fais mourir,
ou laisse-moi te dévorer
de baisers !

Dans toute l'œuvre d'Aubanel, je ne découvre pas une méchante femme. Il ne lui plaît pas de donner le fouet à *l'enfant malade*, comme Vigny et Michelet. Les défaillances lui font éprouver une pitié compliquée de dévotion. On verra sa compassion pour cette Fanette qu'on l'accuse d'avoir brutalisée. Zani l'a quitté : pas d'autre plainte que ces vers inquiétants :

Bonne comme le pain et douce comme un ange
une enfant m'a fait ce mal étrange...

Chants nuptiaux ou madrigaux *(le Vieux château, la Main, la Perle)*, ses pièces de circonstance ont figure de chefs-d'œuvre. Il lui suffit de parler d'amour pour s'élever à la haute éloquence.

(1) Alors, fiers et sages, les pères ont pactisé comme des rois.

Je lève la coupe : il me plaît à moi
de porter un brinde à la grâce divine
des belles dames pleines d'amour.
Le vin élève l'esprit,
La beauté affine les âmes,
tous les malheurs sont vite guéris
dans les embrassements d'une dame...

Les strophes à l'*Aure* doivent porter baiser sur baiser par le rythme du vent dans les petites branches. Un jour d'exaltation il composera l'univers entier de pareils baisers. Sept baisers remplissent la terre, y sont sans cesse implorés, donnés ou refusés, le baiser cuisant de la rafale, l'incandescent baiser du soleil, le frais baiser de la source, et le baiser d'amour qui est le plus chaud, et le baiser des mères qui est le meilleur :

Et la terre farandole
de baisers jamais saoule...

Cela fait un petit pendant à l'amoureuse cosmologie de Musset :

Oh ! vous le murmurez dans vos sphères sacrées,
Étoiles du matin, ce mot triste et charmant...

Seulement dans Aubanel, le dernier de ces baisers terrestres, c'est la Mort qui le donne à la Terre. Le poète l'ajourne à cent ans et déclare qu'il l'attend la bouche pleine de chansons. Mais cette *Mort peleto* (ou squelettique), lancée au galop de son cheval pâle, et les os qui se choquent dans l'invincible baiser que la Terre en reçoit sans cesser de le désirer, attestent que les idées d'Aubanel sur l'amour connurent quelques phases de rembrunissement.

Oui, l'amour est le grand remède. Mais sa puissance ne va pas jusqu'à guérir les blessures dont il se perce. La femme ferait oublier toutes les tristesses si elle n'en recélait de nouvelles et d'inépuisables. Elle est d'abord si différente ! L'homme ne peut savoir jusqu'à quel point l'amour est partagé ; s'il croit aisément l'échange absolu, sa confiance est à la merci du soupçon. Cet amour est rarement pur. Quand il l'est, le corps souffre trop. Sinon, c'est l'âme qui

subit un froissement secret. Enfin, si cet amour est assez vigoureux pour consumer la résistance intérieure, il rencontre au dehors la société, presque toujours ennemie. La loi civile ne reconnaît l'amour que sous une forme exceptionnelle, la morale est plus dure que la loi, la religion plus dure que la morale, l'opinion moqueuse plus dure que tout. Ce Proscrit doit donc contenir ses démonstrations jusqu'aux limites de l'effort. Voilà pourquoi, s'il se révèle, ses rapides lueurs se colorent de sang.

Et alors, Celui qu'il avait invoqué comme un ange de paradis projette une lueur orageuse et tragique sur la pensée et la poésie d'Aubanel. Voici la sirène « amère comme la mort », qui noie le matelot de son chant et de son regard, voici les feux des nuits d'été qui épuisent l'angoisse de la chair

> quand le corps ardent brame, que l'âme est lasse
> de lutter, quand la chair étrangle, l'esprit
> rêvant, enivré, aux nudités splendides...

Et voici comme une peine du *dam* au fort de ces tourments qui déchirent les plus robustes, la nostalgie des puretés de l'enfance, qui terrasse et prosterne le cœur :

> Rentre au logis et tombe à genoux, misérable !
> Devant Dieu, devant tous, pleure et dégonfle-toi !

Charles Maurras.

(A suivre.)

Les élections et la nouvelle Chambre

Des journaux étrangers ont imprimé que les élections des 22 et 29 avril constituaient un plébiscite en faveur de M. Poincaré. Il y a du vrai dans cette opinion. Le nom et le programme de M. le président du Conseil ont servi de levier à un grand nombre de candidats.

Sa popularité et les résultats obtenus par lui auraient fait merveille au scrutin de liste qui est celui des grands courants populaires. Avec le scrutin d'arrondissement, où dominent les intérêts locaux, il n'en a pas été tout à fait de même. Les partis organisés, tels que le parti socialiste et le parti radical de la rue de Valois, ont au surplus usé de leurs moyens d'action pour briser le mouvement et ils y ont réussi dans une certaine mesure.

On peut dire que le plébiscite, si plébiscite il y a, a été l'œuvre du premier tour. Au second tour, les forces opposées de gauche et de droite se sont affrontées, l'ancien Cartel, que bien à tort on croyait mort, s'est réveillé et a réagi si vigoureusement qu'il est parvenu à rétablir partiellement une situation qu'on pouvait croire désespérée.

La bataille pour le salut du franc ne s'est pas moins terminée par une victoire. Cette victoire ressort clairement des statistiques publiées au lendemain du scrutin de ballottage. Ces statistiques ne sont pas toutes impartiales ; elles sont quelquefois truquées, surtout lorsqu'elles émanent des secré-

tariats des partis politiques, chacun s'efforçant soit d'enfler ses succès, soit de masquer ses pertes. En gros, elles constatent que les radicaux-socialistes ont perdu des sièges, que les socialistes S. F. I. O. n'ont pas tout à fait maintenu leurs positions, alors que les divers groupes dits nationaux ou unionistes ont accru le nombre de leurs élus.

On se rendra compte des pertes subies par l'ancien Cartel si l'on dit que les radicaux-socialistes et les socialistes S. F. I. O. réunis ne compteront, dans la Chambre qui va se réunir, guère plus de 200 représentants sur un nombre total de 612 membres. C'est un déchet sérieux sur la législature précédente.

Leur déconvenue est d'autant plus grande que le retour au scrutin d'arrondissement a été voté l'an dernier sur leurs instances, on peut même dire sur leurs injonctions. Ils se promettaient monts et merveilles de ce mode de votation qui, à leur dire, devait consolider et même accroître leurs positions. C'était, du reste, l'avis de leurs adversaires qui firent des efforts désespérés pour maintenir le *statu quo* électoral.

*
* *

Il faut rendre cette justice à M. Poincaré qu'il n'a rien négligé pour donner la plus large publicité à son programme de redressement financier, monétaire, économique et même social. Ce programme, qu'il a longuement exposé d'abord devant la Chambre défunte à la veille de sa séparation définitive, ensuite dans ses discours de Bordeaux et de Carcassonne, était politiquement assez étriqué. On ne saurait en être surpris si l'on songe qu'il avait à concilier les deux tendances extrêmes de son cabinet représentées respectivement par M. Louis Marin et par M. Herriot. Le mieux était que, sur bien des points, il gardât un silence prudent.

C'est ce qu'il a fait. Néanmoins, à Carcassonne, il a su dire certaines vérités à ceux qui l'accusaient d'avoir été, lors de son premier ministère, l'auteur responsable des difficultés arrivées à leur point culminant en juillet 1926. Voici en quels termes il l'a fait : « On a tenté çà et là de démontrer que les fautes qui ont été réparées depuis le mois de juillet 1926, ce sont celles que j'avais commises autrefois. Je ne m'irrite nullement de cette manière d'écrire l'histoire. Je ne peux pas, en effet, supposer qu'on m'ait rappelé, il y a vingt mois,

pour me punir de mes maladresses antérieures, car c'eût été une bien redoutable aventure... »

Décisifs sur bien des points, les discours de Bordeaux et de Carcassonne ont-ils été lus, dans nos départements du Midi, et même dans les autres, avec toute l'attention qui leur était due? Il est permis d'en douter. D'abord ils étaient d'une longueur inusitée, ensuite ils ne sont parvenus à beaucoup de lecteurs qu'à travers les déformations de la presse d'extrême gauche si influente au sud de la Loire. Ce qu'on a retenu, c'est principalement ceci : que M. Poincaré, en venant s'asseoir, à Carcassonne, au milieu des élus radicaux et en les couvrant de fleurs de rhétorique, avait rendu hommage à leurs mérites et reconnu qu'ils n'étaient aucunement responsables de la débâcle financière.

Nous avons parlé plus haut de plébiscite. Sous l'Empire et au Seize-Mai, le pouvoir n'avait aucun scrupule de présenter ses candidats aux électeurs. Alors on criait à la candidature officielle. M. Poincaré — nous ne songeons pas à le lui reprocher — a fait quelque chose d'analogue. Il a dit à Bordeaux : « Si l'on pense que nous sommes dans la bonne voie, il faut nommer des représentants qui s'engagent à nous soutenir... Le gouvernement aura besoin, dans la prochaine Chambre, d'une majorité qui n'abdique rien, certes, de ses droits de contrôle, mais qui soit avec lui d'esprit et de cœur et qui... ne lui ménage pas sa collaboration. »

A Carcassonne, il n'avait pas été moins net : « Je crois, déclarait-il, que cette œuvre doit être continuée par les méthodes dont nous nous sommes servis et avec une majorité républicaine résolue à se discipliner elle-même et à soutenir nos efforts. Ne nous berçons pas d'illusions. Ce qui nous reste à faire est au moins aussi difficile que ce que nous avons fait... Il ne faudra sans doute pas moins d'une législature pour asseoir sur des bases inébranlables une complète reconstruction monétaire... »

Voilà l'appel au pays et même au peuple dans toute sa crudité.

Comment y a répondu le parti socialiste? En se prononçant plus que jamais contre « l'expérience Poincaré » dont il a proclamé la faillite à un terme plus ou moins éloigné.

Quant aux radicaux-socialistes, divisés devant le corps électoral comme ils l'avaient été à la Chambre, ils se sont mis d'accord sur un manifeste aux électeurs dont le rédac-

teur — M. Daladier — a accompli ce tour de force de passer sous silence l'œuvre du cabinet d'union nationale, se bornant à citer, dans une longue énumération de réformes, la « stabilisation légale de la monnaie » sans aucune espèce de commentaire.

A lire ce document, la crise monétaire, l'inflation, la faillite si heureusement conjurée, l'œuvre de stabilisation ne sont que des incidents insignifiants qui ne méritent pas qu'on s'y arrête. Pour l'Union nationale, le manifeste radical l'écartait d'un mot dédaigneux : « L'Union nationale n'a pas de programme, » comptant pour rien le vaste programme d'assainissement développé dans ses discours par le président du Conseil.

Le mot d'ordre radical, comme le mot d'ordre socialiste, était, si l'on ose hasarder ce néologisme, de « minimiser » devant le corps électoral le problème monétaire. C'était aller directement à l'encontre de la thèse gouvernementale.

Au surplus, M. Daladier et toute une équipe de publicistes radicaux s'appliquaient à démontrer que l'effondrement financier et monétaire conjuré par M. Poincaré avait pour auteurs responsables le Bloc national et les « puissances d'argent ». Ils ajoutaient que le bon vouloir, l'intelligence et la compétence des hommes du Cartel s'étaient brisés contre le « mur d'argent ». On a beaucoup joué de ces affirmations téméraires au cours de la campagne électorale. Dans bien des circonscriptions rurales, le « mur d'argent » était accepté comme parole d'Évangile. C'était la « tarte à la crème » qui expliquait tout et excusait tout.

Cependant, les radicaux-socialistes, ceux qui sont affiliés au comité de la rue de Valois, avaient pris le parti de se prononcer, dans les réunions électorales, pour la continuation de l'expérience Poincaré. Ils s'engageaient à soutenir de leurs votes le président du Conseil jusqu'à l'achèvement de l'œuvre entreprise, c'est-à-dire jusqu'à la stabilisation légale. « Mais pas au delà, » ajoutaient bon nombre d'entre eux.

Les partisans sincères et sans réticences du président du Conseil ne se sont rencontrés que parmi les conservateurs, les modérés, les nationaux et les démocrates. Les candidats de ces nuances diverses lui ont promis un concours sans réserve. De même, les républicains dits de gauche, dont l'organisation électorale s'appelle l'alliance démocratique. Et

enfin les radicaux non affiliés à la rue de Valois ou transfuges de cette officine, dont le plus notoire est M. Franklin-Bouillon.

Ces divers groupes, au premier tour de scrutin, ont remporté un succès éclatant. Sur 187 résultats acquis, ils se sont partagé 145 sièges.

Ces chiffres ont affolé les anciens tenants du Cartel. Presque automatiquement, cette formation s'est reconstituée. Il n'y avait pas de temps à perdre, la loi rétablissant le scrutin d'arrondissement n'ayant ménagé qu'un délai d'une semaine entre les deux tours de scrutin. Mais le danger donne des ailes. Dès le second jour, les désistements réciproques entre radicaux et socialistes affluaient.

Il s'agissait, comme jadis, à l'époque des 363, en 1885, alors que le premier tour venait de donner la majorité aux monarchistes, en 1889 lors du mouvement boulangiste — il s'agissait de sauver la République et de « barrer la route à la réaction ». La réaction s'appelle aujourd'hui Louis Marin, Maginot, Ratier, Franklin-Bouillon... Les noms changent : la méthode reste immuable. Elle demeure d'un rendement certain quoique moindre.

Entre le premier et le second tour, on a vu un membre du cabinet d'Union nationale, M. Léon Perrier, de l'Isère, présider lui-même à l'opération des désistements contre l'Union nationale dont, après tout, son président du Conseil est le chef. On a vu, dans le même temps, M. Herriot, autre ministre de M. Poincaré, aller de sa personne soutenir, dans le quartier lyonnais de la Guillotière, la candidature du socialiste Moutet qui a tout de même été battu par le candidat d'Union nationale, M. Augagneur, assagi par l'âge.

On a eu beau avertir les radicaux qu'en se jetant dans les bras des socialistes au second tour, ils reniaient leur attitude et leurs déclarations du premier tour, qu'ils rompaient l'union nationale et qu'ils mettaient en péril le redressement financier. Rien n'y a fait. On a alors employé les grands moyens. On a rappelé aux radicaux, qui se vantent d'être les adversaires déterminés du communisme, que faire le jeu des socialistes, c'était s'instituer les fourriers du bolchevisme, ces deux partis, en s'en tenant aux aveux enregistrés dans les congrès socialistes, ayant « une incontestable communauté de fins doctrinales ».

Cela encore n'a pas ému le moins du monde les radicaux

et leurs troupes ont docilement voté — non pas unanimement toutefois — pour des candidats socialistes qui venaient de prendre l'engagement formel de combattre avec acharnement à la Chambre la politique de M. Poincaré, l'Union nationale étant, au dire du *Populaire*, l'organe de M. Léon Blum, une formation politique pire que l'ancien Bloc national, une régression, un retour vers la pire des réactions.

Voilà comment, d'un dimanche à l'autre, les radicaux ont tourné casaque.

Cela a permis à un certain nombre d'entre eux de conquérir des sièges qui paraissaient devoir leur échapper. En revanche l'opération a été profitable aux socialistes qui ont conquis de haute lutte bien des mandats que les radicaux ne reverront probablement pas.

Chose curieuse, et inquiétante : les circonscriptions que les socialistes ont enlevées sont principalement rurales. On les a vus perdre des sièges dans des centres urbains et industriels tels que Paris, sa banlieue, et des agglomérations du département du Nord. Ils se sont fait expulser de la Haute-Vienne, surnommée, il y a quelques années, la Mecque rouge. En revanche, ils gagnent des mandats dans des départements agricoles, tels que la Drôme, l'Isère, le Puy-de-Dôme, la Haute-Saône, le Tarn, etc.

Comment ce phénomène s'est-il produit? Les habitants des villes commencent à se rendre compte de la vanité des promesses socialistes. Ceux des campagnes sont encore dans l'éblouissement. Mais les grands responsables du phénomène de contamination rurale auquel nous assistons sont les radicaux. Ce sont eux qui ont accoutumé les électeurs villageois à voter pour des socialistes sous prétexte de Cartel et au cri de : Pas d'ennemis à gauche !

Et au fait, quelle différence essentielle peuvent apercevoir les agriculteurs, déjà contaminés par le radicalisme ami de la surenchère, entre leur ancien parti et le parti qui s'offre à eux en se disant à l'avant-garde de la République, mais en se défendant soigneusement d'être un parti subversif?

C'est une remarque qu'il importe de faire : les socialistes réservent pour leurs congrès, où ils sont entre « militants », leurs déclarations de principes. Dans les réunions électorales, ils sont tout miel et tout sucre. Ils ne soufflent pas mot de « la transformation totale du régime de la propriété capitaliste en propriété collectiviste ou communiste ». De révolu-

tion, d'internationalisme, de dictature du prolétariat, il n'est pas question. Le mot malencontreux de M. Léon Blum sur « les vacances de la légalité » est lui-même proscrit. On a entendu un candidat socialiste, dans une réunion, proclamer qu'il était aussi patriote que son adversaire, un républicain national, et ajouter qu'il était « pour la défense nationale ». Le marxisme a cessé d'être à la mode, sauf dans les milieux ouvriers. Pour les ruraux, les candidats socialistes sont de simples réformistes.

Voilà comment on pipe les suffrages de braves gens déjà gangrenés par le radicalisme et à qui l'on a eu soin de répéter que les socialistes sont « des membres de la grande famille républicaine » avec lesquels la collaboration est non seulement possible mais nécessaire.

*
* *

On dira demain la même chose des communistes. Pourquoi pas? Ce n'est qu'un pas de plus à faire, et beaucoup l'ont déjà tenté. M. Herriot ne faisait-il pas, en 1923, voter pour Marty, Badina et Midol? Et hier encore, au lendemain du premier tour de scrutin, un journaliste de gauche ne proposait-il pas que le Cartel électoral fût étendu jusqu'aux moscoutaires? Ce sont ces derniers qui ont refusé, à la grande fureur de MM. Léon Blum et Gustave Téry.

C'est une chose grave que nos campagnes, même celles de l'Ouest, soient gagnées par le virus socialo-communiste. Le grand foyer de résistance conservatrice et sociale était là jadis. C'est grâce aux campagnes, à leurs soldats d'abord, à leurs électeurs ensuite, que purent être soit réprimés, soit enrayés les mouvements insurrectionnels de Paris et d'autres grands centres, tels que les journées de Juin 1848 et la Commune de 1871. Où nous mènera ce glissement ininterrompu vers la gauche la plus révolutionnaire?

Ce qui, cette fois, a retenu les habitants des villes, c'est peut-être qu'ils ont mieux compris que ceux des campagnes la gravité de la crise monétaire et l'importance extrême du service rendu par M. Poincaré. Au village, ce problème entre malaisément dans les cerveaux. Voilà pourquoi les « bobards » dans le goût du « mur d'argent » y sont admis aisément comme la clé d'un mystère indéchiffrable.

On ne peut pas nier que la tactique intransigeante des

communistes refusant d'entrer en composition avec les socialistes, et *a fortiori* avec les radicaux, en vue du scrutin de ballottage, a permis à un certain nombre de modérés de passer au travers des mailles détendues.

Pourquoi cette intransigeance? Ordre de Moscou, a-t-on dit. C'est certain. Les Soviets paient, ils entendent être obéis et ils ont des buts qui ne sont pas tous de politique révolutionnaire mondiale.

Il apparaît assez clairement qu'en refusant l'alliance des socialistes, qui voulaient jouer double jeu et en les obligeant à se contenter de l'appoint des radicaux, les communistes leur ont joué un mauvais tour. Ils les ont discrédités auprès des masses ouvrières pour qui le parti dont M. Blum est le chef désarçonné n'est qu'un ramassis de petits bourgeois et de candidats fonctionnaires. Associés avec les radicaux, les socialistes ont achevé de perdre ce qui leur restait de prestige, et le seul parti prolétarien c'est désormais celui de la Troisième Internationale.

Le principal effort des communistes a été dirigé contre M. Léon Blum qu'ils ont réussi à déboulonner en l'empêchant de devenir député du Père-Lachaise. Ils ont frappé à la tête, comme certain personnage de l'antiquité. Exclu de la Chambre, M. Blum manquera à son parti car il est un manœuvrier, pas toujours habile, mais plein de ressources.

M. Paul-Boncour ne saurait le remplacer : il est trop à droite. Ce qu'on attend de ce dernier, dans certains milieux, c'est qu'il prenne l'initiative d'une scission qui couperait en deux le parti socialiste, rejetant à gauche, jusqu'aux confins du communisme, les marxistes, c'est-à-dire les révolutionnaires, et plaçant sous ses ordres la fraction réformiste et « défense nationale ».

Ce dernier parti aurait les bonnes grâces de M. Jouhaux et de la Confédération générale du Travail dont elle s'approprierait le programme. L'article le plus remarqué de ce programme est celui qui tend à donner aux syndicats professionnels une représentation légale, et même constitutionnelle, par l'institution d'une assemblée qui aurait des pouvoirs législatifs et se substituerait au Sénat.

Y a-t-il apparence que la Chambre nouvelle se rallie à un tel programme? Sait-on jamais ! Les socialistes S. F. I. O. ne seront qu'une centaine au Palais-Bourbon. Mais il y aura

un nombre beaucoup plus grand de socialisants. En mettant à part les communistes qui seront hostiles à toute proposition qui n'ira qu'à mi-chemin de la soviétisation, on rencontre dans la nouvelle Assemblée 47 républicains socialistes, dont 13 seulement, il est vrai, sont de la stricte observance, les autres n'étant que des « réactionnaires » déguisés. Il y a un autre groupe socialisant, celui des démocrates chrétiens, dont le membre le plus en vue est M. Champetier de Ribes, et qui comptera, assure-t-on, 23 adhérents. Enfin le manifeste électoral du parti radical socialiste, dont il a été question plus haut, assure que ce parti « est d'accord avec le programme minimum de la Confédération générale du Travail ».

Tels sont les éléments sur lesquels peut s'appuyer, avec plus ou moins de certitude, la G. G. T. pour la réalisation de son plan. Mais elle devra compter avec le vieux parti radical dont les représentants, principalement au Sénat, sont aussi antisociaux que possible.

Hâtons-nous de dire que ce n'est pas ce problème qui occupera d'abord l'attention de la nouvelle Chambre. Elle fera avant tout de la politique. C'est la question du remaniement ministériel qui sera la première mise sur le tapis. Qui l'emportera de la tendance Marin ou de la tendance Herriot? Il semble que ce devrait être la première, puisque le groupe parlementaire que préside M. Louis Marin a gagné des sièges, alors que celui de M. Herriot en a perdu. Si les radicaux valoisiens avaient avancé au lieu de reculer, on les entendrait réclamer à cor et à cri un supplément de portefeuilles, voire la totalité des postes. Qu'on se souvienne des cris de chacals qu'ils poussèrent au lendemain du 11 mai 1924 : « Toutes les places, et tout de suite, à nous et à nos amis. » C'est du reste la seule partie de leur programme qu'ils aient à peu près réalisée.

M. Poincaré ne paraît pas disposé à donner satisfaction aux réclamations de la tendance Marin. Il ne se soucie pas d'accroître l'influence gouvernementale d'un groupe qui compte, à son gré, trop de « cléricaux ». Il serait plutôt tenté de contribuer à sa dislocation. Il placerait de préférence l'axe de sa politique chez les républicains de gauche qui passent pour plus laïques et chez les radicaux non valoisiens, qui le sont tout à fait. Il entend gouverner avec une majorité républicaine et il considère que le groupe Marin

(l'Union républicaine démocratique) n'est pas pur de tout alliage « réactionnaire ».

M. le président du Conseil en est resté, par certains côtés, à Jules Ferry, qui avait des ennemis à sa droite comme à sa gauche, et qui pratiquait une politique de concentration républicaine. Pourquoi n'aurions-nous pas sur ce modèle, en 1928, un cabinet de concentration républicaine?

La majorité dont disposera M. Poincaré a été, au premier moment, évaluée à 460 voix. C'est beaucoup dire et il a fallu déchanter un peu. La majorité ministérielle, dans les votes importants, ne dépassera guère 350 voix.

On avait cru pouvoir, à la première heure, faire état des rapports des préfets enregistrant les déclarations d'adhésion à l'unionisme faites devant les électeurs par les candidats radicaux-socialistes.

Mais ces déclarations étaient pleines de réticences et il a bien fallu se rendre à l'évidence en constatant que les 90 membres du parti de la rue de Valois élus au second tour avec l'appoint des voix socialistes étaient devenus par cela même d'un ministérialisme plus qu'incertain. N'avaient-ils pas pris des engagements vis-à-vis de leurs alliés?

Ce dont on peut avoir l'assurance, c'est que les ministériels extrêmement tièdes du groupe Daladier, joints aux antiministériels qui obéiront à M. Vincent Auriol, mettront l'épée dans les reins de M. le président du Conseil pour le presser de procéder à la stabilisation légale. Non certes pour des raisons soit techniques, soit d'ordre économique, mais pour des motifs politiques.

Ils veulent que la stabilisation soit légalisée promptement afin de mettre fin sans plus tarder à une trêve qui leur est à charge et afin que les uns et les autres puissent reprendre leurs vieilles formations de combat. Et d'abord la lutte pour les portefeuilles pourrait recommencer. N'est-elle pas interrompue depuis tantôt deux années, et M. Poincaré n'a-t-il pas mis bien des appétits à la portion congrue en supprimant d'un trait de plume tous les sous-secrétariats d'État? N'est-ce pas anormal? On en est convaincu au Palais-Bourbon.

Mais M. Poincaré est entêté. Il tiendra bon. Il répétera ce qu'il a dit à Bordeaux et à Carcassonne : quatre ans de pénitence parlementaire, c'est-à-dire de trêve aux querelles de partis.

Dès le lendemain du ballottage, une campagne s'est esquissée pour le remaniement. M. Poincaré, qui ne veut pas en entendre parler et qui surtout répugne au renforcement ministériel de la tendance Marin, a coupé court, au moins provisoirement, à cette campagne en faisant décider par le Conseil des ministres que le cabinet se présenterait tel quel devant les Chambres.

— Le pays ne comprendrait pas, aurait dit l'un des ministres et non le moindre, qu'au lendemain d'élections, où les candidats gouvernementeaux ont réuni sur leurs têtes sept millions et demi de suffrages, le cabinet ne demeurât pas solidaire et qu'il se disloquât avant même de se présenter devant la nouvelle Chambre.

Il comparaîtra donc le 1er juin devant les élus des 22 et 29 avril. Pas tout entier cependant. L'un de ses membres, M. André Fallières, le fils de l'ancien président de la République, n'a pas été réélu par ses compatriotes du Lot-et-Garonne et, suivant l'usage, il a rendu son portefeuille. Il sera remplacé sans tambour ni trompette par quelque bon radical unioniste, et encore une fois le groupe Marin sera sacrifié à la laïcité.

La majorité escomptée à bon droit par M. Poincaré ne lui fera pas défaut. Mais sera-t-elle de longue durée? M. Léon Blum feint d'en être persuadé. Il assure que les radicaux, ses alliés d'hier, sont pris dans l'engrenage d'un nouveau Bloc national dont ils seront les prisonniers comme ils le furent de 1919 à 1924. Visiblement, il sollicite les chiffres pour les besoins de sa cause, à moins que ce soit par simple dépit.

Il est vrai qu'il y a, dans la Chambre de 1928, une majorité à l'exclusion des Valoisiens, des socialistes et des communistes, mais une fraction de cette majorité souhaite de collaborer avec les radicaux plutôt qu'avec son aile droite, et M. Poincaré pense comme elle. Il l'a bien montré en faisant publier par les journaux amis une statistique rectifiant celle de l'agence Havas, de manière à faire croire à l'opinion publique que le groupe Marin a moins gagné de sièges et que les radicaux en ont moins perdu qu'on ne l'avait imprimé le premier jour.

M. le président du Conseil entend que son centre de gravité soit non à droite mais à gauche. Par ce moyen il consolera les vaincus de leurs déboires électoraux, il se les atta-

chera par les liens de la reconnaissance et il pourra achever en paix l'œuvre qu'il a entreprise.

Ce sera la trêve réclamée par lui à Carcassonne. Mais durera-t-elle quatre ans?

*
* *

On ne peut pas passer totalement sous silence les élections alsaciennes, bien que ce soit un sujet douloureux. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les responsabilités encourues dans la formation et le développement du parti autonomiste. Assurément, le Cartel des gauches a tout fait pour mécontenter les Alsaciens que l'on savait attachés à leurs traditions. M. Herriot a abordé ce problème, comme tant d'autres, avec une maladresse insigne et avec un sectarisme dont on pourrait dire qu'il s'ignore, tant il est naïvement inconscient.

Quoi qu'il en soit, nous allons voir franchir le seuil du Palais-Bourbon par quatre députés autonomistes que, par un euphémisme subtil, les statistiques officieuses étiquettent « régionalistes », mais qu'au delà du Rhin on qualifie déjà de « protestataires ». C'est douloureux pour nous. Une fois de plus, la République donne l'impression d'être moins conciliante, moins réellement libérale que le fut l'Ancien Régime.

L'agitation autonomiste a tout faussé. On a vu des hommes qui s'intitulent patriotes alsaciens, tout en protestant que leur autonomie doit s'exercer dans le cadre de la France, faire cause commune avec les communistes, négateurs de toutes les patries, quelles qu'elles soient.

Les députés autonomistes sont partiellement les élus des communistes, et les deux communistes élus (en comptant celui de la Moselle) l'ont été avec un appoint de voix autonomistes.

En revanche, les socialistes S. F. I. O. ont fait figure, en Alsace et en Lorraine, de nationaux sinon de nationalistes. Ils se sont classés, au ballottage, dans le bloc français qui a recueilli en définitive la grande majorité des sièges.

Situation paradoxale et, espérons-le, temporaire. Une politique prudente et avisée aurait tôt fait de débarrasser l'Alsace d'une agitation à laquelle on a jusqu'ici donné trop de prétextes.

LÉOPOLD MARCELLIN.

Huit jours en Hollande

J'ai écrit ces pages au retour d'un petit voyage que nous avons fait en Hollande quand André Beaunier préparait *l'Homme qui a perdu son moi*. Il avait besoin de faire un tour dans les villes qu'habita Spinoza. J'étais trop heureuse de le suivre et je m'exaltais de ses travaux t de voir dans son esprit naître son livre.

J'avais grand désir de revoir les musées de Hollande que je connaissais déjà assez bien et d'aller en Zélande, jusqu'au pays désolé de Veeré, Lermeer dans le roi Tobol, où est bâti le château de la Félicité qu'habite le prince Eudemôn.

*
* *

1er *septembre.* — Nous sommes partis, si heureux ! Le train roule, nous sourions, délivrés de Paris ! Il y a un monsieur dans notre wagon, il ne nous empêche pas de bavarder, heureusement ! nous sommes aussi bavards l'un que l'autre ; seulement, moi, c'est moins intéressant... Après Bruxelles, le monsieur est encore là. Qu'est-ce que cela nous fait? Ce n'est qu'un peu gênant ! Je me fais lire des pages du *Banquet* parce que je les lis mal ; toute seule, je n'en saisis pas bien l'harmonie, l'élégance ; enfin, j'aime mieux être aidée par le secours de cette voix charmante qui sait tout nuancer, de cet esprit qui, pour moi, sait tout éclairer.

Nous laissons nos valises à la gare d'Amsterdam et nous voilà partis par la ville en quête de notre logement. Nous traversons les premiers ponts : les vaisseaux se reposent sur les canaux dans la lumière ardente et adoucie du crépuscule...

D'hôtel en hôtel on nous renvoie...

A cause d'un congrès peut-être plein de chimères, Amsterdam est bourrée d'étrangers ; c'est amusant cette chasse pour arriver à se loger, amusant parce que nous savons bien que nous ne coucherons pas à la belle étoile...

Pendant que nous errons ainsi, le jour achève sa tombée mystérieuse et tout se transforme à l'approche de la nuit...

Tout se case, même des voyageurs qui n'ont pas prévenu. Installation, dîner... puis nous retournons vers la ville qui sera voilée d'ombre.

Nous avons retrouvé les canaux sombres. La rare lumière de quelques réverbères se reflète dans l'eau brune. Le bruit est mort : nous sommes dans le royaume du silence, il semble que toute vie ait suspendu son cours. Le temps est aboli. Une ronde fantastique d'arbalétriers surgirait de l'ombre que je trouverais cela tout simple... et au milieu des choses les moins stables — l'eau et ses navires — on est saisi de l'impression de l'immuable.

2 *septembre*. — Il bruine, le ciel est gris et il fait presque frais, ce n'est pas un mauvais temps pour voir la Hollande.

Mais allons d'abord un instant au musée. Comme nous le connaissons très bien tous les deux, nous verrons seulement quelques toiles préférées : de magnifiques portraits de Rembrandt et ceux de Rubens que nous aimons le mieux.

Nous voilà maintenant devant *la Ronde de nuit* qu'en dépit de tout, je n'arrive pas à admirer complètement.

C'est vrai, je hais l'adresse que je sens ; je la hais surtout chez les êtres de génie... Un peintre comme Rembrandt n'a que faire d'une virtuosité exagérée... Quand mon œil est amusé, mon émotion s'émousse. J'admire toujours des morceaux, quelquefois *tout*, par morceaux, presque jamais je n'ai le loisir d'être émue par l'ensemble... je pense cela devant *la Ronde de nuit*... et je me demande si je ne changerai pas d'avis devant *la Leçon d'anatomie*... mais au fait, changerai-je d'avis?... C'est de voir ces prestigieux artifices, cette adresse de maître ouvrier qui me gêne ici ; dans *la Leçon* je pourrai peut-être oublier cette adresse — je me répondrai à La Haye.

Tout en discutant sur les peintres et en n'étant pas toujours tout à fait du même avis, ce qui est une joie charmante, nous allons au port, car il faut prendre un premier bateau pour rejoindre celui qui va à Monikendam.

Le port est immense et inondé de cette magnifique lumière mouillée qu'on ne voit qu'ici, à de rares jours à Londres sur l'*embankment*, et à Venise quand il ne fait pas trop chaud.

Les canaux où s'agitent les bateliers qui dirigent d'énormes chalands avec leurs piques, tels des bouviers fantastiques, ont une animation glorieuse. C'est pourtant là qu'hier régnait le silence, là qu'il régnera ce soir quand la nuit sera revenue, endormeuse de l'activité, maîtresse du rêve.

Notre petit tramway roule depuis une heure et nous n'avons vu que des champs toujours pareils et des vaches paresseuses qui paissent ou ruminent ; on ne voit rien du paysage, rien qu'une immense plaine gris-vert ; les routes, les champs, les canaux, tout étant de même niveau, il semble que la terre ne soit pas du tout ronde ; la perspective et le sentiment habituel de la vision en sont troublés. Mais voilà qu'une montée assez roide oblige notre voiture à ralentir sa marche ; nous passons près d'une vieille église, nous longeons une large rue que bordent de petites maisons basses ornées de grilles, de chaînes en fer joliment travaillées, d'inscriptions et d'armoiries... le tramway s'arrête, nous sommes arrivés.

Nous allons nous promener ; nous montons la grande rue du village et suivons un canal que longent, en file régulière, de magnifiques arbres hauts et touffus. Il paraît que cet endroit est ordinairement le plus calme et le plus doux du monde ; mais aujourd'hui le vent en a décidé autrement ; les feuilles remuées babillent et les eaux du canal reflètent la danse des branches doucement balancées ; une danse souple et noble, gracieuse et sans à-coups. C'est charmant.

Un vieux cabaretier nous indique l'église et nous y sommes... Son abord est délicieux. La petite maison du pasteur qui y est adossée, en vieilles briques aussi, fait sur le monument une timide saillie ; elle se penche un peu en avant comme avec le souci de dégager son grand voisin. Cela lui donne l'air poli et accueillant de quelqu'un qui fait la révérence.

Il ne faut pas résister à l'appel et au sourire des choses.

Nous entrons. Une gardienne nous fait traverser une grande nef toute nue et toute blanche. Le culte luthérien tue l'âme des églises. Près de l'escalier de la tour, la grosse gardienne nous fait comprendre qu'elle ne peut pas monter son ventre jusqu'au sommet. Mais restez, madame ! restez en bas ! Nous serons bien contents sans vous ! Je dis cela en lui souriant, elle a l'air content et nous sommes plus contents qu'elle. Nous montons seuls, d'abord sans trop de peine.

Mais après la première plate-forme, cela devient rude et c'est assez dur de grimper jusqu'au pied du dernier clocheton.

Quel silence et quelle paix ! Les cris d'oiseaux, les rires enfantins qui arrivent ouatés par la distance ne parviennent pas à en rompre la quiétude.

Longtemps nous restons émus, sans parler ni remuer ; le calme est absolu. Le pays s'étend gris, sans un pli de terrain qui distrait le regard. Quelques arbres qui accompagnent de rares maisons semées çà et là dans la plaine sont restés nains, gênés par le vent. L'horizon n'est pas l'horizon, les terres gagnées sur la mer rendent en vapeur l'eau dont elles sont restées imprégnées, si bien que tout ce qu'on voit est enveloppé dans un voile de gaze, dans un voile de rêve de la couleur nacrée et lourde des perles de la mer...

Ce pays est isolé de tout ; c'est un îlot dans la chimère qui l'entoure et ce serait inquiétant si la lande n'était pas géométriquement cheminée par les canaux dont la netteté délivre du trouble et vivifie la pensée ; ils sont le symbole et la preuve de la volonté de ce peuple paisible, tenace et conquérant.

Les Hollandais vont au loin, dans une patrie qu'ils se sont donnée, profiter de leurs qualités exactes et gagner des fortunes dont ils reviendront jouir dans les brumes de leurs villes natales. De quoi sont faits, de quelles couleurs sont ornés les rêves satisfaits d'un planteur de Java fumant une pipe de tabac dans son jardin d'Arnheim? Rêves dorés par les soleils de l'Inde, rêves repus du vieux *Compteur d'or* de Rembrandt? je ne sais ; mais ce retour dans la grise et froide patrie, cet appel des choses d'autrefois auquel il a répondu malgré lui, peut-être, comme c'est une chose pathétique et mystérieuse, mystérieuse comme les brumes de son pays !

Nous descendons de notre observatoire vraiment heureux de ces heures. Mais le tramway du retour va passer... en

l'attendant nous entrons au cimetière, le plus solitaire des cimetières de campagne... Il semble qu'il serait bon d'y dormir plus tard !... Involontairement je chante les premières mesures du *Cimetière* de Fauré : « Heureux qui dort ici, ainsi que les oiseaux des champs ; » je les rechante tout bas comme un écho. Ma voix semble l'ombre d'une voix, les mots l'ombre des mots et je n'ose plus bouger de peur de briser un charme...

Mais voici le tramway bondé et enfumé... Le ciel s'est couvert et bientôt la pluie tombe à flots... Quand nous arrivons à Amsterdam elle redouble.

Que faire? C'est que j'ai un beau chapeau neuf?... Alors voilà que dans notre ménage il y a un grand changement, un personnage qui s'introduit et prend ma place sans que j'en sois jalouse : c'est Mme Loodemer.

Mme Loodemer? Eh ! bien, c'est une personne comme moi, seulement elle est vêtue d'une pèlerine et d'un capuchon de caoutchouc, quelquefois même elle a sur la tête une casquette d'automobiliste. Avec cela, elle peut tout braver. Elle est toujours de bonne humeur ; on peut tout lui dire et au besoin elle répond très bien. Elle est sage et elle se fiche du mauvais temps.

Donc, à l'arrivée au port, plus de *moi!* Mme Loodemer, tenant soigneusement mon chapeau sous sa pèlerine de caoutchouc, s'installe sur le pont du bateau. Il peut bien pleuvoir à faire fondre des pierres, elle n'a peur de rien. Le soleil brille comme un fou et l'eau tombe comme une folle, le port flambe sous la lumière et s'embue sous la pluie...

A Amsterdam il pleut toujours ; nous rentrons à l'hôtel trempés et tout de même désolés, car ce sera une soirée perdue pour une promenade que nous nous promettions si belle.

Brusquement la pluie cesse. Par précaution je ne remets pas mon chapeau, c'est Mme Loodemer qui sort en casquette et nous voilà trottant par les rues.

La nuit ne tombe pas encore ; l'éclat du jour est seulement un peu atténué et nous aimerions un peu de mystère pour aller voir la maison de Spinoza...

Par les rues pleines de boue nous marchons allégrement. A mesure que nous approchons du quartier juif la foule devient plus compacte et les enfants pullulent, hardis et bruyants.

Mais nous quittons la rue populeuse pour suivre la berge d'un canal voisin des synagogues, proche de la maison paternelle de Spinoza. C'est là qu'il fut traîtreusement assailli, blessé par des Juifs jaloux ; c'est sur ces mêmes pierres que ruissela son sang ; sur cette même balustrade qu'il s'appuya blessé... Nous sommes *chez lui;* les lieux où commença sa vie semblent encore, après trois siècles, ennoblis par son souvenir. Nous allons sur la Waterloo platz où était la maison de son père. Celle qui la remplace maintenant a été reconstruite un peu après que Spinoza eut quitté Amsterdam ; son aspect décent et suranné nous permet d'imaginer que c'est la même où il naquit. Des enfants, des jeunes gens sur les trottoirs vont et viennent ; ils portent, blonds ou bruns, les signes distinctifs de la race juive ; quelques-uns ont de grands yeux nostalgiques et des cheveux noirs, le nez un peu busqué : Spinoza enfant devait être ainsi, et à cette même place, pendant que descend la nuit, nous pouvons nous figurer le futur philosophe sortant de la maison familiale déjà pensif, intérieur et passionné.

La synagogue rebâtie il y a un peu plus de deux siècles est un monument assez beau mais sans réel intérêt. A la sortie, encore dans la cour intérieure, nous sommes assaillis par une horde de Juifs mendiants vraiment effrayants. On pourrait se croire à la Cour des Miracles ; leurs infirmités, qu'ils étalent sans pudeur, sont aussi hideuses que leurs haillons sont répugnants, leur aspect sordide, leurs peaux marbrées de taches ignobles, leur voix humblement impérative, tout cela me glace et m'impressionne déraisonnablement. Je distribue hâtivement des *cents* à tout ce misérable monde et nous partons, encore poursuivis par les salutations d'un jeune Juif plus hardi et plus obséquieux que les autres et qui nous escorte jusque sur la place.

Maintenant, nous allons voir la maison de Rembrandt.

Elle est presque dos à dos avec celle de Spinoza, mais pour y arriver, en sortant de la synagogue, nous prenons une longue rue très animée et fort sale au bout de laquelle elle se trouve. Elle est maintenant habitée par des marchands antiquaires ; ils font semblant de vouloir nous montrer des souvenirs du grand peintre afin de nous achalander et de nous vendre leurs bibelots. Mais la maison ne renferme plus rien.

Dehors il fait presque nuit, c'est l'heure qu'on nomme d' « entre chien et loup ». Je pense que cela veut dire l'heure

où l'on ne distingue plus un chien d'un loup... En tout cas l'heure troublante entre toutes ; celle où l'intimité est la plus douce mais celle où la solitude est déchirante et où l'on n'est pas fort pour résister à l'envahissement des souvenirs ou des pensées troubles. Aujourd'hui nous sommes bien armés contre elle....

Nous allons alors tranquillement dîner — dans quelle tenue, mon Dieu ! — au café Riche, l'endroit le plus select d'Amsterdam... Puis nous rentrons très tôt et nous lisons la vie de Spinoza jusqu'au moment de sa fuite d'Amsterdam.

Que notre voyage est un joli voyage ! et comme nous nous amusons ! Nous voyons de belles choses, nous rions, nous discutons, nous nous attendrissons, nous sommes gais, sérieux aussi.

Notre voyage, je crois que c'est une chose rare et je ne vois rien qui puisse lui ressembler, et c'est pourquoi je tâche de l'écrire afin que l'un et l'autre nous n'en puissions rien oublier.

3 *septembre.* — Il a fallu se dépêcher pour être prêts et pouvoir passer une heure au musée d'Harlem avant d'aller à Rjinsburg et à Leyde.

Il était entendu que n'ayant que peu d'instants à passer au musée d'Harlem nous ne regarderions que les Franz Hals. Pourtant nous sommes arrêtés par un *Départ pour la croisade* de Van Scorel. Voilà de la belle et curieuse peinture : tous les visages de ces gens ont leur individualité. A des siècles de distance on pourrait lire sur leurs traits, par leurs rides ou par le plissement de leurs lèvres, quelles aspirations furent les leurs, quels goûts ils avaient. Pour un peu, on les nommerait. Si je les juge bien ils ont été braves et simples, ont eu la foi sans mysticisme, et se sont fait peindre pour qu'on ne les oublie pas, mais en espérant bien ne pas être tués !

Nous voici devant les merveilleux tableaux de Franz Hals, énormes toiles qui semblent avoir été peintes comme en se jouant, presque sans pensée, en s'amusant des jeux de la lumière, des cassures que font les plis des satins et des velours, des brillants des cristaux et des aciers, de la différence des types et des physionomies. Il a peint tout cela comme un ouvrier bien portant et sain, comme un voluptueux qui aime la matière pour elle-même et la beauté dans la nature, comme un gourmand !

Je suis enchantée : « Comme les modernes se sont servis de lui ; ceux qui ont inventé l'impressionnisme l'ont fait en regardant par-dessus son épaule » et je regarde telle chevelure blonde collée sur un front moite et je bavarde et je redis mille choses déjà dites... Mais mon cher compagnon me prend doucement par le bras et sans mot dire il me fait me retourner... Me voilà clouée sur place, saisie par l'émotion la plus intense que j'aie encore éprouvée, émue au point de me sentir glacée et de croire que je vais pleurer, et cela devant deux œuvres de la vieillesse de Franz Hals, celles qu'il exécuta âgé de plus de quatre-vingts ans, après qu'il était resté de longues années dans la retraite et sans toucher un pinceau.

Que ce voluptueux amoureux de la lumière ait épuré son art, perdu son habileté, créé une sensibilité inouïe dépouillée de toute matière, qu'il ait trouvé dans l'harmonie des couleurs sombres et neutres l'équivalence de sa prestigieuse adresse ensoleillée, c'est un des phénomènes les plus surprenants et les plus beaux qu'il soit donné d'admirer. Et n'est-ce pas ce que Wagner a tenté — et réussi — lorsqu'au deuxième acte de *Parsifal* toute sa symphonie aboutit au plain-chant.

Certainement Manet et tous ceux de sa suite se sont inspirés de la facture de Franz Hals et de Goya, mais les peintres de la moderne école anglaise lui doivent aussi beaucoup. Dédaignant les *airs de bravoure* qui ont séduit la frivolité amusée de certains de nos peintres, ils se sont plutôt laissé inspirer par la seconde manière du maître hollandais, et je ne crois pas que Whistler eût réalisé comme il l'a fait le portrait de sa mère, qui est maintenant au Louvre, s'il n'avait parfaitement connu les *Régentes* de l'hospice d'Harlem.

Nous avons déjeuné dare-dare au buffet de la gare et une heure plus tard nous arrivons à Leyde. Je me transforme en Mme Loodemer, car le temps est assez maussade, et nous grimpons dans le tramway qui nous mènera à Rjinsburg.

*
* *

J'écris ces petits souvenirs pour nous, mais au cas où quelqu'un les lirait, il faut que je dise que je suis dans toute la jeune ferveur de mon admiration pour Spinoza ; et j'ai tant de plaisir à nos causeries ! elles vont à ce que j'aime et cela l'intéresse ; elles vont à ce qu'il aime et cela me passionne.

*
* *

Ceci expliqué, je continue de raconter.

Nous commençons par nous perdre dans les rues du village et je trouve très bien de connaître le pays avant de connaître la maison.

Ah ! ce village, quelle tristesse !... Pavées de petites briques que le temps a usées, dont la couleur s'est éteinte comme si le feu et l'eau avaient pris plaisir à les attaquer, ces rues grisâtres que bordent les petites maisons uniformes suivent un chemin de spleen et de mélancolie.

Ici les journées doivent s'écouler pareilles, comme sont pareilles les petites briques usées par le temps, comme elles incolores et monotones. Le village est entouré de champs de choux dont l'odeur nous poursuit ; sur le canal, de grands chalands chargés de choux charrient cette écœurante odeur ; dans les ruelles des trognons de choux pourrissent et empestent l'air.

Nous voici à la petite maison un peu distante de l'agglomération du village. A côté d'elle quelques fleurs fraîches et modestes ont poussé.

Une robuste servante nous escorte dans la visite de la maison dont elle a la garde ; elle ne nous quitte pas et son inutile présence nous importune. On a transformé les deux chambres qu'occupait Spinoza en une sorte de musée. Dans l'une sa table, ses livres, dans l'autre la machine dont il se servait pour polir les verres de lunettes. Les deux pièces sont minuscules, basses comme les chambres d'un bateau. L'arrangement des choses ne les rend pas émouvantes mais elles le sont prodigieusement par elles-mêmes, par leur exiguïté, leur pauvre simplicité ; et la machine où les mains et les pieds du philosophe ont par place usé le bois ne doit-elle pas être vénérée?

Et quel exemple, quelle discipline ! Il reste là où il se croit attaché par le destin, pendant que son esprit embrasse l'univers. Il sent le manque d'opportunité de l'action individuelle et travaille de ses mains, en silence, tandis qu'il élabore une doctrine qui devance son époque et le magnifie.

De ce petit intérieur la vue qu'on découvre est monotone : quelque mâture d'un bateau qui remonte le canal surgit parfois au milieu même des champs ; l'horizon est bordé

par quelques arbres ployés par le vent de la mer, et les champs de choux s'étendent uniformément.

Je m'imagine très bien Spinoza regardant à travers les carreaux de sa petite fenêtre la campagne indifférente. Il analyse les sentiments humains sans indulgence et sans sévérité ; il constate simplement, il explique, il mesure et s'astreint à la justesse, à la rigueur géométrique.

En sortant de la maison, attentifs à nos pensées nous cueillons, pour les conserver, deux petites branches fleuries que la bonne nature a fait pousser près de là. Ne le devait-elle pas à celui qui proclamait — bien hardiment — sa divinité?

Nous traversons le village de l'autre côté, près du canal et de quelques jardins où les fleurs remplacent les choux ! Nous avons le temps d'aller jusqu'à la mer respirer le vent du large.

Mais le temps se gâte tout à fait, il pleut et le vent fait rage. En arrivant à Catwick-am-see nous devons nous réfugier dans un petit hôtel bâti sur la plage. Le vent balaye tout... les vagues se dressent toutes blanches d'écume. Catwick n'est qu'à quelques kilomètres de Rjinsburg, et je pense que lorsque notre philosophe se sentait par trop étouffé dans sa petite maison il venait s'exalter ici par le spectacle de la lutte sublime et inutile des éléments. La rage des vents tombée, l'effort des vagues calmé, tout reprenait devant lui l'aspect de la vie habituelle, de cette vie grise et sérieuse de l'austère mer du Nord. La tempête de son cœur, le bouillonnement de son cerveau, tout cela avait abouti pour lui à la monotonie désespérante de Rjinsburg et ce Juif portugais, exilé des pays du soleil, devait avoir l'inconsciente nostalgie de la lumière et des parfums.

La tempête a continué, et c'est secoués par le vent que nous traversons la petite plage de sable où croissent seulement de maigres ajoncs noirs dans le sable blanc, rampants et comme agrippés au sol mouvant. Nous retournons à Leyde et à mesure que nous nous éloignons de la mer, le ciel se rassérène. Nous allons à la recherche de notre hôtel, nous attardant sur les ponts à regarder la perspective des canaux animés et silencieux.

A l'hôtel, nos chambres sont séparées par un petit salon où il y a un grand poêle de faïence ; nous avons eu si froid tantôt que nous demandons du feu en prévision de la lecture du soir.

Puis nous allons à l'aventure par les rues dans la mélancolie de la nuit qui vient.

Cette journée nous a un peu brisés ! Devant nos yeux repassent les tableaux de Harlem, les paysages monotones, la tempête, et j'entends l'écho de ce que nous nous sommes dit ; j'entends aussi, il me semble, ce que nous avons pensé... Cela vaut mieux que la lecture ; elle a tort ce soir.

4 septembre. — Ce matin un train nous amène à La Haye où nous n'avons que quelques heures à passer.

La maison où Spinoza passa les dernières années de sa vie est habitée par une famille bourgeoise fort respectueuse du souvenir dont elle est gardienne. Les murs sont bien les mêmes et le terrible escalier droit qui va eux combles, vers les mansardes qui étaient les chambres du philosophe, est toujours le même. Mais ces murs sont vêtus d'un papier à fleurs, le lit de la chambre est de cuivre neuf, un bon tapis cache le vieux carrelage, tout montre que c'est une chambre pour un jeune homme bien soigné de maintenant ! Parions que jamais il n'y évoquera son prédécesseur ! Je ne me l'imagine pas dans son costume de sport, rencontrant Spinoza, doux et poli avec ses hôtes, se mettant à leur portée et sentant bien le danger qu'il serait pour eux avec sa philosophie raisonneuse... Et si entrant dans sa chambre, notre jeune homme d'à présent le trouvait en train de se distraire, un peu férocement, en faisant se battre des araignées velues, que dirait-il? et ne prendrait-il pas ce personnage vêtu de noir avec son grand col à rabat blanc, pour un maniaque ou pour un fou?

Spinoza mourut là ; en quittant sa maison, nous nous faisons conduire à la Houdekercke où il repose auprès des frères de Witt, dont la destinée fut tragique et qui étaient ses amis. Rien n'est plus sinistre que ce tombeau. Placé sous la chaire, le pilier de l'église repose droit sur le marbre noir qui le couvre, tel un talon géant qui maintient au sol un ennemi terrassé.

C'est une joie de traverser La Haye inondée de lumière matinale. Nous passons par la cour du vieux palais de justice et nous débouchons près du Vivier.

Le Vivier ! le plus charmant et le plus gai des lacs d'amour ! Bordé par les vieux palais et les maisons bariolées, il est aussi délicieux qu'imprévu, et comme c'est amusant, au milieu

de cette ville sage et un peu bourgeoise, que cette beauté inutile, aimable seulement.

Nous déjeunons auprès du Vivier, nous déjeunons bien, c'est joli, c'est bon ; nous sommes contents et nous voilà prêts à faire un tour aux musées.

A celui de la ville nous entrons en passant, pour voir le portrait de Spinoza. Mais quelle joie, au musée Royal, de retrouver les vieux amis éternellement jeunes.

Rembrandt ! Quand je regarde *la Leçon d'anatomie*, son *Portrait* en fringant officier, le *vieil Homère* et le geste désespéré, effaré et sournois du roi *Saül*, je ne vois plus rien que la merveille parfaite, il n'est plus pour moi question d'habileté. Ce sont des êtres vivants et plus beaux que des vivants que je vois devant moi... je lui demande pardon pour *la Ronde de nuit!...*

Il y a beaucoup de belles choses à ce musée de La Haye, c'est là qu'est ce délicieux *Printemps* de Rubens et Breughel, merveille charmante d'une grâce de jeunesse incomparable. Fauré a dû l'évoquer quand il a écrit la première mélodie de *la Chanson d'Ève.*

C'est le premier matin du monde...

. . . . . .

Un jardin bleu s'épanouit...

Quant à moi je ne peux jamais chanter cette beauté — qui est à moi — sans *voir* ce tableau et en être attendrie, comme je le serais par un frais parfum de fleur, par un mot d'amour plus deviné qu'entendu. Cette Ève charmante, Rubens lui a donné des yeux couleur de réséda !

Au musée Royal trois toiles bien émouvantes : deux portraits de Guillaume le Taciturne et la troisième cette belle œuvre d'Antonio Moro, probablement l'image du même prince, mais dans sa jeunesse.

L'aspect de tristesse de Guillaume d'Orange n'est celui d'aucune autre tristesse, car la bouche est serrée mais sans amertume et les yeux sont toujours largement ouverts, comme dilatés par l'angoisse, par le sentiment décevant de la lutte inutile.

Sur le cadre du portrait peint par Meerveldt sont inscrites les paroles que disait toujours Guillaume : « Mon Dieu, ayez pitié de mon âme ! Mon Dieu ayez pitié de ce pauvre peuple ! » Dans cette figure pathétique, il semble que ces yeux soient

ici sans mystère ; ils reflètent cette prière la plus belle et la plus fraternelle qui ait pu monter du cœur aux lèvres d'un prince.

*
* *

Il faut quitter La Haye, mais ce Guillaume m'a tant émue que je veux aller le retrouver dans *sa* ville, à Delft où il vécut, où il périt.

Nous arrivons donc à Delft à la fin de l'après-midi.

Que le canal est joli et vivant ! plein de grands bateaux chargés de fruits et de légumes ; c'était jour de marché je pense, la ville en est tout animée. Les tons de vert les plus variés sont réveillés par les ors des grosses citrouilles qui se reflètent dans les eaux, les plus transparentes que nous ayons encore vues.

Tout de suite, nous sommes au cœur de la vieille ville ; les maisons parlent du passé avec une discrétion triste de logis de grande race. Les bords de ce vieux canal sont plantés de tilleuls plus que centenaires, leur ombrage argenté s'harmonise avec les vieilles pierres des anciennes demeures seigneuriales. Les armoiries illustrent les portes, instruisent des alliances : la maison commune en est tapissée.

Pendant que nous suivons ce long canal tout est si tranquille que c'est à se croire au pays du « Seigneur du canal dormant ». C'est comme si la vie s'était arrêtée depuis des années et des années.

Mais au bout du canal, voici un grand jardin avec des gazons à l'anglaise, une fausse tour crénelée et, dans le fond, de puissantes cheminées d'usine. A l'entrée de ce jardin un hôtel du plus impur modern style semble nous promettre toutes les joies du confort. Nous en profiterons.

Nous allons dans la campagne, voir le soleil se coucher dans les brumes.

Bien que les usiniers aient gâté toute une des rives du canal, cette campagne a grand air. Des arbres immenses, ce qui est bien rare dans ce pays hollandais, protestent de toute leur puissante majesté, de toute l'ampleur de leur feuillage et de leurs fûts solides, contre la hauteur et le diamètre des cheminées industrielles. En dépit des fabriques et des électricités aveuglantes, les arbres géants, quand le vent agite leurs branches, chantent le passé tandis que le pur miroir du canal semble méditer et se souvenir.

5 *septembre.* — Nous allons d'abord au Prinzerhof, mi-palais, mi-couvent qu'habitait le Taciturne et où il fut assassiné.

C'est un endroit d'un aspect assez indifférent. Les traces des balles grattées et agrandies par quelques dévots sacrilèges sont maintenant protégées par une vitre. Les choses ont l'air cataloguées par quelque héritier soigneux et indifférent. L'intérêt existe par quelques meubles qui étaient peut-être ceux de Guillaume d'Orange ; par toute une bibliographie inspirée par ses guerres ou sa vie, une collection extrêmement complète de ses portraits. Nous sommes heureux d'y voir la reproduction de celui de Carl Floris dont l'original est au musée de Cassel et qui représente le prince tout jeune encore. Sa physionomie est telle qu'on la retrouvera dans tous les portraits qu'on verra de lui, quel que soit l'artiste qui l'ait peint, quelle que soit la circonstance de sa vie pour laquelle le portrait ait été fait. Ce sont toujours les mêmes stigmates de la douleur, de la volonté, de l'angoisse et de l'espoir désabusé. Celui qu'on surnomma « le grand tumulteur des Pays-Bas » était le maître émouvant du grand tumulte de son cœur, du tumulte de ses instincts généreux, du rêve de son impossible fraternité.

A la Nieuwekerke est la tombe du héros. L'église est énorme, froide, nue, glacée par le culte luthérien. Son tombeau est assez beau. Il est couché en marbre sur la dalle qui, en vérité, couvre son corps, tandis qu'un autre lui-même en bronze et tout armé, semble veiller debout devant son cercueil.

Je veux aussi voir la vieille cathédrale, la Oudekerke, qui est immense. Les petites vitres plombées par où pénètre le jour sont d'un blanc vert : elles dispensent une lumière glauque et glaciale. Pour aller au fond de l'église où il y a quelques statues, il faut traverser toute une nef dont le pavage est fait de pierres funéraires. Ces pierres furent autrefois décorées d'armoiries et d'inscriptions en relief que le temps et les pieds ont usées. Le jour verdâtre frappe brutalement sur ces pierres et d'abord on ne peut distinguer ce qu'on voit ; c'est seulement un sol tourmenté presque nivelé. Souvent, sur les plages, quand la mer se retire et que ses ressauts furent rudes, le sable battu et durci garde l'empreinte des vagues. La mer avec le sable, la mort avec les vieilles pierres, le temps avec tout, usent, nivellent, trans-

forment. Ce qui subsiste est parfois plus magnifique et plus troublant que ne fut la réalité même : c'est la légende ; légende de pierres, légende de mots, monuments mouvants, solides, légers, éternels, défiant à jamais le temps qui lui résiste. Mais qui sera vainqueur?

*
* *

Dordrecht, ville charmante et toute ensoleillée. Les maisons sont entourées de charmants jardins, les canaux n'ont pas l'air d'être des routes utiles mais de frivoles prétextes pour des quais ornés de fleurs, des berges couvertes de gazon gras et vert.

Le port est délicieux ; on y retrouve quelque chose de l'aimable nonchalance des rives méditerranéennes en dépit de la Meuse large et majestueuse, qu'au loin de grands vaisseaux à l'ancre semblent garder.

Plus près, d'autres vaisseaux au repos. Vont-ils partir? Arrivent-ils des pays des aromates et du Soleil Levant? Mobiles et immobiles sur cette mer grise ils sont une perpétuelle énigme. Seulement, comme le temps est doux, comme le jour à son déclin est frisant et doré, cette énigme excite doucement nos imaginations... Ce serait une autre musique si le ciel était chargé d'orage.

Fin de journée reposante, soirée de bavardage.

6 *septembre.* — Hier au soir, il m'a dit : « Nous pouvons encore rester deux jours, allons en Zélande puisque vous le désirez. »

Alors ce matin nous sommes partis pour Middelburg.

Et nous voilà contents comme d'un nouveau voyage ! C'est en effet tout à fait imprévu et neuf, ce voyage et aussi ce pays.

Nous traversons l'île de Beveland pour arriver dans celle de Walcheren où se trouve Middelburg où nous allons.

Dans l'île de Walcheren le niveau du sol est si bas que pour protéger le pays de l'envahissement des eaux, les rives ont dû être artificiellement surélevées, et semblent une enceinte fortifiée, revêtue d'un beau gazon. L'île a ainsi l'aspect d'une coupe de verdure, Walcheren est la perle du milieu.

Le hasard, notre ami, nous guide dans le choix d'un hôtel. L'hôtel de l'Abbaye est bien, parmi les résidences que je

connais, une des plus parfaitement poétiques qu'on puisse rêver. Il est installé dans une partie d'ancienne abbaye dont quelques bâtiments remontent au douzième siècle et dont il subsiste encore toute une série de constructions, qui révèlent une puissance et une richesse oubliée : des dortoirs, des préaux, une bibliothèque, un cloître, une chapelle avec son beffroi. Dans une partie de cette abbaye, maintenant, est le siège des États provinciaux, l'hôtel est installé dans une autre partie et une maison de bourgeois y a aussi trouvé sa place.

Mais toutes ces choses sont discrètement faites. Le souci de ne pas gâter cette harmonieuse beauté et le respect du passé ont présidé à ces installations disparates. Ainsi se trouve conservée la charmante unité de ces lieux tranquilles. Ces constructions circulaires forment une place ravissante que de beaux arbres rendent mystérieuse même sous les rayons du soleil,..

Il faut profiter de notre après-midi pour aller à Veeré ; il faut voir la ville morte, la ville enlisée sous les sables de la mer et dont le souvenir est si lointain, si embrumé qu'on se rappelle à peine sa légendaire et éphémère fortune.

Les rues, jusqu'au canal, sont pleines d'une douce et chaude lumière ; les quais sont presque déserts ; quelques rares Zélandaises, dans leurs jolis et pittoresques costumes, passent chargées de paniers. Leur costume est si simple, si naïf qu'il confère à celles qui le portent, pourvu qu'elles soient encore souples et minces, un aspect de jeunes filles.

* * *

Nous avons mis à peine une heure pour aller par le bateau de Middelburg à Veeré. Dès Middelburg on aperçoit l'antique cathédrale imprécise à l'horizon. En approchant on est surpris de voir cet immense monument tout seul dans la campagne. Il cache à l'arrivant tout ce qui subsiste encore de la ville et semble ainsi le témoin solitaire d'un passé mort.

Le port enlisé n'existe plus ; à la place des maisons dont le vent a balayé les briques et dont le sable a traîtreusement nivelé les ruines, on voit des prairies d'ajoncs et quelques arbres malingres. De la gigantesque cathédrale il ne reste que l'armature de briques ; une partie du toit et tout le grand portail sont effondrés... Autour des murailles déteintes,

l'incendie a fait rage ; la couleur des briques s'en est avivée à la flamme et en garde à jamais le souvenir rouge et brillant.

Nous allons jusqu'à la mer : le pays, qui est formé par une agglomération de quelques toits, est propre et gracieux ; les petites maisons sont entourées de jardins fleuris, poétiques et un peu ridicules. Mais voici l'hôtel de ville. Ici l'on retrouve la puissance d'autrefois. La façade est ornée des statues des seigneurs de Beveland et de Walcheren, avec leurs dames en beaux atours. Cela a grand air.

A l'intérieur les archives de l'hôtel de ville gardent les reliques de gloire de la ville ensevelie. Les signatures des princes, des rois qui faisaient avec elle commerce d'amitié ; les sceaux des villes maritimes, Bruges, Venise, qui traitaient de pair avec elle, étant ses émules, ses rivales et ses prudentes alliées ; les présents de ces princes et de ces villes. Tout cela est très noble et très beau ; et le gardien de ces trésors a le respect du passé. Il montre avec émotion les papiers jaunis où se lisent les noms de Louis XI, de Charles-Quint, de Guillaume d'Orange, de la douce Amélie de Solms, de l'infortunée Marie Stuart ; il prend respectueusement dans ses mains la coupe célèbre que donna à Veeré Maximilien d'Autriche et qui semble dans cette pauvre salle, dont la poussière a terni les murs, comme un riche ciboire dans une sacristie de village ; il révère sans le bien comprendre le tableau noirci qui représente l'entrevue des ambassadeurs de Veeré avec les podestats de la Sérénissime République.

Cette gloire on en retrouve encore les traces lorsque, sur le quai voisin de la mer, on admire deux maisons de seigneurs, bijoux de pierre menaçant ruine, mais gracieuses, belles et ornées de sculptures, d'armoiries et de devises.

Ce qui reste du port sert maintenant à abriter de rares barques de pêche. L'œuvre du sable, patiente, perpétuelle, envahissante a rendu son entrée impossible aux vaisseaux de fort tonnage, elle a aussi détruit l'énergie des hommes. Ceux qui ont voulu lutter sont partis chercher ailleurs la possibilité de vivre et de vaincre, abandonnant leur pays à l'ennemi victorieux et inlassé ; les autres sont restés là, gardiens du passé : leurs descendants sont les habitants de la ville morte.

Le jour commence à baisser, la mélancolie s'installe vite dans ce pays que seuls les revenants peuvent animer. Pour remplir l'immense cathédrale, il faudrait que les seigneurs

d'autrefois, les riches marchands, les marins, les belles dames, les bourgeois de la cité fussent évoqués par la baguette d'un habile magicien. Mais quels seraient alors les cris de surprise et de désespoir, les sanglots, les soupirs qu'exhaleraient ces pauvres ombres en peine, déçues dans leurs espoirs, trompées dans leur orgueilleuse certitude? Cette certitude, malgré ses ruines, la ville morte la proclame encore : le clocher de la cathédrale, le toit pointu de l'hôtel de ville sont tous deux surmontés du vaisseau héraldique qui, toutes voiles dehors, porte jusqu'au ciel le renom de la cité fameuse. Pauvre confiance des hommes qu'un peu de vent et de sable met à néant.

Tout cela n'est pas très remontant...

*
* *

Nous rentrons à Middelburg, le temps est rêveur et nous le sommes doucement aussi. La soirée est idéale. Sur la place de l'Abbaye les briques roses semblent avoir emmagasiné les reflets du soleil ; oui, la lumière s'est réfugiée en elles et elles dispensent une chaude lueur dorée. Nous nous asseyons sur un banc écarté ; des enfants jouent autour de nous, ils chantent et leurs voix sont violentes et douces comme les cris des oiseaux... mais alors que tout s'est tu, le carillon du beffroi se met à sonner l'heure. Le son grêle de ses cloches contient tout le charme du passé ; la courte phrase musicale reste inachevée... Seulement un quart d'heure après, quand nous sommes encore là silencieux, le carillon recommence ; cette fois, il sait toute sa phrase ; il la sait trop, il la sonne et la resonne comme un fou... et ce sera ainsi toutes les fois que se sera écoulé un quart d'heure... Et l'on est forcé de savoir que le temps passe dans cet endroit charmant où l'on voudrait pouvoir l'oublier...

7 *septembre.* — Pour notre dernier jour de vacances le temps est délicieusement gai et brillant. Le temps est sage et ne veut pas de mélancolie.

Nous revoyons au soleil matinal ce Middelburg si séduisant à la nuit tombée : l'hôtel de ville, le couvent des femmes transformé en école, le vieux marché installé dans une église... L'ensemble des choses que l'on voit ici forme une unité incomparable. C'est d'ailleurs un des charmes de la

Hollande où les villes et les paysages produisent une succession agréable, variée et sans heurt.

A Flessingue, la mer est calme comme un lac ; ses eaux sont argentées par les rayons d'un soleil pâle ; le jour est clair et pourtant l'horizon se borne assez près de nous.

L'Ile de Walcheren, pendant que nous nous éloignons d'elle, se présente de nouveau comme la coupe idéale.

Les rives vers lesquelles nous voguons sont bien celles qui inspirèrent les peintres de l'école d'Amsterdam depuis Vermeer de Delft jusqu'à Jonckindt, et les ciels que nous voyons sont bien ceux qu'illustra leur pinceau.

Notre grand bateau plat transporte peu de passagers à son bord, mais en revanche, sur le pont d'avant, a pris place un troupeau de vaches. Leur débarquement à Terneuven ne va pas sans incidents...

Du port au chemin de fer il n'y a que dix minutes de chemin...

Le voyage est terminé ; nous allons reprendre une autre vie charmante, mais Mme Loodemer est morte et le libre vagabondage est fini.

Mille choses toutes petites et qui, pour nous, sont grandes, seraient oubliées si je ne les notais pas. C'est à cela que je passe mon voyage de retour.

JEANNE RAUNAY.

La Double Vie de Gérard de Nerval[1]

Jenny Colon.

J'AIMERAIS de dire, comme eût pu le faire Gérard, que Jenny Colon n'existe pas. D'aimables mais acharnés contradicteurs me répondraient aussitôt par des dates, des actes d'état civil, des portraits, et je serais bientôt seul à m'entendre. Pourtant, du point de vue de Gérard, je suis sûr qu'elle n'est qu'une apparence... On ne saurait trop se convaincre qu'il est poète, et que tout ce qu'il raconte et même tout ce qu'il vit, n'est que la vérité, la réalité de son imagination. Il ne touche à rien qu'il ne le transforme, il ne voit rien qu'il ne l'embellisse. Il passe son temps à découvrir de secrets rapports entre les choses et lui, et tire sa joie de se savoir le maître de ses heures. Il crée à chaque instant la satisfaction de ses désirs et ne s'aperçoit que plus tard, lorsqu'un fait précis fait obstacle à sa fantaisie, qu'il est un autre monde que le sien, et qu'on meurt même dans son paradis.

Il a vu Jenny Colon. Il l'a aimée d'un amour absolu. Il a fait de cet amour un roman que nous connaissons, et d'où l'on essaye, mais en vain, de déblayer le romanesque. Il a

(1) Copyright 1928 by librairie Plon. — Voir *la Revue universelle* du 1er mai 1928.

dit ce qu'il lui plaisait de dire, et non pas par galanterie, par pudeur, ni par vanité, mais parce qu'il était convaincu qu'il rapportait exactement les péripéties d'une liaison dont on ne saurait affirmer qu'elle fut, ni prétendre qu'elle ne fut pas.

Jenny Colon n'est qu'un prétexte à lyrisme : exaltation, regrets, remords, comme ses voyages ou ses lectures. Il nourrit son génie des créations de son génie même, et n'aime jamais une femme, un horizon ou un conte qu'il ne les ait déjà aimés. Les comparaisons sont pour lui désillusions. Il n'aurait quitté volontairement ni celle qu'il aimait, ni la vie, s'il n'avait connu qu'elles seules.

L'intérêt que présente Jenny Colon est précisément dans les comparaisons qu'elle nous permet, comme à Gérard, entre ce qu'elle fut, et ce que son poète crut qu'elle était. Il n'y a pas une vie d'actrice qui soit plus banale.

C'est une enfant de la balle, comme on dit. Elle est née en 1808. Elle est de l'âge de Gérard. Les hasards d'une vie vagabonde font que ses parents sont à Boulogne-sur-Mer le 6 novembre de cette année-là. Marguerite-Jenny y voit le jour. Elle apparaît aux siens de joli visage dès sa cinquième année, délurée, parlant avec aisance. Pourquoi ne jouerait-elle point entre son père et sa mère qui sont besogneux? Elle débute, toute petite, se forme sur les scènes de province, et est engagée à l'Opéra-Comique à l'âge de quatorze ans environ. Charmante recrue pour la troupe. Elle a la voix fraîche comme son teint et joue agréablement la comédie. Malgré ces qualités, elle semble bien jeune à son directeur parisien qui, au bout d'un an, laisse sa pensionnaire aller chez Desaugiers, place de la Bourse, au Vaudeville.

Là, elle triomphe dans la pièce en un acte. Il faut être comédienne adroite, chanter assez bien et plaire à un public de connaisseurs qui parle des artistes avec une grande liberté. « Or, dit un critique, Jenny ravage les cœurs plus qu'elle ne charme les oreilles. » Et l'on a bien le sentiment que, durant toute sa carrière, elle devra ses succès les moins contestés à son physique, plus qu'à son talent.

A dix-huit ans, elle apparaît dans toute la grâce d'une blonde aux yeux bleus, d'une belle fille assez sûre de soi, mais gentiment sentimentale. Passe un bellâtre de coulisse, qui joint à son élégance le prestige d'être un auteur. Ses

scènes d'amour réussissent mieux auprès de ses jeunes interprètes qu'auprès du public. Il devient l'amant de Jenny, et l'emmène à Londres pour l'épouser. L'idylle est brève et se termine à Paris par la naissance d'une fille. Cela permet au père de disparaître, à la mère de travailler de nouveau et de débuter le 27 octobre 1828 aux Variétés. La date ne vaut d'être retenue que parce qu'elle marque l'étape principale du voyage de Jenny de théâtre en théâtre.

La Semaine des amours, pièce en deux actes et sept journées de Dumarsan et Maillart, lui permit de paraître en petite modiste devant un public qui ne l'avait pas encore oubliée. Ce fut un triomphe. On célébra sa diction, sa voix, son sourire ; on était au courant de ses peines de cœur. On s'attrista de sa mélancolie et, pour l'apaiser, on l'acclama. Quel chagrin résisterait aux bravos, quand on aime son métier? Jenny demanda le divorce et l'obtint aisément. Pour les lois françaises, le mariage contracté en Angleterre, sans les formalités indispensables chez nous, n'a pas de valeur. Elle était libre et devint, dans le même temps, pensionnaire du Gymnase.

Mais pourquoi suivre pas à pas une actrice qui « fait une carrière » honorable de jolie femme? Elle est aux Variétés de nouveau en 1833, et témoigne à Bressant, qui débutait alors, d'une tendresse particulière et partagée. Elle ne dédaigne pourtant ni les soupers, après la représentation, ni les hommages de ses admirateurs de tous âges. Elle a dans la presse de fervents amis : la revue *le Monde dramatique* est créée pour elle par Gérard de Nerval, riche alors, et Roger de Beauvoir, qui est un ami serviable, écrit ces lignes sur celle dont le poète ne doit cesser de lui vanter les charmes : « Mlle Jenny Colon offre un exemple de ce double aspect : femme charmante à la ville et au théâtre, fraîche comme une jolie pensionnaire anglaise, bonne actrice malgré les vaudevilles de M. Ancelot, et suivie lorsqu'elle traverse, sous sa large capote rose, le passage des Panoramas... »

Tant de zèle à son service conduit Jenny Colon à l'Opéra-Comique en 1836. C'est pour elle un grand honneur. Elle le doit à ses amitiés proches ou lointaines. Ses amours véritables, Bressant puis Collet à la fin de 1836, n'y sont pour rien. Dans l'ombre, Gérard continue de travailler pour elle. Il veut écrire une *Reine de Saba* que Meyerbeer mettra en musique. Il écrit *Corilla* qu'il ne fera pas jouer, *Piquillo*

enfin, en 1837, avec Alexandre Dumas et qui, grâce à ce dernier, verra les feux de la rampe en octobre de cette même année. Ce fut d'ailleurs Chollet, l'amant de Jenny, qui eut tout le succès...

Quelques mois passent. Jenny a trente ans. Sa gloire, pour charmante qu'elle soit, n'est pas de celles qui satisfont une ambition même mesurée. Puisque aussi bien le théâtre et l'amour ne lui donnaient point tout ce qu'elle souhaitait, n'était-ce pas le temps du mariage? Il y avait, dans l'orchestre de l'Opéra-Comique, un flûtiste, Gabriel Leplus. Il gagnait fort bien sa vie. Il attendrissait l'actrice de ses langoureux regards. Elle l'épousa le 11 avril 1838.

Jusqu'en février 1840, elle fut à l'Opéra-Comique une interprète estimée, encore qu'irrégulière. Les complaisances d'autrefois ne lui firent pas défaut. Elle en éprouva les bienfaits dans plusieurs créations. Théophile Gautier la soutint par fidélité à l'amitié, mais quand elle s'en fut pour une tournée dernière en province ou à l'étranger, il ne semble pas qu'on ait beaucoup regretté son départ. Elle n'était plus qu'une ombre ; ombre d'une jolie chanteuse, ombre de vieux souvenirs. Elle se fit applaudir médiocrement à Bruxelles, et revint à Paris pour y mourir en 1842.

Son tombeau est au cimetière Montmartre, avenue Samson, dans la 22e division. Il est orné d'une lyre, et toujours bien entretenu.

* * *

Telle fut la vie de Jenny Colon, qui n'est pas très différente de celle de toutes les femmes de théâtre. Lafont, Bressant, Chollet, d'autres encore sans doute que nous ne connaissons pas, occupèrent ses loisirs. Leplus, enfin, recueillit sa lassitude. Mais Gérard?

Si nous demandons à Jenny Colon ce qu'elle en pense, nous ne saurons pas grand'chose. Ses propos nous sont rapportés par Maxime du Camp, qui affirme les tenir de Théophile Gautier : « Je l'ai vu une seule fois, dit-elle, lorsqu'il est venu m'offrir, pour moi, un opéra : *la Reine de Saba*, dont Meyerbeer devait faire la musique. Je recevais des bouquets sans trop savoir d'où ils venaient ; j'ai entendu bavarder de cette histoire, dans les coulisses, je n'y ai pas attaché d'importance. Ne m'accusez pas de l'avoir fait souffrir : quand celui qui aime est muet, celle qui est aimée

est sourde. Dites à votre ami Gérard que je suis innocente du mal qu'on m'attribue. »

Lorsque Gautier rapporta cette conversation à Gérard : « A quoi cela aurait-il servi qu'elle m'aimât, » répondit ce dernier. Puis il récita, en allemand, ces vers de Henri Heine : « Celui qui aime sans espoir pour la seconde fois est un fou ; moi, je suis ce fou. Le ciel, le soleil, les étoiles en rient ; moi aussi, j'en ris, j'en ris et j'en meurs. »

Si nous demandons des précisions à Gérard lui-même, nous en apprendrons davantage, mais nous aurons des raisons de nous méfier de ses aveux, car ils nous viennent par un jeune ami du poète, Georges Bell, qui les tenait, paraît-il, de Méry, un bon camarade de lettres de Gérard.

Donc, Gérard aurait raconté qu'un soir, il donnait un grand dîner, et que Jenny Colon était de la fête. « Elle s'y montrait, plus que jamais, belle, enjouée, spirituelle. Au dessert, alors qu'une douce griserie montait au front des convives, la cantatrice se leva soudain, et prenant Gérard sous son bras, elle l'entraîna dans le royaume de la fantaisie. Et les dîneurs, voyant tomber le rideau sur les élus de Vénus, continuèrent de faire circuler les coupes, aux échos de l'antique épithalame. »

Or, ce récit, j'admets volontiers que Gérard l'a fait à Méry, parce qu'il est d'une jolie galanterie, telle que ce fils du dix-huitième les aimait. Il a mis dans ce tableau son goût délicat de l'idylle classique du poète et de la comédienne ; il a pris un soir à son compte, pour embrouiller davantage une aventure dont il ne voulait pas qu'on sût le puéril secret, ce qu'il avait écrit sur Restif de la Bretonne, et qu'il donna en 1850 dans la *Revue des Deux Mondes*.

Le jeune Nicolas Restif était amoureux d'une actrice de la Comédie-Française, Mlle Gréant. Un soir, il eut l'audace de s'accrocher à la voiture de l'artiste et se trouva ainsi conduit jusque dans la cour d'un hôtel du quartier du Temple. Là, le hasard aidant, il fut prié à souper avec des comédiennes et des danseuses, et comme il était joli garçon, et qu'il ne manquait pas d'esprit, il fut fort apprécié des convives. « On donne une fin bizarre à ce souper, un dénouement assez usité alors du reste dans ces sortes de médianoches. A un signal donné, toutes les lumières s'éteignirent et une sorte de colin-maillard commença dans l'obscurité ; c'était, à ce qu'on croit, le but final de la fête, du moins

pour les initiés qui n'étaient pas partis avec le commun des invités. Chacun avait le droit de reconduire la dame dont il s'était saisi dans l'ombre pendant cet instant de tumulte. Nicolas, qui ne s'y attendait pas, sentit une main qui prenait la sienne et qui l'entraîna pendant quelques pas ; alors on lui remit une autre main, douce et frémissante : c'était celle de Mlle Gréant qui le pria de la reconduire. »

Bel exemple de transposition des écrits dans la vie, ou de la vie dans les écrits, sans qu'il soit jamais possible de savoir la confiance qu'il faut accorder aux confidences de ses livres ou aux aveux que Gérard fait à ses amis. Il ne distingue d'ailleurs pas nettement lui-même et ne s'en soucie guère. S'il en fallait une nouvelle preuve, nous l'aurions dans cette correspondance dont il voulait faire un roman par lettres. Il utilisa quelques-uns de ces billets dans *Octavie* et dans *la Sylphide*. Par les soins de Théophile Gautier et d'Arsène Houssaye, douze furent publiées à la suite d'*Aurelia*, et Sardou, dans *la Nouvelle Revue*, en 1902, en donna dix-huit.

Ces lettres furent écrites pour être publiées, ce qui déjà, lorsqu'on connaît Gérard, indique en tous les cas qu'elles ne furent jamais envoyées à Jenny. Elles témoignent d'un effort d'écriture qui leur enlève tout caractère spontané. Elles disent des amours passionnées, mélancoliques, pleines d'espoirs, de craintes et de résignation. On y trouve tout ce que Gérard aurait pu dire à sa bien-aimée.

« Sortons donc des usages de la galanterie ordinaire ! Que m'importe que vous ayez été à d'autres, que vous soyez à d'autres peut-être. Vous êtes la première femme que j'aime, et je suis peut-être le premier homme qui vous aime à ce point... Vous le savez, mes idées sont singulières ; ma passion s'entoure de beaucoup de poésie et d'originalité ; j'arrange volontiers ma vie comme un roman... »

Et même des pastiches peut-être involontaires:

« Mon désir s'arrêtera devant votre réserve, comme il s'est arrêté, si longtemps, devant votre rigueur... Un mouvement de vous m'a fait plaisir, c'est que vous avez paru craindre un instant que, depuis quelques jours, ma constance ne se fût démentie. Ah ! rassurez-vous ! J'ai peu de mérite à la conserver ! Il n'existe pour moi qu'une seule femme au monde. »

Il y a là l'esquisse du roman qu'il voulait écrire et pour

lequel, sans doute, il n'avait qu'à puiser dans ses souvenirs, mais on ne peut tirer de ces fragments une conclusion nette. Gérard nous laisse dans cette atmosphère de songe, dont lui-même n'a jamais cherché à sortir. Des faits nous obligent à croire qu'il a rencontré Jenny, à Paris, pour les répétitions de *Piquillo*, et pour les mêmes répétitions, à Bruxelles. Mais nous sommes obligés de répéter ce que Théophile Gautier disait — lui qui eût certes été le mieux informé de tous les amis de Gérard — : « Déclara-t-il jamais son amour? Nous l'ignorons... Un amour heureux ou malheureux, nous l'ignorons. »

* * *

Il n'est point, parmi tous les pauvres morts qu'on trouble dans leur repos, un seul d'entre eux qui n'enviera le sort de Gérard, dont l'alcôve reste close à tous les efforts des indiscrets. C'est, si je puis dire, dans sa tête qu'il faut s'informer. C'est à son œuvre seule qu'il faut demander non pas des secrets qu'elle ne livrerait pas, mais l'origine et le développement de ces arabesques sentimentales qui dessinent des formes de chimères et des masques de comédie.

Quand il voit Jenny Colon pour la première fois, Gérard a vingt-six ans. Son esprit, nous le savons, est formé à la meilleure école de la Renaissance et du dix-huitième siècle. Pourtant, peu à peu, nous voyons l'influence allemande s'imposer à lui.

Il a traduit Schiller, Burger, Uhland. Il retrouve des rêveries de son enfance, dans le Valois, chez les lyriques d'outre-Rhin. Des légendes entendues jadis, d'autres lues depuis, se rejoignent.

Au fur et à mesure que le temps passe, il se forme en lui une sorte d'asile où les philosophies brumeuses, les fantômes et les monstres d'Hoffmann trouveront un abri. Il suffira d'un voyage avec Dumas en 1838, en Allemagne, d'un contact plus précis avec Hoffmann, d'une lecture approfondie pour une traduction future du *Second Faust*, pour que l'esprit purement français de Gérard soit enseveli. Il n'en gardera, dans la suite, qu'un goût sûr pour les formes claires, et qu'une mesure qui lui interdira de mêler aux délires de sa raison, les extravagances du style.

Aime-t-il les femmes avec ardeur? Il n'y paraît pas. Ses confidents ne font que de vagues allusions à des amies de

passage et lui-même est très discret sur ce point. Il a un idéal féminin dont il parlera quelquefois dans ses lettres, à propos d'une Viennoise rencontrée, par exemple, dont il dira avec enthousiasme la blondeur, la peau blanche, le nez aquilin, la bouche petite. Ce n'est pas la beauté allemande trop plantureuse, mais plutôt, j'imagine, la beauté anglaise qui ne serait pas trop maigre.

Jenny Colon a, d'après ce que nous en savons par Gautier et par ses portraits, ce type rêvé par lui? Et je pense que dès qu'il la vit, il la désira, très sincèrement, très ardemment. Il est jeune. Il n'est pas misogyne. Il veut faire une pièce pour elle. Il veut aider son ambition, lui rendre plus facile sa carrière. Il fonde *le Monde dramatique* avec l'argent qui lui reste de son héritage. Il lui envoie des fleurs. Il brûle de se déclarer.

Mais elle est reine de théâtre, c'est-à-dire reine de légende. Elle est, aux feux de la rampe, ce que fut l'amour de son enfance à Mortefontaine, un être si beau, si noble, qu'un cœur naïf ne saurait lui faire des aveux, comme il pourrait en soupirer auprès d'une lingère ou d'une grisette. Et c'est à ce moment que Gérard, d'un bond léger, s'élance dans un autre monde.

C'est à partir de cet instant que nous ne pouvons le suivre que comme une étoile filante. Il invente un drame pour une œuvre qu'il veut écrire, il confond en une seule image cent traits qui appartiennent à d'autres créatures. Il promène dans Paris ses mélancolies et ses joies, selon que, dans son esprit, il approche ou s'éloigne de la bien-aimée.

Ainsi se forme chez Gérard le nouvel univers sentimental où nous devons essayer de le suivre. Car, dès cette époque — vers 1836 — il ne touchera presque plus jamais terre.

Le *Second Faust* achève de rendre plus immatériels son amour et son objet. Il est à ce point hors de la vie commune qu'il devra, dans la maison de santé du docteur Blanche, en 1842, chercher le chemin du retour parmi les hommes.

Et pendant cette recherche, Jenny Colon meurt. Qu'il en soit affligé, certes. Mais n'est-il pas aussi plus convaincu que jamais qu'elle lui appartient, morte, beaucoup plus certainement que vivante !

Et c'est vrai. Maintenant, Jenny Colon est à lui. Elle est Aurelia, elle est Adrienne. Peut-être même Sylvie lui doit-elle quelques-uns de ses charmes. Elle est toutes les

femmes de son œuvre. Elle ne le quitte plus. Elle le suit dans ses aventureuses promenades. Il ne fait rien, ne voit rien, qu'il ne le reporte à elle. C'est entre elle et lui un dialogue qui ne cesse point et qui se déroule dans les plus fantastiques décors.

Autour d'elle se cristallise ce qu'on peut appeler la philosophie de Gérard, c'est-à-dire les souvenirs de ses lectures de jeunesse qui vont de Swedenborg à Mesmer, des occultistes aux mystagogues, des croyances de son enfance catholique, et les réflexions que lui suggèrent les deux *Faust*. Tout cela va pêle-mêle avec les regrets de ses premières amours, et crée la poétique, le lyrisme particuliers à Gérard...

*
* *

Quelquefois, j'ai pensé à Gérard en regardant Charlot, ou plutôt j'imaginais que Charlie Chaplin exprimerait, à merveille, dans un film, l'âme extravagante du poète. Ce faisant, je ne blasphémais pas. S'il y a, dans l'étonnant vagabond de Chaplin, un humour qui n'est pas chez Gérard, il y a aussi une conception sentimentale qui peut leur être commune.

Charlot serait fort capable de se promener, comme Gérard, avec un homard en laisse, pour se rendre chez sa bien-aimée, et sans penser qu'il la fera rire, mais parce qu'il ne saurait pas de plus beau don que celui-là. Il serait capable, à tout moment — ne l'a-t-il pas indiqué dans *le Cirque* — de se dédoubler pour être vraiment soi-même et pour laisser sur le banc où il est assis, sa guenille fatiguée. Charlot vit lui aussi dans un rêve, un rêve auquel il ne veut jamais mettre le point final. Il s'en va de l'intrigue qu'il a créée, comme Gérard s'en alla de la vie, pour vivre une autre histoire.

La femme qu'il aime le comprend peu ou ne le comprend pas. Elle devine, en le voyant, extraordinaire, un poète qui lui tendra des fleurs ou des légumes, selon sa fantaisie, mais avec la même ferveur. Elle sait que son existence n'est point faite pour un tel compagnon, si bizarre dans ses caprices, mais elle ne peut s'empêcher de lui accorder, parfois, un regard tendre.

Et lui ne se laissera jamais décourager par ses insuccès. Il a, dans son esprit et dans son cœur, une image idéale. C'est à elle qu'il dédie toutes ses folies. C'est pour elle qu'il renou-

velle, à chaque aventure, son jeu de jongleur maladroit.

Je ne pousserai pas plus avant une comparaison dont les logiciens me refuseraient, justement, les termes essentiels. Je n'ai d'ailleurs voulu, sur un écran blanc, que donner deux silhouettes qui n'ont pas le temps d'être des images. Si ma lumière était plus nette, on apercevrait trop aisément les dissemblances. Mais, devinées ainsi, dans le flou d'une projection rapide, je pense qu'on ne verra que deux poètes dont les effusions et les égarements montent comme des bulles, irisées par les rayons de la même étoile...

. . . . . .

Le 25 janvier 1855.

Il y avait des marches et des marches et des marches encore sur les quatre côtés de cette pyramide gigantesque dont le sommet était un trône d'or, trouant un ciel d'or. D'or en or, c'était l'or de ses cheveux et l'or de sa couronne et la couronne d'or des étoiles. Et puis c'était l'azur, le soleil d'or.

Il était au bas d'un des escaliers, celui qui montait devant Elle.

Il fallait gravir des marches et prier... Alors il commença son ascension, les yeux levés vers sa chevelure fulgurante, et, au fur et à mesure qu'il gravissait les degrés, s'éteignaient l'or de sa couronne et les étoiles, une à une. Il priait. D'étranges divinités à double tête naissaient à chacun des mots qu'il prononçait, suivant le mystérieux enchaînement des syllabes, dont certaines avaient le pouvoir magique de la création.

— « Je vous apporte, disait-il, ô Isis, tous mes remords... » Et des faces de morts apparaissaient à sa droite.

— Pardonnez à mes fautes vénielles. Il prononçait « vénielles » et « venimeuses » ensuite, malgré soi. Et des chats à corps de serpent, rampant, se glissaient jusqu'à ses genoux. Il n'avait pas peur, car Elle, au-dessus de lui, faisait fleurir des rosiers blancs. Et plus il montait, plus Elle devenait belle. Elle était aussi pure que la Vierge Marie. C'était Elle. Il la reconnaissait telle qu'il l'avait vue, blanche et bleue, dans une église de son enfance, et, plus tard, dans

une chapelle de Vienne. Elle n'avait plus de couronne, mais ses cheveux étaient couronnés d'étoiles.

— Je vous salue, Marie, pleine de grâce...

Cette fois, il entendit un bruit de fuite et de chute, tous les visages étranges avaient disparu. Et il était aux pieds de la Vierge. Tout changeait. Il n'avait plus le cœur oppressé, il ne se reprochait plus rien. Et les mondes roulaient au-dessus, au-dessous de lui, dans la poussière des astres. Alors ce fut une extraordinaire vision de paysages, d'êtres, d'objets qui se précipitaient vers lui et pénétraient en lui. Tout surgissait à son horizon comme des images évoquées par une suite de coq-à-l'âne. Énorme, ormeau, eau-de-vie, vipère, persan, Santerre, terrifiant, fiancée... Cela se bousculait sans ordre, sans logique, suivant des associations d'idées absurdes, mais si imprévues, si vertigineuses, qu'il lui fallait des cerveaux de rechange vite usés... Et les légions des images, après l'avoir traversé, s'engouffraient derrière lui dans l'azur, descendaient sur la terre, remontaient par les escaliers de la pyramide vers lui... Ainsi l'univers n'était que la création de ses propres pensées dont les hommes ne pouvaient, pendant leur vie, saisir que quelques-unes...

Mais où était-Elle? Il se retourna. Une étoile noire touchait l'horizon, et se rapprochait de lui, vite, si vite...

Il heurta un passant qui, en grommelant, le repoussa de la main. Courtois, il s'excusa, mais comme il avait cru reconnaître un camarade, Gérard traversa la rue Rambuteau.

La vitre d'une boutique obscure fit un miroir sombre qui lui renvoya son reflet. Il était en habit noir. Son pantalon de drap gris-vert tombait sur des souliers vernis et guêtrés de gris. Son chapeau haut de forme était enfoncé sur sa tête... Tenue de cérémonie... Pardessus au Mont-de-Piété... Il fait froid pourtant, au moins sept degrés au-dessous de zéro... Mais il est couvert... Deux tricots sous sa chemise... D'ailleurs, ce double morne du pseudo-miroir est inutile... L'étoile noire était toujours là, dans le ciel, et allait l'empêcher de faire un pas de plus... Mais Elle? Qu'est-Elle devenue? Il n'y a pas d'exemple qu'un rêve ne soit pas aussi logique qu'un raisonnement à l'état de veille, si du moins, on apporte la même attention à son développement.

Il avait dans l'esprit, semblable à un thème musical, une longue suite de visions qui devaient avoir des rapports étroits avec ce qu'il apercevait autour de lui, et qui, sans

doute, devaient mener ses actions quotidiennes. Une mélodie intérieure trouve toujours à s'exprimer, en quelque endroit qu'on soit, et dans quelque circonstance qu'on doive la noter. Il n'y a pas un rêve, puis la vie. Il y a le rêve qui prolonge la vie, et la vie qui explique le rêve. Il y a le réel et le surréel, et quelquefois l'un n'est que le balbutiement de l'autre.

Où était-Elle? Et qui était-Elle? Car dans cette gloire flamboyante, dans cet or et ces étoiles et cet azur, il n'avait pas encore pu voir si elle était la Vierge, la Reine de Saba, Isis, ou Elle? Les trois en Elle, peut-être. Il se souvenait d'avoir déjà eu cette impression, jadis, et d'avoir dessiné une femme géante, nimbée de sept étoiles, qui était Diane, sainte Rosalie et Jenny Colon. C'était l'année où Elle était morte. Il y avait treize ans de cela. Treize ans... Treize, le chiffre le poursuivait... Et demain, c'était le 26, deux fois treize, et un vendredi. Comme s'il y avait des coïncidences! Non, l'inexplicable qu'il expliquerait, s'il n'y avait pas ce bruit dans les rues et ces gens pressés, et ce pont où les chevaux glissent, et cette Seine qui charrie des glaçons.

Il y a d'étranges royaumes blancs, dans ce Paris de janvier, des royaumes au soleil noir, dans le ciel noir comme l'étoile qui vient de disparaître, en traversant la place du Châtelet...

Il se dirigea vers la rue de Savoie, où habitait Asselineau, parce qu'à la vérité, il était las, et le réveil de la ville lui fracassait la cervelle. La nuit avait été noire et blanche, et l'aube aussi... Il lui fallait du repos, mettre en ordre toutes ses pensées, nouer la double existence, nocturne et diurne, et leurs fantaisies apparentes et leurs contradictions.

Il lui fallait écrire aussi. Il avait des articles commandés à *l'Illustration*. Il avait *Aurelia*, dont il devait donner la fin à la *Revue de Paris*. Tout ce travail exigeait de la tranquillité. Il avait décidé d'aller dans un cabinet de lecture. Il aimait de voir des livres autour de lui et d'avoir chaud, et de réfléchir sans étonner ses voisins, somnolant ou lisant eux-mêmes... Il avait besoin de quelques sous. Asselineau les lui prêterait.

Au 25 — la date du jour — de la rue de Savoie, il trouva son ami, qui l'accueillit aimablement, comme il avait accoutumé de le faire, mais s'étonna que Gérard ne voulût pas accepter plus de sept sous, puisqu'il avait besoin d'argent.

Non, il n'avait pas besoin d'argent... Il avait tout à coup

besoin de ces sept sous pour le cabinet de lecture... Et puis, pourquoi demander davantage. Savait-il ce qui allait lui arriver? Il était inquiet. Depuis plusieurs jours, il ne pouvait plus écrire une ligne. Il l'avait dit la veille à un ami. Il s'était aventuré dans une idée où il se perdait. Il passait des heures à s'y retrouver. Il avait le sentiment qu'il n'en finirait jamais. Pourrait-il seulement continuer de produire quelque chose? Il l'ignorait. Mais il fallait faire un effort... essayer une fois encore...

Asselineau le pria de rester auprès de lui. Ce n'était pas un temps pour les promenades, le cabinet de lecture n'était pas ouvert à cette heure. Gérard s'assit, ne bougea ni ne dit rien... Son compagnon ne s'en étonna point étant habitué à ce mutisme ou plutôt à cette absence, encore que les propos de Gérard l'eussent un peu alarmé. D'ordinaire, même quand sa santé n'était pas bonne, il ne disait jamais qu'il eût quelque difficulté à écrire.

Au bout de deux heures de méditations solitaires, Gérard s'en fut. Il avait accepté d'Asselineau une carte de visite qui devait lui servir d'introduction dans le cabinet de lecture où l'envoyait son ami.

Pourquoi avait-il raconté ses inquiétudes à Asselineau? Il se reprochait, maintenant qu'il était dans la rue et qu'il retrouvait l'atmosphère qui le rendait à lui-même, ces confidences en particulier, et cette tendance irrésistible à s'épancher dans le cœur des autres qui ne le comprenaient point.

Quels rapports pouvaient exister entre Louis Legrand, commissionnaire en exportation, confident de la veille, Asselineau, aimable homme de lettres, et lui, Gérard? Concevaient-ils la diversité prodigieuse de ses préoccupations? Pouvaient-ils s'intéresser à ses recherches? C'était encore là une de ses erreurs qui le retenaient au sol et l'empêchaient de donner toute son attention à son idée, et à Elle, qui peut-être ne le lui pardonnerait pas cette fois, comme elle avait déjà eu la bonté de le faire. Toute conversation humaine l'éloignait d'Elle, certainement.

« Il existe, dans l'immensité, des régions et des planètes où la partie immortelle de l'âme qui ne se fond pas au sein de l'âme universelle, conserve une forme perceptible aux regards des autres âmes, et de celles mêmes qui ne se dégagent des liens terrestres que pour un instant, par le rêve, par

le magnétisme, ou par la contemplation ascétique. » Il faut donc se maintenir en état de grâce, pour ne point perdre de vue sa forme. C'est sa forme qui est l'Étoile brillante, parmi le champ des étoiles des autres formes, âmes aimées, âmes oubliées...

Il s'arrêta pour prendre dans la poche de son habit, du papier. Il y avait une feuille couverte de son écriture, une autre blanche à demi. Mais il avait les doigts gourds. Il valait mieux attendre d'être au cabinet de lecture.

D'ailleurs, s'y installer commodément, avoir chaud, éviter les coups d'œil indiscrets, s'isoler au milieu de ces lecteurs, placer devant soi le papier qu'on va noircir, regarder tout autour de soi, sans rien voir, c'est un des rares plaisirs terrestres de Gérard.

Autrefois, il y a quelques mois encore, ce plaisir se prolongeait pendant tout le temps qu'il écrivait. Depuis quelques jours, au contraire, il cesse dès que Gérard prend sa plume. Il a tort de le dire autour de soi. On créera de nouveau des histoires et des légendes. Il ne pourra plus gagner sa vie... Mais c'est un fait, il ne sait plus fixer sa pensée sur le papier. Jeu charmant, pourtant, que cette poursuite du mot qui se dérobe, ou de la pensée qui s'évade. Il s'y complaisait. Il aimait de laisser courir les phrases en liberté, quitte à les contraindre, dans la suite, à plus de retenue. La fantaisie est le domaine de l'esprit. Le style ne s'y doit aventurer qu'avec prudence... Joie de la facilité, de l'expression qui vient sous la plume comme une petite fille à un rendez-vous, exacte et docile. Nul effort dans cette chanson naturelle de l'âme, dans ce don de soi avec des syllabes. Ainsi Mozart avec des notes ..

Mais aujourd'hui... Dans ce lieu clos, paisible cité des vieux garçons et des livres, sa pensée est au delà des murs et sa main tient une plume morte. Elle est au bout des doigts de Gérard, privée de sang. Il lit ce qu'il a écrit sur la page qu'il a sous les yeux : « Telles sont les idées bizarres que donnent ces sortes de maladies ; je reconnais en moi-même que je n'avais pas été loin d'une si étrange persuasion. Les soins que j'avais reçus m'avaient déjà rendu à l'affection de ma famille et de mes amis et je pouvais juger plus sainement le monde d'illusions où j'avais quelque temps vécu. Toutefois, je me sens heureux des convictions que j'ai acquises, et je compare cette série d'épreuves que j'ai

traversées, à ce qui, pour les anciens, représentait l'idée d'une descente aux enfers. »

Et c'est tout. Il voudrait revenir maintenant à cette idée qui l'obsède : *il existe entre le monde externe et le monde interne un lien* — c'est ce qu'il a noté il y a trois jours — *l'inattention ou le désordre de l'esprit en faussent seuls les rapports apparents, et ainsi s'explique la bizarrerie de certains tableaux, semblables à ces reflets grimaçants d'objets réels qui s'agitent sur l'eau troublée.* Mais comment faire comprendre que les visions de ce que les autres appellent le rêve, ont leur correspondance avec ce qu'ils appellent la réalité? N'est-ce pas trahir réalité et rêve à la fois? N'est-ce pas dévoiler un secret qu'il possède et que seuls les initiés ont le droit de connaître? Et quels mots seront assez transparents pour laisser deviner le ciel? Et quelle phrase peut aider à gravir le chemin de la pyramide ou du trône où Elle domine les mondes? Et quel verbe exaltera l'amour? Et quelle épithète conviendra à la Grande Amie?

Écris... Rature... Cherche... Des oiseaux apeurés volent devant la fenêtre, des lis naissent de la neige, des vases de cristal sont suspendus dans l'air bleu, et des chants angéliques prient pour toi le Dieu de Miséricorde. Rature... écris... rature... et déchire ce papier inutile, où tu n'as inscrit que des signes, comme pour un passeport mystérieux. On allume des lampes. Il faut sortir de ce sanctuaire. Les ténèbres sont un couloir vers où? Vers la Morte ou la Mort?...

L'exaltation de Gérard s'apaise. Il est dehors. Le froid vif le pince aux oreilles... Il n'a rien fait. La *Revue de Paris* n'aura pas sa copie. Toutes les excuses qu'il se donne sont des mensonges. La vérité c'est qu'il ne peut plus travailler... Il ne peut plus. Déjà, l'an passé, en Allemagne, il a été très inquiet des difficultés qu'il éprouvait à écrire. Mais il avait vaincu les résistances de son cerveau alourdi. Maintenant? Tout effort est vain... Il le sait et il n'ose se l'avouer.

Pourquoi cette impuissance? Parce qu'il n'est plus un homme, un homme de ce monde. On le lui a dit, quand on l'a exilé chez le docteur Blanche... Il a refusé de le croire. Il s'est persuadé, au contraire, qu'il serait d'autant plus grand et plus fort qu'il aurait exploré plus de mondes inconnus... Il va... Il marche la tête penchée vers le sol, et parle, à mi-voix, tout seul.

« Si je pouvais éloigner la magie de mon chemin et désap-

prendre tout à fait les formules cabalistiques ! Si je pouvais, Nature, être seulement un homme devant toi ; alors cela vaudrait bien la peine d'être homme. Je l'étais, jadis, avant que je cherchasse à pénétrer tes voiles, avant que j'eusse maudit avec des paroles criminelles, le monde et moi-même. Maintenant, l'air est si plein de fantômes qu'on ne saurait comment leur échapper... Si le jour pur et clair vient sourire un seul instant, la nuit nous replonge aussitôt dans les voiles épais du rêve. Nous revenons gaiement des campagnes reverdies, soudain un oiseau crie. Que crie-t-il? *Malheur!* Le Malheur, il nous surprend, enveloppés, jeunes et vieux, des liens de la superstition. Il arrive, il s'annonce, il avertit et nous nous trouvons seuls, épouvantés en sa présence... Y a-t-il quelqu'un ici?

— La réponse est dans la demande.

— Et qui es-tu donc?

— Je suis là, voilà tout.

— Éloigne-toi.

— Je suis où je dois être. Si l'oreille ne m'entend pas, je murmurerai dans le cœur. Sous diverses métamorphoses, j'exerce mon pouvoir effrayant ; sur le sentier ou sur la vague, éternel compagnon d'angoisse, toujours trouvé, jamais cherché, tantôt flatté, tantôt maudit ! N'as-tu jamais connu le Souci?

— Je n'ai fait que courir par le monde, saisissant aux cheveux tout plaisir, négligeant ce qui ne pouvait me suffire et laissant aller ce qui m'échappait. Je n'ai fait qu'accomplir et désirer encore, et j'ai ainsi précipité ma vie dans une éternelle action. Le cercle de la terre m'est suffisamment connu. La vue sur l'autre monde nous est fermée. Qu'il est insensé celui qui dirige ses regards soucieux de ce côté et qui s'imagine être au-dessus des nuages, au-dessus de ses semblables... Qu'il se tienne ferme à cette terre. A quoi bon flotter dans l'éternité?

— Lorqu'une fois je possède un homme, le monde entier ne lui vaut rien ; d'éternelles ténèbres le couvrent. Le soleil ne se lève ni ne se couche pour lui. Ses sens, si parfaits qu'ils soient, sont couverts de voiles et de ténèbres. De tous les trésors, il ne sait rien posséder : bonheur, malheur deviennent des caprices. Il meurt de faim au sein de l'abondance ! Que ce soient délices ou tourments, il remet au lendemain, n'attend rien de l'avenir et n'a plus jamais de présent.

— Va-t'en ! Cette mauvaise litanie rendrait fou l'homme le plus sage.

— S'il doit aller, s'il doit venir, la résolution lui manque. Sur le milieu d'un chemin frayé, il chancelle, et marche à demi fou. Il se perd de plus en plus, regarde à travers toutes choses, à charge à lui-même et à autrui, respirant et étouffant tour à tour, ni bien vivant, ni bien mort, sans désespoir, sans résignation, dans un roulement continuel ; regrettant ce qu'il fait, haïssant ce qu'il doit faire, tantôt libre, tantôt prisonnier, sans sommeil ni consolation, il reste fixé sur place et tout préparé pour l'Enfer.

— Misérables fantômes, c'est ainsi que vous en agissez mille et mille fois avec la race humaine. Vous changez des jours indifférents en affreuses tortures... Je le sais, on se défait difficilement des esprits des ténèbres, mais ta puissance, ô Souci rampant, je ne la reconnaîtrai pas... »

Ce n'est plus lui qui vient de parler ; c'est quelqu'un qui parle comme lui, c'est Faust... Il reconnaît ce texte qu'il a traduit, il y a quinze ans, avec amour. Mais Faust ne prévoyait-il pas Gérard? Et n'est-ce pas Faust qui lui a tendu le premier miroir où il a vu son visage grimaçant, ridé, et griffé déjà par le Souci? « Insensé celui qui s'imagine être au-dessus des nuages, au-dessus de ses semblables ! Qu'il se tienne ferme à cette terre ! »

Cette terre, elle est cruelle à l'homme aujourd'hui, elle lâche ses chiens les plus féroces sur le vagabond, son vent qui aboie au coin des rues, son froid qui mord. Mais ce sont des souffrances qu'on supporte, en marchant plus vite, en se réfugiant dans quelque cabaret, ou chez un ami. Pourquoi pas chez un ami?

Depuis des jours, Gérard fuyait ceux qu'il avait aimés le plus tendrement, qui dans toutes les circonstances difficiles de sa vie l'avaient fraternellement aidé. Gautier, Arsène Houssaye, Beauvoir, Nadar, Bell. Il était temps de revenir vers eux. Il ne leur dirait point ses maux. Ils ne lui demanderaient rien. Et lui pourrait, dans la joie de leur accueil, dans la douceur de leur intimité, retrouver le courage de poursuivre sa tâche, le repos nécessaire à son travail... A ce travail qui n'avançait pas... Copie pour *l'Illustration*. Copie pour la *Revue de Paris*. Copie... copie... et pas d'ardeur à l'ouvrage, et pas de phrases précises à l'esprit.

Il se dirigea vers le Théâtre-Français. Arsène serait heu-

reux de le voir. S'il était là, ce serait de bon augure... Cela promettrait pour le lendemain un peu d'argent, et la nécessité de terminer la traduction de *Misanthropie et Repentir*, sur laquelle il avait déjà touché quinze cents francs. Accumuler du travail pour être contraint de le faire. Excellente méthode pour un faible de son espèce. Il s'exaltait à la pensée d'un labeur formidable, d'un effort surhumain...

— Non... monsieur, non... monsieur l'administrateur n'est pas là, dit le concierge de la Maison de Molière à Gérard. Il vient de partir...

Il ne répondit pas, ni ne demanda rien. Mauvais présage ! pensa-t-il, en passant devant le Palais-Royal. Mauvais présage ! Il n'en fallait pas davantage pour le désespérer. Jamais pourtant, malgré ce coup du sort, il n'avait eu le cerveau plus lucide. Il se plaisait à admirer la logique de ses déductions, sa parfaite connaissance des endroits qu'il traversait, sa certitude des dates et des faits. On était le 25 janvier 1855, un jeudi, le jour du dîner paternel... A cette heure — il était six heures — comme d'habitude, le couvert de Gérard était mis à la table du docteur Labrunie qui attendait son fils... Gérard n'était ni en tenue, ni en état d'aller chez son père... Des explications, des discussions peut-être. Non... Dans huit jours, quand tout serait en ordre, et dans sa mise et dans ses affaires. Il était rue Saint-Opportune. Au delà des voûtes, le Square des Innocents. Il retrouvait soudain deux francs dans sa poche. Tout était clair, net, comme les toits blancs sur le ciel noir et comme cette stalactite à la gueule de la fontaine.

Les Halles ne vivaient pas encore. Mais il en respirait les souvenirs odorants et devinait, tout autour d'elles, le cortège des lourdes voitures qui portaient des présents de Rois Mages à la ville souveraine. Il se plut à l'évocation de ces voyages nocturnes des charretiers, si semblables à ceux qu'il aimait de faire vers les banlieues, et de ces rencontres dans les ténèbres où les lumignons des véhicules sont des feux follets. Il entra dans un cabaret de la rue Mauconseil, ayant traversé le Petit Carreau, les regards amusés une fois de plus par le décor du soir noir et blanc, Saint-Eustache, la rue Montmartre et toutes ces petites rues voisines mystérieuses, quand le passant les fuit sous la bise, à pas feutrés de neige.

Il mangea peu. Il ne pensait plus à rien qu'au bien-être que lui donnaient le repas, la chaleur et ces voix fraternelles

qui, aux tables, près de lui, ranimaient la vie quotidienne dont il avait, depuis le matin, perdu le sentiment. Rien ne réchauffe le cœur comme la conversation des inconnus. Ces gens qui ne savent point qui vous êtes, ne vous dissimulent rien. Ils disent leurs joies, leurs peines, leurs travaux, qui ne ressemblent guère aux vôtres, mais leurs récits n'en sont que plus émouvants, puisqu'ils affirment, dans leur naïveté, que toutes les créatures de Dieu ont mêmes yeux, mêmes lèvres et même cœur.

Gérard s'attendrissait comme un homme et comme un écrivain dont la mission douloureuse est d'écouter et de répéter à la foule les souffrances des autres, qui s'ajoutent aux siennes, s'il est sensible, et de lui peindre des mœurs qu'elle ignore. En lui renaissait ce goût de regarder, d'observer, qu'il avait toujours eu plus développé que ses camarades de lettres, ce besoin de griffonner sur un papier un mot entendu, une phrase qui se composait dans sa tête, et qui lui serait utile plus tard...

Décidément, il traînerait dans les Halles, cette nuit encore. C'était le moyen le plus sûr de renouer avec l'existence. D'ailleurs, il faisait si doux dans cette salle enfumée, qu'on ne pouvait pas ne pas croire à la fin de ses misères. Ceux qui entraient là, en grelottant, poussaient un soupir heureux ; ils étaient délivrés du dehors.

Il considérait ces allées et venues d'un œil à demi voilé par la torpeur. Il somnolait dans un bruit de voix, de grésillement, de verres choqués, de respirations essoufflées...

Une bousculade, une dispute secouèrent sa léthargie, si rudement, qu'il se leva d'un bond et gagna la porte.

Il devait être assez tard, puisque déjà, péniblement, des charrettes se croisaient sur le Petit Carreau, tendu d'un tapis blanc, maculé en mille endroits. Rares étaient ceux qui s'attardaient. Cafés et cabarets regorgeaient de clients... Il entra dans la cave d'un charnier, le long de l'emplacement du marché aux choux, mais n'y resta que peu de temps, car là rien ne ressuscitait sa curiosité encore un peu engourdie. Et il se reprenait à chasser le document, à daguerréotyper la vérité, comme il disait. Cette cave était paisible, en somme, comme un rendez-vous bourgeois.

Chez Paul Niquet, il aurait plus d'imprévu, des notes à prendre. Peut-être même pourrait-il se mettre aũ travail dès demain...

Il était un habitué de l'établissement célèbre. Il en avait déjà décrit l'étrange clientèle. Il avait dit dans *les Nuits d'octobre* « les murs très élevés, entièrement nus et surmontés d'un vitrage, le sol humide, le comptoir immense qui partage en deux la salle, les chiffonnières qui font tapisserie sur un banc opposé au comptoir et, au fond, la foule assez mêlée où les disputes ne sont pas rares... » Il y avait là des individus qui le connaissaient bien, pour qui ce monsieur, toujours plus correctement vêtu qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, semblait un personnage peut-être un peu suspect. Mais dans ses jours de richesse, il savait payer des verjus. On ne lui en demandait pas davantage.

Ce soir, il ne pouvait pas faire de ces largesses. Il avait encore quelques sous en poche. Il lui fallait donc autant que possible passer inaperçu. Il demeura devant le comptoir, prêtant l'oreille aux propos des chiffonnières qui buvaient sec, sous prétexte que, par un froid pareil, il fallait chauffer l'intérieur. Et cette chaleur entretenue par l'alcool les portait à d'effarantes divagations qui étaient peut-être des confidences ! Des faces vieillies avant l'âge s'enflammaient ; des formes trop lourdes chancelaient. Spectacle peu à peu écœurant, que Gérard, encore qu'il y fût accoutumé, ne pouvait supporter longtemps, tant il voyait derrière ces faces boursouflees et abruties, de malheurs et de misères...

Tout à coup surgit une vieille pratique, en habit verdâtre, qui le frappa sur l'épaule.

— Vous voilà donc, poète, fit-il, en commandant un verjus. Que pensez-vous de ce froid polaire? Il n'est pas indigne de nos climats, cependant. Car il est bon que nous sachions que les fantaisies divines nous prennent, parfois, pour des jouets incassables... Oui, monsieur. Quand j'enseignais à des jeunes gens qui, certes, n'étaient pas faits pour ouïr les subtilités de ma philosophie...

Cette phraséologie exaspéra Gérard qu'effrayaient aussi les gestes du bohème. Il se glissa doucement vers la porte, ayant laissé sur le comptoir le prix de son verre. Il jeta, de droite et de gauche, un dernier regard sur cette assemblée misérable et puante, et sortit. Il s'arrêta sur le seuil. La nuit était glaciale. Le thermomètre marquait dix-huit degrés au-dessous de zéro. Il sentait à peine le froid pourtant, soit que la chaleur de la boisson le garantît de l'attaque trop brutale de l'air sec, soit que l'absence de vent rendît suppor-

table cette température. Il se mit en marche de nouveau. Au-dessus de lui, sans doute, c'était le printemps du ciel, puisque des mondes invisibles tombaient des fleurs blanches ; et blancs aussi sont les pardons. Il n'était pas possible de croire qu'Elle ne l'avait pas absous. Rien ne l'empêchait maintenant de paraître devant Elle...

Toutes les rues en zigzag et jonchées de pétales de Fête-Dieu, sont des chemins de grands départs. Elles mènent vers des planètes peuplées d'âmes, si la Charité vous prend par la main, la Charité qui est Amour et l'Amour qui est le secret de l'Univers. Où que tu t'aventures, ne crains rien...

Ces ruelles, cette rue Saint-Martin part de ton enfance, tourne autour de tes souvenirs de jeunesse, revient vers ton père, vers le sourire maternel de plus en plus effacé, vers la route des campagnes et les champs du Valois, où Elle était déjà, comme Elle fut à Paris, à Beyrouth, à Bruxelles... Cela conduit je ne sais où, dans quels mystérieux temples ou paradis, mais certainement vers Elle par mille détours, si l'on n'abrège pas le voyage...

Il n'y a pas de raison pour que l'église Saint-Merri et sa masse noire et ses blanches dentelles soient un obstacle plutôt qu'un décor à cette fuite vers sa vivante Miséricorde. Heure bénie pour cette course finale, qui conduit de la veille au sommeil et relie définitivement le rêve de la vie à la vie du rêve. Il n'y a personne qui puisse surprendre le grand secret que Gérard possède seul... Tous les errants des mauvais soirs sont rentrés dans les taudis. Çà et là des lumières qui tremblent de froid, et une ombre sur la neige. Deux coups sonnent à une horloge, comme à la porte de la Nuit. Ouvrez au voyageur qui ne demande rien que la route libre.

— Holà ! Où allez-vous?

Gérard s'est arrêté. Il est place Baudoyer. Devant lui une ronde de police. Un gradé l'interroge,

— Que faites-vous à pareille heure? Où habitez-vous?

Il répond par des gestes vagues. Il a l'habitude de ces rencontres. Il fouille dans ses poches intérieures... Mais oui, il a des papiers... Voici deux reçus d'un asile. Cela ne suffit pas?... Voici un passeport pour l'Orient avec tous les cachets nécessaires...

— C'est bon !... Mais ce n'est pas un temps pour traîner dans les rues... Allez vous coucher !...

Les hommes s'éloignent. Gérard fait demi-tour pour les

fuir. Ils ont surgi, tout à coup, à côté de lui comme des monstres. C'est un avertissement. Ils sont venus lui dire que la nuit n'était pas ouverte à sa course encore, que le moment n'était pas celui de Son choix à Elle et qu'il ne devait pas désobéir à Ses ordres...

Tout était à recommencer. Il fallait prendre la rue droit devant soi, et savoir que la Seine était au bout, et que Saint-Gervais était à gauche, et que s'il voulait attendre sous l'orme... La bise lui sembla plus vive et plus coupante. Il frissonna. Il longeait le fleuve qui charriait des glaçons et les brisait contre les piles du pont au Change. Il entendait ce bruit répété, ce martèlement dans les ténèbres.

Il avait mal interprété les signes célestes, sans doute, et la nuit et ses chuchotements. Non, Elle ne l'attendait pas. Il fallait reprendre une à une les explications qu'il s'était données à soi-même. Il fallait dormir, retrouver le rêve de l'autre nuit, et comprendre, et travailler.

Un fleuve gelé, dans la nuit de janvier, est une piste de misère. Des âmes en déroute viennent s'ensevelir sous la neige ou creuser leur trou pour la mort. Le passage de la Bérésina, dirait le docteur Labrunie. Toute une armée traînait derrière les chausses de Gérard, une armée de remords, d'effrois... Si ces mauvais compagnons pouvaient s'engourdir de froid et le laisser continuer seul son chemin vers le refuge.

Quel refuge? Ils ne manquaient pas dans ce quartier où la crasse offrait sa chaleur à la nudité des pauvres. Tous les vagabonds auxquels les Halles ne fournissaient pas de travail venaient dormir à deux sous dans des coins empuantis. Gérard n'avait pas d'autre tâche que le sommeil. Celui qu'on trouve dans ces lieux-là est sans témoins gênants. Les êtres, qui reposent à côté de vous sont comme dans la mort, sans mouvements et détendus. L'asile est une antichambre de fosse commune, avec ses odeurs.

Il chassa ces visions lugubres pour ne songer qu'au rêve qu'il fallait rejoindre... L'escalier de la pyramide et, au sommet, couronnée d'or parmi l'or des étoiles, Elle, immaculée. C'était là le point de départ, la rade, et le large un peu plus loin avec le tourbillon des mondes. Si ce vendredi 26 — deux fois treize — il ne retrouvait point l'enchantement de son sommeil, c'était encore un mauvais présage, et le plus grave. Déjà l'absence d'Arsène Houssaye l'avait rejeté dans de fausses illusions. Si les hommes ne voulaient plus de lui,

si le rêve le fuyait, il n'y avait plus de ressources. Ou plutôt c'est qu'Elle avait décidé sa mort. Il n'y a pas de voie plus directe pour aller vers Elle...

La place du Châtelet : c'est l'entrée du Dédale, la fontaine du Palmier avec son Sphinx en marque la première étape, et la momie exposée par un marchand de couleurs au coin de la rue de la Vieille-Lanterne, noire dans un cercueil vitré, monte la garde au seuil d'un temple égyptien, celui d'Isis... Rappelle-toi : « le soleil commençait à s'abaisser vers Caprée et la lune montait lentement du côté du Vésuve couvert de son léger dais de fumée. Je m'assis sur une pierre en contemplant ces deux astres qu'on avait longtemps adorés dans ce temple sous les noms d'Osiris et d'Isis...

Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie... »

... En levant ton voile sacré, déesse de Saïs, le plus hardi de tes adeptes s'est-il donc trouvé face à face avec la Mort..

Gérard entra dans la rue de la Vieille-Lanterne.

A l'aube.

Paris, enseveli sous les flocons, se réveillait lentement, avec le petit jour. Le ciel gris laissait passer une lueur blême qui s'accrochait aux toits des maisons. Des chiffonniers, découragés et sans trouvailles, erraient dans les ruelles qui entouraient la place du Châtelet.

Ils allaient dans ces sentiers boueux, glacés et encore sans lumière, car les clartés de l'aube ne se posaient jamais sur ces coins misérables. Les uns s'égaillaient par la rue de la Vieille-Tannerie, d'autres par la rue Saint-Jérôme, quelques-uns par cette sordide rue de la Vieille-Lanterne qui ressemblait à un égout. Les boutiques qui donnaient à son entrée un air presque respectable, étaient encore closes. Le marchand de vin, lui-même, ne pouvait pas croire qu'il pût avoir des clients par ce temps désespéré.

Des loqueteux sortirent d'une maison borgne. Ils croisèrent les chiffonniers, qui n'y prirent pas garde. Il était six heures et demie environ. Peut-être les miséreux trouveraient-ils encore quelque travail aux Halles. Les chiffonniers ralentirent le pas. La rue de la Vieille-Lanterne leur était familière. Mais encore fallait-il s'y risquer avec précau-

tion. En son milieu, il y avait un escalier de douze marches, brisé par un palier en équerre, et sur lequel on glissait facilement. Ils s'y engagèrent avec prudence. Quand ils furent au bas, ils aperçurent une ombre...

Ils ne s'arrêtèrent point. Ils étaient habitués de voir, à cet endroit, devant l'hôtel où, disait l'inscription lisible sur une grosse lanterne, « on logeait à la nuit » des vagabonds qui, n'y ayant pas trouvé place, dormaient sur le sol ou debout, appuyés contre le mur. Ils allaient atteindre la place du Marché-aux-Veaux quand, derrière eux, une voix bizarre dit : « J'ai soif ! »

— C'est encore le damné corbeau ! fit l'un des chiffonniers en se retournant.

A son aise dans la neige, croassant, lançant de temps à autre les seuls mots de son répertoire qui fussent intelligibles : « J'ai soif ! », l'oiseau sautillait, noir sur blanc, derrière eux. Le brusque mouvement de celui qui avait parlé l'effaroucha. Il revint vers l'escalier et se posa sur une des marches, près de l'ombre tout à l'heure entrevue. Il fut, soudain, immobile comme une idole.

* * *

Nuit mystérieuse... Nuit des crimes et nuit des morts. Le corbeau silencieux veillait sur son agonie et attendait qu'elle lui apportât le jour, tremblant comme un enfant qu'on abandonne à la misère. Il n'y avait plus personne dans la rue. L'oiseau ne bougeait ni ne croassait plus. Une odeur empoisonnée montait des pavés autour de lui ; il tolérait cet encens de sa mélancolie... Une lumière apparut à une fenêtre de l'hôtel, au-dessus de la lanterne. Une porte s'ouvrit, à l'intérieur...

Puis des pas, sur le tapis maculé... Des pas et un chant d'ivrogne, sans mesure ni suite. Une laitière, avec des boîtes au lait dans chaque main, marchait à côté de l'homme qui braillait.

Le corbeau voleta, quand il les aperçut, et se réfugia sur le palier de bois qui surplombait la partie basse de la rue. Les ténèbres se dissipaient, peu à peu. On voyait à dix mètres devant soi. L'ivrogne pourtant butta contre la première marche, et vacilla. Il donna du front contre le mur, à sa droite, tout à côté d'un soupirail à croisillons de fer.

— Allons ! dit la laitière, tiens-toi debout !...

L'homme fut rejeté sur sa gauche, reprit son équilibre et murmura, d'un ton indifférent :

— Je crois... je crois qu'il y a un type qui est accroché... là...

— Où?

— Aux grilles...

La laitière n'alla pas plus loin. Elle vit, en effet, un corps qui paraissait ne point toucher le sol... Elle s'avança. Les yeux étaient clos, un chapeau haut de forme coiffait la tête inclinée. Elle revint vers l'ivrogne.

— Accroché... Tu ne vois pas qu'il a un chapeau... C'est un gars qui doit être gelé...

Son compagnon ne demanda pas d'explications plus précises. Il essaya de gravir l'escalier, puis de nouveau s'arrêta.

— Et là?

— Quoi?...

— L'oiseau...

— C'est le corbeau de l'hôtel.

— Et cette ombre qui se sauve...

— Où?

— Devant moi.

— Allons, avance.

Le corbeau n'avait pas quitté son poste. Il apparaissait maintenant terne, pelé.

Le couple s'éloigna, l'ivrogne braillant encore, la laitière, de temps à autre, le remorquant. Puis la rue fut déserte. Les lueurs du matin s'insinuèrent, blafardes, jusqu'aux croûtes des murs lépreux. La cave gluante restait dans les demi-ténèbres.

A la fenêtre la plus basse de l'hôtel borgne, réapparut une lumière vacillante, et la porte s'entre-bâilla. Le corbeau ne s'effraya pas, il avait reconnu le pas et la voix de la patronne qui venait de boire un petit verre avec le client qu'elle reconduisait sur le seuil. Il la vit, en effet, ronde et grasse, ébouriffée par le sommeil, tenant familièrement par l'épaule un jeune apprenti qui avait logé dans son taudis.

— A ce soir ! lui dit-elle, comme il avait déjà fait quelques pas.

Il ne répondit pas à son souhait, mais revint vers elle.

— As-tu vu ce type à la grille du soupirail?

L'hôtesse s'avança à son tour, pendant que le garçon s'approchait de l'individu immobile.

— Il est gelé, fit-il, en se retournant.

La patronne était à côté de lui. Elle regardait avec plus d'attention ce singulier personnage, si respectable d'apparence avec son chapeau haut de forme, et l'habit de bonne coupe qui le vêtait. Un mince cordon blanc semblait le tenir comme un fil d'illusionniste, le long du mur, entre le sol et les croisillons de la grille. Il n'était pas affreux à voir, ses yeux étaient clos, un sourire apaisé adoucissait les traits fatigués de son visage ; ses jambes étaient repliées sous lui... Elle toucha sa main ; elle était presque chaude.

— Non, dit-elle alors, avec calme, il n'est pas gelé. C'est un homme qui s'est pendu.

— Pendu?

— Dame !... Ça se voit bien ! Tiens, le cordon autour du cou, les pieds qui touchent à peine la terre, la pierre qui est à côté et sur laquelle il a dû monter...

— Tu le connais?... demanda l'apprenti, plus bouleversé que la femme.

— Non, je ne l'ai jamais vu... Et il n'y a pas longtemps qu'il a dû se pendre... Il est tiède.

— Alors ! je vais couper la corde, dit le garçon, qui cherchait un couteau dans sa poche.

L'hôtesse, à cette idée, s'écria :

— Couper la corde ! penses-tu? Et la police... Qu'est-ce qu'elle dirait, la police?... Non, va chercher un agent !...

L'apprenti partit traînant le pas dans la neige, vers la place du Châtelet. La patronne, restée seule près du cadavre, ne s'émut guère. Elle avait l'habitude des spectacles macabres. Elle recueillait dans sa maison, à deux sous la nuit, tant de misères et tant de désespoirs, qu'il n'était pas rare qu'elle trouvât sur la paille, qui servait de lit à sa clientèle, un malheureux mort de faim ou un pauvre diable qui avait voulu quitter la vie... Il y en avait là, près d'elle, un de plus.

Elle cherchait à se rappeler si, dans le courant de la nuit, on n'avait pas frappé à sa porte... Si... vers trois ou quatre heures, elle s'en souvenait. Elle n'avait pas voulu sortir de son lit. Il faisait trop froid. Et puis, l'hôtel était plein. Les deux explications étaient pour elle deux excuses qui eussent apaisé ses remords, si elle en avait pu avoir. Elle s'étonnait, pourtant, en examinant ce pendu, qu'un homme qui parais-

sait d'aussi bonne compagnie en fût réduit à venir chez elle ! A la vérité, ce n'était pas des gens ainsi vêtus qu'elle logeait, ordinairement... Mentalement, elle appelait le mort « ce monsieur ». Car c'en était un, à n'en pas douter... Ce monsieur, donc...

— Qu'est-ce que vous faites là par ce froid? Vous montez la faction? dit une femme derrière elle.

— Non ! Vous voyez... je garde un pendu...

— Un pendu?... N'y touchez pas, surtout... Ah ! mon Dieu !

C'était une commère de la rue, qui s'en allait aux provisions. Il était déjà plus de sept heures. Des silhouettes se montraient aux portes. La bonne femme continua son chemin vers la place du Marché-aux-Veaux, chuchotant à toutes celles qu'elles croisaient : « Il y a un pendu à l'hôtel... »

Il y a un pendu ! Il y a un pendu !... La phrase voletait avec le corbeau pelé, pareil aux messagers des morts, dans les villages, qui vont de maison en maison. Tous deux allaient dans l'ombre de la rue basse avec les passants qui ralentissaient leur marche, se détournaient de leur route, et venaient se grouper autour de l'escalier, près de l'égout soufflant aux visages sa puanteur, sans que nul n'en parût incommodé.

Quelqu'un dit :

— Décrochez-le !

La protestation fut générale.

— Il faut d'abord prévenir la police...

— C'est fait ! dit la patronne de l'hôtel.

On ne voulait pas d'histoire. Il suffirait d'un méchant propos pour qu'on se livrât à des enquêtes. Le pendu faisait peur à quelques femmes. Non qu'il eût rien d'effrayant, mais par instant, les doigts des mains remuaient, comme si le misérable eût voulu se cramponner à quelque chose ou à quelqu'un. Le cercle qui l'entourait s'élargit.

— Il vit encore...

C'était l'impression de certains qui n'osaient pas pourtant, par crainte du moribond ou des lois, toucher le corps. Un agent survint, et tout de suite, tandis que des hommes soutenaient le malheureux, trancha la corde. On étendit le corps sur la neige. Un médecin de l'Hôtel de Ville arriva, sur ces entrefaites, et exprima quelque espoir quand il eut senti la chaleur humaine. Il fit une saignée. Elle réussit.

Il essaya l'insufflation buccale, sans résultat, l'homme était mort...

Alors on fouilla dans ses poches. Il y avait des feuilles manuscrites, une pièce de deux sous, une carte de visite au nom de Charles Asselineau, un passeport au nom de Gérard Labrunie dit de Nerval.

Des loqueteux crurent le reconnaître, en effet, pour un de ces originaux qui traînaient, la nuit, dans les cabarets des Halles, aux Caves du Charnier, chez Paul Niquet... Ils répandirent la nouvelle en même temps que ceux qui regagnaient leur travail.

Des journalistes survinrent. La ruelle était toute pleine de monde, maintenant, et les bavardages bourdonnaient. Un jeune homme, Victorien Sardou, interrogeait l'agent de service.

— Il respirait encore, disait ce dernier, on aurait pu le sauver en coupant le cordon, tout de suite, mais que voulez-vous? Ces idiots croient que l'on ne doit pas décrocher un pendu avant l'arrivée du commissaire.

— Et... est-ce un suicide?

— Cela n'y ressemble guère. Ce chapeau sur la tête, ça a bien l'air d'une farce qu'on lui a faite.

Et durant toute la journée, les curieux défilèrent, commentèrent, évoquèrent Chatterton, ou composèrent un drame et imaginèrent des assassins.

Gérard reposait à la Morgue, dans la salle des morts. Il était étendu sur le dos. Ses yeux étaient fermés. Sa langue effleurait ses lèvres entr'ouvertes. Le visage était calme. Sa tête s'inclinait légèrement sur l'épaule gauche.

Il ne portait aucune trace de violence. Seule, une mince raie brune, autour du cou, indiquait qu'il était mort, suspendu, entre le sol et le ciel.

René Bizet.

Un Homme chez les Microbes[1]

CHAPITRE VI

DIRAIT PASCAL :
« QU'ON NE DISE PAS QU'IL N'A RIEN DIT DE NOUVEAU... »

Avant de se mettre au travail, Agathos tint absolument à me présenter lui-même au Très Ministre et à me faire visiter l'Institut des *Adounns* ainsi que le Muséum.

— Eh quoi ! lui dis-je. Ce Muséum dirigé par M. Kakos, mon plus grand ennemi?

— Il le faut. Nous prendrons des précautions. Mais si vous ne connaissiez pas notre Muséum, vous ne connaîtriez presque rien de notre globe... Et n'est-il pas convenable qu'un voyageur, de retour en ses foyers, soit plein de récits, — véridiques, s'il se peut?

— Ah ! lui dis-je, Agathos ! Est-il donc possible que je revoie jamais le ciel de la Terre? que je savoure encore un bon plat de bœuf miroton? et que j'épouse mon Olga, — deux à deux, s'il se peut?

— J'y tâcherai du moins, répondit Agathos.

*
* *

Le Très Ministre nous reçut avec urbanité. Je ne vis en lui qu'un Mandarin comme les autres, à cela près que son pompon était trico-

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 avril, 1er mai 1928.

lore (mais il y avait de l'artifice là-dessous). L'audience ne dura que quelques minutes. Rien de plus officiel. Son Excellence ne tenait pour intéressantes que les choses strictement relatives à la planète, la politique et, par-dessus tout, les élections. Ce qui venait du ciel et de l'infiniment grand le laissait visiblement froid. Plusieurs ministres et membres de la Chambre Omnipotente se trouvaient à ses côtés. Leurs pompons étaient teints en rouge, pour la plupart ; deux ou trois, seulement roses, s'effaçaient au second plan.

— Quel charmant causeur ! me dit Agathos. C'est un vieil ami à moi. Si vous aviez perçu tout ce qu'il m'a dit, vous seriez enivré ! Il appartient à une race de Mandarins qui habitaient jadis vers l'Équateur. Ce sont de véritables virtuoses du pompon. Je vous le dis, Flé-chambeau : les percevoir, c'est un enchantement. Aussi la Chambre Omnipotente est-elle presque entièrement composée de ces Équatoriaux, dont la musique a subjugué les électeurs. Cela n'empêche point, d'ailleurs, que certains d'entre eux ne montrent parfois de l'entendement, à quoi l'on applaudit d'autant plus volontiers que cela est rare chez les personnes qui font profession de grimper sur l'estrade pour débiter ceci ou cela et s'offrir à l'admiration du public.

— Allons, dis-je, visiter l'Institut des *Adounns*, c'est-à-dire, n'est-ce pas, l'Institut où l'on éduque les Mandarins privés de la *dounn*, privés de cette espèce de vue, d'ouïe que je ne possède pas, privés aussi de *votre* parole? C'est bien cela?

— Vous l'avez dit.

*
* *

Il y avait là deux ou trois cents jeunes Mandarins des trois sexes. Pas davantage.

— Vous ne trouvez pas qu'ils vous ressemblent? fit Agathos. C'est là-dessus que je comptais pour tromper Kakos !...

A vrai dire, parmi les *adounns-nés*, pauvres Mandarins au pompon détérioré, il s'en trouvait dont les grands yeux, les oreilles et même la bouche me rappelaient mes compatriotes. Mais, comme leur nez avait suivi la même croissance compensatrice, je ne les jugeai pas si favorablement qu'Agathos.

On les habituait à perfectionner leur vue et à parler une sorte de langage des plus affreux. Leur odorat s'était développé si merveilleusement qu'ils étaient recherchés comme compositeurs-parfumeurs, et l'on me fit voir une jeune fille qui donnait les plus belles espérances à son professeur, organiste-parfumeur des Concerts nationaux.

Comme nous parcourions l'établissement, on amena en ambulance-boule-automobile un Mandarin dont le pompon venait d'être coupé net dans une usine. Bien que la plaie fût pansée, ce Mandarin chancelait, ne pouvait plus marcher droit ; il étendait les bras comme un aveugle, ouvrait des yeux effarés et poussait des lamentations déchirantes.

L'un des pensionnaires avait, le matin même, passé de vie à trépas, pour avoir abusé des prises fortes. Il avait rendu l'âme dans une terrible crise d'éternuements. Le médecin-chef de l'asile se disposait à faire l'autopsie de sa tête, pour découvrir les causes profondes de son *adounnisme*. Je saisis là une admirable occasion de me renseigner sur l'anatomie des Mandarins relativement au pompon, et je priai que l'on me permît d'assister à l'opération.

Quelle ne fut pas mon émotion en constatant que l'organe mandarin que je nomme « pompon » n'était autre que le développement de cette *glande pinéale* que tout homme terrestre possède au sein de son cerveau et dont la structure mystérieuse est celle d'un œil atrophié ! Oui, Pons, oui ! Et tu as déjà compris que, pour s'épanouir au-dessus de la tête des Mandarins, l'œil pinéal sortait du crâne par... mais oui, tout simplement, l'une des *fontanelles*, ces espaces qui, chez nous autres, ne se ferment, ne s'ossifient qu'avec l'âge, et parfois ne se durcissent jamais complètement.

J'en fis part à Agathos. Je lui dis combien j'étais troublé de cette affinité entre les Terriens gigantesques et les Mandarins microscopiques. Ma découverte me ravissait et me terrifiait ; elle engendrait en moi une exaltation singulière. J'entrevoyais dans un brouillard les hypothèses les plus curieuses sur le passé de l'espèce humaine, sur ce qu'elle fut il y a des millions d'années. Puisque notre glande pinéale passe pour être un organe ratatiné, puisque la fontanelle est un vestige d'orifice, nos ancêtres préhistoriques n'avaient-ils pas joui du sixième sens mandarin? N'avaient-ils pas connu les agréments, le pouvoir du pompon? Et alors, comment et pourquoi les avaient-ils perdus?... Dans la nuit des temps, les microbes mandarins avaient-ils été grands? Les Hommes avaient-ils été microscopiques? Je m'interrogeais ardemment. Je questionnais ma mémoire la plus diffuse, ma chair même, pour y retrouver je ne sais quelle trace de souvenirs ancestraux, transmis jusqu'à moi à travers les millénaires...

Agathos, d'abord enthousiasmé, se rembrunit tout à coup.

— Si Kakos pouvait se douter de cela ! dit-il. J'en frémis d'horreur ! Tenez, maintenant j'hésite à vous conduire au Muséum...

— Allons donc ! Je veux tout voir avant de m'en aller, Agathos ! Ne revenez pas sur votre courageuse décision.

— Soit. Mais l'heure est venue, Fléchambeau, de vous révéler le mystère dont on ne parle jamais.

— Les champignons?

Agathos fit un signe affirmatif. Plus tard, quand sa pauvre petite langue sèche et recroquevillée s'exerça gauchement à parler français, il ne put jamais prononcer « champignons ». Mais il dit « *hons* », et ce mot s'adapte si parfaitement aux cryptogames dont il m'entretint, que je te demande la permission, ô Pons, de le conserver.

Or, ainsi s'exprima le vieil Agathos :

— Il y a des âges et des âges, lorsque les Mandarins n'étaient pas encore les maîtres de la planète *Ourrh*, ils eurent à lutter durement contre les autres espèces qui aspiraient à la suprématie. D'entre ces espèces, la plus opiniâtre, la plus redoutable, fut celle des *Hons*. C'étaient des champignons envahisseurs, qui se propageaient avec une rapidité désastreuse. Des champignons hideux et géants. Ils furent vaincus. Mais telle avait été l'horreur de la lutte où l'espèce mandarine manqua succomber, que nos aïeux résolurent de purger le sol de tout ce qui pouvait engendrer de pareils adversaires. La stérilisation de *Ourrh* fut décidée. Aujourd'hui, vous ne trouverez à la surface du globe ni un seul animal, susceptible par mutation de se perfectionner, ni un seul végétal illicite. Nous n'avons conservé que des forêts nationales, indispensables aux échanges chimiques d'où dépend notre existence ; encore ces forêts sont-elles surveillées de telle sorte que rien n'y peut pousser que ce que nous voulons.

« Mais le souvenir des *Hons* nous est resté. Il hante nos générations, l'une après l'autre. Chacun de nous en cache l'effroi, et nous vivons avec cette angoisse héréditaire. Car, hélas ! depuis notre victoire biologique, depuis notre triomphe multiséculaire, la population de *Ourrh* s'est réduite à une poignée de Mandarins. Les peuplades innombrables des premiers temps se sont fondues en nations, les nations se sont elles-mêmes agglomérées. Un jour, il n'y eut plus qu'un seul État. Les naissances alors se sont raréfiées, sans qu'aucune mesure morale, fiscale ou autre, si captieuse fût-elle, y pût porter remède. Aujourd'hui, Fléchambeau, de toutes nos villes superbes, une seule subsiste : celle-ci. Les autres ont disparu, faute d'habitants. Ne parlons pas des villages, supprimés depuis des siècles par hygiène sociale, de peur que la négligence paysanne ne laissât, en quelque fumier, croître le germe mortel de nos ennemis.

« N'oubliez pas cependant que nous vénérons la nature et la vie. C'est pourquoi vous verrez tout à l'heure un immense jardin et un immense musée où nous conservons pieusement quelques spécimens des bêtes et des plantes qu'il a fallu détruire partout ailleurs.

— Vivantes? Empaillées?

— Vivantes, excepté celles qui ne pouvaient plus vivre en notre ère.

— Mais... les *Hons*, Agathos ! Je ne veux pas croire que vous en faites la culture !

— Jamais ! s'écria Agathos acec un grand geste antique. Jamais ! Seulement...

— Seulement, quoi? Vous me surprenez...

Il releva la tête fièrement.

— Les Mandarins sont de nobles créatures, dit-il. Me comprendrez-vous, Fléchambeau? Nous ne nous reconnaissons que le droit de nous défendre. Pas le droit d'anéantir.

— C'est tout à fait ce qu'on pense dans mon pays, lui dis-je.

— Alors, vous ne vous étonnerez pas que nous conservions au Muséum une petite quantité de « blanc de champignon », — de la semence de *Hons*, — afin que nos Dieux ne nous accusent pas d'avoir supprimé ce qu'ils ont créé.

— Rudement dangereux ! fis-je.

— Non. C'est Kakos qui veille jalousement sur tous les trésors du Muséum. Et Kakos est un inflexible serviteur de la mandarinité, prêt à tout pour la cause de la science comme du progrès national, jusqu'à vous ouvrir le crâne pour enrichir de connaissances nouvelles le patrimoine sacré de nos pères !

— Vous parlez comme un membre de la Chambre Omnipotente, Agathos. Donc, ce Kakos, alors... Sympathique?

— C'est un vilain merle, cruel, intraitable. Mais, je le reconnais : un pur Mandarin, qui ne reculerait pas devant le plus grand crime, devant non plus le pire sacrifice, pour la gloire de notre espèce bientôt mourante !

« Nous allons le voir, la politesse le veut. Je ne puis visiter le Muséum sans lui demander de nous accompagner. Au surplus, le fuir sans cesse lui donnerait à penser.

* * *

En croyant qu'à mon retour je pourrais raconter aux hommes de la Terre tout ce que je devais voir sur la planète *Ourrh* et notamment au Muséum, Agathos ne soupçonnait pas qu'il lui faudrait employer plus de soixante ans à découvrir la formule de mon « regrandissement », et que, revenu parmi mes semblables, je ne disposerais plus que d'un reste de vie. Me perdre en descriptions détaillées serait risquer de ne pouvoir achever le récit essentiel. Pons, je reviendrai, si j'en ai le

temps, sur ma visite au Muséum ; mais je sens les progrès d'une faiblesse mortelle, et je veux me hâter de te dire l'indispensable.

En résumé, ce Muséum était un Parc national augmenté de formidables constructions où les Mandarins conservaient toutes les reliques possibles des animaux et des végétaux disparus. Un monde présent et un monde passé. Toute une nature exilée et réduite à des spécimens. Imagine que les hommes aient raclé la Terre, qu'ils l'aient stérilisée, et qu'on ne trouve plus ni une plante, ni une bête ailleurs qu'en des Jardins d'Acclimatation.

Je laisse là toute nomenclature. Sache seulement que je vis mille sortes d'oiseaux, de poissons et d'autres animaux, dont les uns n'étaient que phosphorescences inconsistantes, et d'autres que murmures dénués de tout aspect. Les volières, les aquariums, les enceintes diverses présentaient toutes les ressources naturelles. Les bêtes étaient petites. Il y en avait de féroces. Presque toutes — du moins les espèces supérieures — s'accouplaient en triades et possédaient un pompon.

Une haute muraille entourait l'énorme enceinte. Des factionnaires montaient la garde de tous côtés, et, de place en place, s'élevait une borne-fontaine stérilisatrice, avec son tuyau enroulé et sa lance. A la moindre alerte, je veux dire : dès que le moindre champignon suspect apparaissait, l'endroit critique était copieusement arrosé d'un liquide impitoyable.

Nous parcourûmes les allées, juchés sur un lent véhicule qu'Agathos manœuvrait lui-même. Puis nous revînmes par les bâtiments, et nous fûmes reçus par Kakos, après avoir traversé plusieurs antichambres et nous être expliqués successivement avec une douzaine d'huissiers plus soupçonneux les uns que les autres.

— Surtout, ne me quittez pas, dit Agathos.

— Je n'en ai nulle envie, lui répondis-je, assez impressionné par tout ce qu'il fallait franchir pour s'approcher de Kakos comme pour s'en éloigner.

Le directeur du Muséum ne put réprimer, à ma vue, l'expression fugitive de sa scientifique concupiscence. Toutefois, il s'efforça aux amabilités de la courtoisie, et nous accompagna de bon gré à travers les halls où de merveilleuses collections étaient classées. Je fis connaissances avec la faune et la flore fantastiques des origines. J'en admirai même plusieurs survivants qu'on entretenait à force d'ingéniosité. Et je suivis les interminables galeries qui abritaient le plus mirifique conservatoire que l'on pût imaginer, c'est-à-dire, pour chaque plante ou chaque bête, de saisissantes photographies, des disques

de phonographe éternisant les cris, les appels, les grognements et les chants, — des appareils dépositaires des senteurs diverses, depuis le parfum des fleurs jusqu'au remugle des buffles, — d'autres appareils rendant l'impression de toucher des écailles, des toisons, des plumes ou des fruits, — d'autres, encore plus précieux, qui ne livraient leurs souvenirs de conserve qu'au sens du pompon.

Nous descendîmes au fond de caves contenant les témoins de tout ce qui avait été détruit comme étant nuisible. Ces caves étaient de véritables blockhaus blindés, clos par des portes de coffre-fort. Je n'y pénétrai pas sans frissonner. Mais Agathos me tenait la main et ne cessait de me rassurer en me donnant toutes sortes d'explications.

Des récipients enfermaient de louches bouillons de culture. Les plus terribles maladies, les épidémies les plus meurtrières, qui avaient jadis décimé la mandarinité, se trouvaient là, vaincues, emprisonnées, reléguées dans un cul de basse-fosse, condamnées à la détention perpétuelle.

Agathos me dit, à ce sujet, que la stérilisation à outrance avait failli faire périr tous les Mandarins, à cause des bons microbes qui sont nécessaires au maintien de la vie, — qui sont peut-être la vie elle-même. — On avait dû réagir promptement, quelques siècles plus tôt, contre l'excès d'hygiène.

Je ne sais ce qui me surprenait davantage : ou d'entendre ce microbe me parler de ses microbes, ou de l'étrange et mystique noblesse qui retenait les Mandarins de détruire, jusqu'au dernier, les pires ennemis de leur race.

Enfin, Kakos nous avertit que nous avions tout vu, et je repassai avec un soupir de soulagement le seuil de cet enfer ténébreux que des lampes *dounniques* rendaient clair aux Mandarins et que je n'avais distingué qu'à la lumière d'une espèce de photophore à l'usage des *adounns*.

— Mais, me dit Agathos par transmetteur, il ne nous a pas montré le « blanc » de *Hons!* Où diable le cache-t-il maintenant? Je vais le lui demander.

Ils échangèrent des propos silencieux. Puis Agathos me rapporta que Kakos avait résolu de ne révéler à personne désormais l'endroit où il cachait l'effroyable poudre, la semence de calamité.

Je le regrettai. J'eusse aimé à repaître ma vue de cette chose historique, grosse encore d'un fléau dévastateur. Agathos avait vu le dépôt sacré, lorsque ce diabolique trésor était dans la cave du fond, où des privilégiés, sous la conduite de Kakos, pouvaient s'en offrir le palpitant spectacle. D'après ce qu'il m'en dit, je conclus que ce devait être quelque chose comme une poignée de farine, dans quelque

chose comme une bonbonnière noire, ornée d'un cercle rouge et d'un cercle blanc.

— Tout de même, dis-je en hochant la tête, à votre place, quand vous teniez les *Hons* sous votre botte, je les aurais exterminés. Je n'en aurais pas laissé la moindre spore.

Mais, hochant la tête à son tour, Agathos me répondit :

— Nous avons trop de cœur pour cela. Nous croyons trop fermement à la splendeur du monde en sa diversité. Il me tarde de ne plus parler de ces damnés champignons ; mais puisque nous en causons, il faut bien que vous sachiez, Fléchambeau, qu'ils ont laissé le souvenir d'une funeste mais magnifique cohésion, étant de ces espèces où l'individu se noie dans la masse, obéit à l'instinct de l'ensemble, à l'esprit de l'espèce, n'est qu'une cellule au sein d'un organisme, et ne vit que pour la multitude dont il fait partie. Leur invasion fut parmi nous comme une invasion de bactéries parmi les globules du sang.

« Ah ! pensai-je. A ce coup, je me ressouviens que je suis en vérité chez les microbes. Car où trouver pareille bizarrerie qui soit « à l'échelle » des Hommes? »

Kakos fermait la marche.

Il nous reconduisit jusqu'à l'entrée principale du Muséum. Je ne pouvais voir en cela l'effet de la seule civilité. Son pompon ne se détournait pas du mien. L'abject bonhomme me couvait du pompon et des yeux. Il tremblait d'une fébrile curiosité. Il avait toutes les peines du monde à se séparer de moi. Ses mains osseuses se serraient sur une capture imaginaire, et, lorsque nous nous saluâmes à la mode mandarine, il lança sa babouche d'un mouvement si impulsif qu'elle disparut dans le branchage d'un arbre de pierre.

Il s'efforça d'en rire, cependant que le concierge allait querir une échelle pour récupérer la babouche de M. le directeur.

Ce rire démoniaque résonne encore à mes oreilles.

CHAPITRE VII

ICI L'ON VERRA QUELQUES AUTRES NOUVEAUTÉS, PUIS OÙ L'AFFREUX KAKOS CELAIT LA TERRIBLE BONBONNIÈRE NOIRE, BLANCHE ET ROUGE.

Kalos se mit à ma disposition dès qu'Agathos eut commencé ses savantes recherches. Nous allâmes de compagnie à travers la ville et de par le monde, escortés de nègres verts vigilants et robustes.

Les boules automobiles se comportaient aussi parfaitement dans l'air et sur l'eau qu'à la surface du sol.

La cité des Mandarins, sèche et rationnelle, s'étendait au loin. Elle était vaste, environ deux fois comme Paris, résultat combiné de la centralisation et de la dépopulation planétaire. Quant à la planète même, je ne crois pas qu'elle fût beaucoup plus grosse que notre Lune. Sa complète stérilisation me rappela le « potiron » d'Alfred de Musset. C'était un globe aride, coupé de forêts hygiéniques, planté de phares pluviogènes et gardé par d'innombrables postes de surveillance puissamment armés de réservoirs antiseptiques et de pompes stérilisatrices. Rien ne me parut jamais plus désolant que ces paysages gris et nus, acariâtres, où l'on n'entendait ni le gazouillement d'un petit oiseau, ni le discret appel d'un insecte.

Kalos me dit, à ce propos, que les oiseaux avaient disparu en quelques semaines. Dangereux propagateurs de toute semence, ils causaient de grandes inquiétudes aux Mandarins. On trouva le moyen de leur inculquer le vertige en empoisonnant des graines ; ils l'avaient répandu, ce vertige, par les blessures qu'ils se faisaient entre eux dans leur fureur épizootique. Quand ils furent dégoûtés de s'envoler et qu'ils préférèrent courir plutôt que d'avoir mal au cœur, on les massacra commodément, et ils expirèrent en ouvrant une dernière fois leurs ailes inutiles.

Mon nouveau compagnon ne laissait pas que de sentir profondément l'immense tristesse de ces déserts. Son cœur était véhément ; l'émotion engendrait en lui des transports harmonieux. Il me chantait parfois *en pensée* des poèmes que j'estimais d'autant plus admirables qu'ils étaient saisis à leur source, sans avoir été déformés par quelque langage que ce fût.

Kalos, toutefois, m'inspirait toujours un peu d'éloignement, pour la nonchalance, propre à tout chérubin, avec laquelle il se laissait vivre aux frais d'Agathos. Il m'arriva de le lui dire. A quoi il répondit qu'il ne faisait qu'obéir aux lois de la nature mandarine.

— Au reste, ajouta-t-il, je vieillirai, et je deviendrai, moi aussi, un « ouvrier », à moins que par exception — ce qui n'est pas souhaitable — je ne demeure chérubin et que je ne traîne l'horrible vieillesse d'un éphèbe caduc. Les Dieux m'épargnent ce destin lamentable !

— Donc, lui dis-je fort intrigué, vous évoluez...

— Naturellement, voyons ! Il y a des Mandarins qui, dès l'enfance, sont « ouvriers » et le resteront durant toute leur vie. D'autres sont chérubins, mais ne demeurent tels, à partir de la maturité, que tout à fait par hasard. Quant à nos femmes, elles ne subissent

d'autres changements, depuis la chrysalide, que ceux dont vous m'avez dit que les dames terriennes...

— Depuis la chrysalide? l'interrompis-je. Qu'est-ce encore que cela?

C'est alors que Kalos me conduisit aux établissements les plus extraordinaires qui soient, du moins pour un Terrien.

Les Mandarins ne naissent pas Mandarins. Ils naissent à l'état de larves exigeantes, stupides et malpropres. Ces larves ressemblent aussi peu que possible à des Mandarins adultes, qui, cependant, leur témoignent presque toujours une tendresse délirante. C'est pendant l'état larvaire que, livrés aux soins de fonctionnaires souvent facétieux, ils sont soumis à certains traitements qui ont pour objet, au gré de leurs parents ou de l'État, de diriger leur croissance dans une voie spéciale. Ainsi, l'on s'efforce à développer leurs mains, leurs pieds, ou leur crâne, selon que le pays a besoin de manipulateurs, de marcheurs, d'intellectuels, ou que les pères et mères désirent ceci ou cela. Les futurs gardiens de l'ordre, par exemple, sont forcés en muscles ; des chirurgiens leur façonnent un masque rogue et péremptoire ; leurs poings sont tenus bien serrés, afin de ne plus pouvoir jamais, jamais s'ouvrir.

C'est également pendant cette première phase de la vie mandarine que l'on s'ingénie à déterminer qui sera chérubin et qui sera « ouvrier ».

Mais la chrysalide déjoue assez souvent les combinaisons, et fausse les pronostics. Il y a là une période de métamorphose, subtile et mystérieuse. De la coque fendue où la nymphe mandarine a sommeillé durant quelques mois, sortent fréquemment des êtres inattendus ; la spécialisation générique s'en trouve dérangée, — ce qui est assez heureux, étant donné que les fonctionnaires spécialisateurs, me dit Kalos, ont parfois tendance à n'en faire qu'à leur tête, sans se soucier que de travailler au profit de leur caste, qui est révolutionnaire, étant pauvre.

Je trouvai bien singulier que ces forgerons d'hommes, ces sculpteurs de vivants, fussent mal payés, puisque, somme toute, ils avaient pour tâche de pousser plus avant l'œuvre du Créateur, lequel ne faisait vraiment qu'« usiner » les Mandarins.

Kalos, indifférent, se bourra les fosses nasales d'un pétun rarissime, et s'assura que sa chevelure frisait galamment.

— Moi, dit-il, quand j'étais larve, il paraît qu'on voulait me diriger vers la médecine, faire de moi un spécialiste des maladies du pompon. Vous voyez où ça m'a conduit... Me voilà chérubin. Ce que c'est mieux !

— Pour combien de temps encore, Kalos?

— Une centaine d'années.

— Fichtre ! Les Mandarins vivent-ils donc si vieux?

— La moyenne est de deux cents ans.

Ceci t'explique, ô Pons, pourquoi le bon Agathos, qui n'était plus jeune, put travailler soixante années avant de trouver la formule qu'il cherchait, et cela sans être devenu un vieillard cacochyme et qui branle du chef en ressassant : « Jadis... »

Chaque soir, — je veux dire chaque fois que l'heure approchait de voir tomber la nuit artificielle, — je demandais à Agathos où il en était de ses travaux. Il me répondit un jour, avec accablement, qu'il était absolument certain de réussir, mais que les calculs à effectuer lui demanderaient soixante ans, bien qu'il fût en mathématiques d'une force surprenante, et que dix Mandarins dussent l'aider, auprès desquels notre Inaudi n'eût été qu'un lourdaud.

J'accueillis cette pesante nouvelle avec courage, et je jouai de mon mieux le contentement d'avoir à prolonger quelque peu mon séjour au milieu d'amis si charmants.

Il fut décidé que j'habiterais une petite maison qui communiquait avec celle d'Agathos. Mon vieux protecteur organisa mon existence. Il me donna, pour ma sécurité, des nègres verts tout dévoués, et prétendit payer toutes mes dépenses. Je ne l'entendis pas de cette oreille-là, et j'appris à fabriquer des babouches d'art, qui n'étaient pas trop belles, mais que la singularité de ma personne fit bientôt rechercher par les plus élégants.

Ainsi ai-je vécu plus de six fois dix ans, chaste, rêveur, tout musical des souvenirs d'un autre monde, dans l'amitié d'Agathos, de Kalos, de leur femme et de la belle Kala, dont je goûtai l'affection parfois enrichie d'élans contenus. J'étais casanier, par prudence. Adapté peu à peu aux coutumes mandarines, j'oubliai le divin plaisir de la pipe, les délices de la gourmandise et jusqu'aux joies merveilleuses de l'amour. Mon principal divertissement consistait à donner des leçons de parler à Agathos, lorsqu'il prenait une heure de repos. Je lus aussi beaucoup de livres, les livres mandarins se présentant sous la forme d'une matière enregistrée et mise en boîte ; cette boîte, il suffisait d'y adapter un petit pavillon et de faire marcher un mécanisme, pour la changer en transmetteur de pensée. (L'écriture pensée s'effectuait à l'inverse.)

Cependant, je ne me désintéressai jamais de la civilisation mandarine. Je continuai de montrer la plus grande et la plus légitime curiosité pour ce monde où j'étais venu m'exiler, en attendant que la science d'Agathos me délivrât mon passeport pour cette Terre *dont j'étais si loin sans l'avoir pourtant jamais quittée!* Et chaque jour, une nouvelle étrangeté me plongeait dans l'émerveillement.

J'aurais donc vécu parfaitement heureux, n'eussent été la nostalgie de la Terre, le regret de ton amitié, la douleur d'avoir perdu à jamais mon Olga, et la crainte tenace de Kakos.

Celui-là m'en a fait voir de toutes les couleurs. Il n'est pas de pièges qu'il ne m'ait tendus. Il avait de longs accès de convoitise, pendant lesquels aucun répit ne m'était laissé. Alors, coup sur coup, ce n'étaient qu'embûches, stratagèmes, guets-apens. Je ne dormais plus que d'un demi-sommeil peuplé de cauchemars ; je voyais Kakos m'emprisonnant au fond de ses caves, entre un bouillon de culture et la terrible bonbonnière noire, blanche et rouge, avant de me trépaner tout vif pour examiner mon cerveau.

Puis un temps vint, après de longues, longues années, où Kakos, apparemment découragé, cessa de me persécuter. Et cela se produisit vers l'époque fixée par Agathos pour le dégagement de la formule. Depuis quelques mois, le problème se simplifiait. Ayant comporté d'abord des milliards de résolutions, il se réduisait maintenant à quelques milliers de *c. q. f. d.* ; et venaient le jour et l'heure et la minute où les Hommes l'eussent exprimé, entièrement résolu, par une seule ligne de caractères.

Ce jour luit, cette heure sonna, cette minute passa.

Il arriva qu'Agathos, fort vieux et courbé, me présenta deux pilules d'un bleu de lessive, en me disant ces mots tremblants d'une émotion pardonnable entre toutes :

— Voici, ô Fléchambeau, le fruit de mes labeurs les plus soutenus. Une seule de ces pilules vous rendra votre taille naturelle. J'en ai roulé deux, pour le cas où il vous adviendrait d'égarer l'une d'elles.

Alors, je mis les deux pilules dans ma tabatière (car tu ne doutes pas que j'eusse accoutumé de priser, pour faire comme tout le monde), et je dis à Agathos :

— Ça va. Nous avons le temps.

En effet, maintenant que je possédais mon *exeat*, maintenant qu'il m'était permis de m'en aller quand cela me ferait plaisir, je n'en étais plus impatient. La vieillesse m'offensait de toutes ses disgrâces. Le souvenir d'Olga ne saupoudrait plus ma mémoire que d'une pincée de cendres ; je pensais qu'elle était à présent une vieille dame très maigre ou ventripotente, à moins qu'elle n'eût trépassé de la Terre au Ciel. Toi-même, Pons, n'étais-tu point devenu quelque insupportable barbon?... Par ailleurs, j'avais pris, sur *Ourrh*, mes habitudes. A l'idée de partir, je découvrais que des liens ténus y retenaient mon esprit et mon cœur.

Longtemps je différai de jour en jour les adieux, le départ. Il y avait des gens, il y avait des sites que je voulais revoir une dernière

fois. Chose incroyable, certains paysages rudes, lugubres, de la campagne stérilisée, m'avaient, à mon insu, conquis. Leur gravité rébarbative, leur farouche désespérance me tenaient à l'âme. Et comme Kakos me laissait la paix, je partais souvent, tout seul, pour errer dans ces solitudes sinistres et nourrir ma tristesse de leur infinie désolation.

J'aimais surtout une vallée désespérément aride, parce que je sentais que ses pentes rougeâtres, sa glèbe grasse ne demandaient qu'à se couvrir d'herbages et de moissons.

Il fallut bien, un jour, lui dire adieu.

Je montai sur un tertre, m'assis sur un rocher, et m'abîmai dans l'une de ces méditations où l'on a conscience d'atteindre le fond de soi-même.

Dans le lointain, monstrueuse, l'unique cité des Mandarins bosselait l'horizon de ses coupoles blanches. On ne voyait se balancer ni le rameau d'un arbuste, ni le brin d'une pousse. Un calme mortuaire pesait sur la vallée funèbre.

Tant de choses me serraient le cœur, tant de choses tournaient dans ma tête !... O vieillesse, en es-tu cause? Ou bien est-ce toi, ma tendresse imbécile?... Je laissai tomber mon front dans mes mains, et je pleurai sur le microcosme où ma vie s'était écoulée et que j'allais abandonner à jamais, à jamais...

Soudain, mon faux pompon me fut arraché brutalement. Je me dressai tout debout, le sang accéléré, les sens tendus...

Kakos, d'une main d'acier, me serrait le poignet gauche, et de l'autre il retournait et retournait encore le faux pompon, avec ce rire, ce même rire d'autrefois !

Je lui envoyai sur son gros nez un maître coup de poing.

Il encaissa.

Je tentai de dégager mon poignet; mais la main de cet homme serrait comme un étau ! Il jeta mon faux pompon, et dégaina une courte scie à trépaner.

Nouveau coup de poing, au menton.

Il vacilla, mais se reprit en ricanant. Alors, perdant un peu le nord, je me jetai sur lui, le bourrai de ruades, d'enfoncements, de crochets... Nous tombâmes.

Kakos éructa le cri le plus épouvantable qui pût sortir d'un gosier de Mandarin, ce qui n'est pas peu dire.

Je le crus grièvement atteint. Mais, étonné de le sentir sous mon poids allonger le bras et se tendre de toutes ses forces, je finis par regarder de côté...

Alors, je vis avec horreur que, dans le combat, une bonbonnière

noire, cerclée de blanc et de rouge, s'était échappée des vêtements de Kakos. Elle avait roulé. Une pierre rencontrée l'avait ouverte, et, sur la terre rougeâtre, une poudre, semblable à de la farine, s'était répandue.

Ainsi donc, c'était sur lui-même que ce vieux fou gardait la semence des *Hons* ! Calamité des calamités !

Kakos profita de mon ébahissement pour me porter à la tempe un vilain coup très douloureux. Je commençais à l'étrangler pour l'en faire repentir, lorsque la souffrance, augmentant, m'obligea de lâcher prise. Je ne vis plus mon adversaire inerte qu'à travers un voile qui semblait liquide. Un crépitement léger se fit entendre du côté de la bonbonnière. Ce fut ma dernière sensation avant de sombrer dans le noir. Je fis toutefois quelques pas inconsciemment, et je dus m'accroupir, dûment *knocked-out*.

CHAPITRE VIII

LES « HONS »

Kakos m'avait-il ressaisi, profitant de ma pâmoison? J'étouffais. J'étouffais... Ah ! Il m'étranglait ! Il pesait sur ma poitrine !...

Ténèbres. Paralysie. Asphyxie...

De sourdes détonations me parvinrent comme à travers des murailles matelassées...

Ah ! Étais-je donc en train d'être étouffé au fond des caves du Muséum?...

Une odeur âcre, pestilentielle, violait mes narines...

Les détonations se multipliaient...

Je fis un effort immense pour remuer. Mes membres semblaient emboîtés dans une gaine qui les immobilisait. Je me secouai énergiquement. Pas de doute : j'étais plongé dans une substance obscure, froide, fongueuse, qui m'épousait exactement.

Affolé, je me débattis comme un furieux, lançant de tous côtés coups de poing et coups de pied.

La substance céda, se défonça. Mes coups sonnaient mou et sourd, comme dans du bois pourri. Je pus me lever, refoulant de la tête la matière spongieuse. Je tournai sur moi-même, les bras repliés, les coudes agressifs, élargissant le vide. Par un trou subitement ouvert, la clarté du jour me tendit sa main de rêve. Je me précipitai vers elle comme un forcené, écartant, broyant cette espèce de chair visqueuse et soufflée qui m'ensevelissait...

Je venais de sortir d'un champignon colossal et dégoûtant qui avait poussé pendant ma syncope. Haut de plusieurs mètres, il avait bien, à la base, la circonférence de nos arbres les plus gigantesques. Et là-haut, il s'étalait comme une vaste toiture.

Il n'était pas seul, mais faisait partie d'un rond fantastique où je ne comptai pas moins de dix-huit champignons tout aussi monumentaux, livides et pustuleux.

Un brouillard sale atténuait le jour jaune. Le soleil, au zénith, brillait mal, sans rayons, cercle pauvrement doré. Une canonnade tonnait de toutes parts. D'autres champignons étaient visibles entre les formidables troncs qui m'avoisinaient. *On les voyait pousser* avec une effrayante rapidité.

Tout à coup, au sommet du géant qui m'avait absorbé dans son ascension, un véritable coup de mine éclata. Le chapeau, déchiqueté, vola en mille fragments ; un nuage de fumée blanchâtre fut projeté en tourbillons, il retomba de toutes parts en poudre fine. Immédiatement, du sol tapissé de cette neige impalpable, une foule de petits cryptogames, toujours livides et pustuleux comme des champignons-crapauds, se mirent à pousser en crépitant. Tout autour, dans les hauteurs, les explosions se suivaient ; les champignons mûrs lançaient leur semence. Le brouillard poudreux s'épaississait. Le tonnerre de la canonnade roulait, de plus en plus nourri. Je me mis à tousser cruellement, à éternuer sans fin, saisi à la gorge par l'âcreté nauséabonde de cette véhémente reproduction ; puis, presque aussitôt, je ressentis un début d'asphyxie, et je vis mes mains couvertes elles-mêmes de pustules qui me causèrent sur-le-champ d'intolérables démangeaisons.

Il fallait fuir sans perdre un instant, gagner la ville, semer l'alarme, si ce n'était déjà fait. Le fracas des éclatements avait dû donner l'éveil aux Mandarins. D'ailleurs, un poste stérilisateur ne se trouvait-il pas à peu de distance?

Mais la propagation des *Hons* s'accélérait terriblement. Je me voyais au milieu d'une immense futaie de colonnes blêmes, gluantes et parsemées d'abcès d'où suintait une sève infecte. Et sans répit, d'autres colonnes poussaient, poussaient, poussaient, se serrant, se collant, s'agglomérant, bâtissant d'énormes palissades, des murailles incessamment épaissies, des blocs cyclopéens qui se soudaient l'un à l'autre et formaient peu à peu sur la terre de *Ourrh* une couche profonde et destructrice comme l'inondation d'un océan solide.

Je tâchai de m'orienter, car on ne voyait plus la ville. Je fis, du regard, le tour du cercle de mort. Et c'est à ce moment que j'aperçus, sortant d'un tronc monstrueux, un bras d'homme, immobile, une

main osseuse à six doigts, aux ongles déjà bleuis par l'impitoyable manucure à claire-voie, une main rigide qui se crispait encore sur une courte scie à trépaner.

Je pris ma course à travers cette forêt tonitruante et pleine de croissances qui chuchotaient. Je me faufilai entre les fûts, toussant, pleurant, la face et les mains horripilées d'un prurit. La ville... Je l'entrevoyais de temps en temps. Mon Dieu ! Comme les *Hons* s'étaient avancés !... Pourtant, à mesure que j'allais, bondissant malgré mon grand âge, les champignons, plus jeunes, diminuaient de volume autour de moi... Le ciel était moins obscurci de la semence pulvérulente projetée là-bas par les ancêtres... J'écrasais, en courant, des colonies de *Hons*, des cercles. Au passage, je renversais les adolescents d'un coup d'épaule. Autant de moins !

Avec un fracas de cataracte, une nappe de liquide s'abattit derrière moi. Je reconnus l'arome de la préparation stérilisante. Les Mandarins commençaient leur défense.

En même temps, les phares jouèrent de prismes qui jetaient des feux rouges, en miroitant. Et des nuages d'artifice, d'une épaisseur cuivrée, se condensèrent. Une pluie d'orage, couleur de bière, sentant fortement le phénol, tomba dru sur la vallée des *Hons*. Ce procédé défensif était nouveau pour moi ; on ne m'en avait jamais parlé. C'était un de ces secrets militaires que l'on garde pour l'heure du danger. Malheureusement, je me rendis compte que cela ne marchait pas très bien, faute sans doute d'avoir été expérimenté, ce qui eût éventé la mèche. Les nuages se chargèrent d'électricité, des éclairs jaillirent ; les nues furent volatilisées. On recommença, mais toujours la foudre rompait la continuité de l'action ; d'ailleurs, elle tomba sur trois phares, qu'elle détruisit.

Comme j'entrais dans la ville, la milice mettait en batterie d'imposantes machines à gaz antiseptiques, et un régiment d'artilleurs-stérilisateurs sortait avec ses pompes. Ces Mandarins avaient l'air martial. On les encourageait. Une foule se pressait à la lisière des faubourgs et sur les terrasses, pour voir là-bas, dans la vallée, venir ces *Hons* effroyables de qui l'on n'osait même pas parler.

J'arrivai chez le vieil Agathos dans un triste état, essouflé, ruisselant de sueur, mon costume souillé par le contact répugnant du mucilage qui m'avait enveloppé,

Je trouvai là, rassemblés et funéraires, Agathos et Kakos, leur femme et Kala. Je leur fis le récit fidèle de la catastrophe, et leur annonçai que le coupable, Kakos, avait payé de sa vie sa folle imprudence.

— Nous sommes perdus, dit Agathos. Cette fois, il n'y a rien à faire.

La population de *Ourrh* s'est trop réduite depuis les milliers d'années où nous avons vaincu les *Hons*. Vous aviez raison, Fïéchambeau, il fallait les détruire ! Nous avons fait du sentiment. Demain nous n'en ferons plus, c'est moi qui vous le dis ; car demain nous n'existerons plus ! Je les ai vus, tout à l'heure, ces *Hons*, du haut de la terrasse. C'est une force de la nature qui s'avance contre une petite troupe de Mandarins.

— Ce sont, dis-je, des *lycoperdacées*. L'on les nomme vulgairement sur Terre « vesces de loup », sauf votre respect. Et nous en possédons des espèces géantes qui atteignent la taille d'un enfant et dont les chapeaux ont plus de deux mètres de diamètre. J'ai reconnu leurs manœuvres retentissantes. Mais les *Hons* sont redoutables par leur masse extraordinaire, leur promptitude et cette façon de s'unir en un tout, qui est compact, et gagne du terrain à vue d'œil.

— C'est fait de nous ! reprit Agathos. Mais vous, Fléchambeau, vous survivrez. Il n'y a plus à hésiter ni à lanterner, mon bon ami. Vite ! Avalez une de mes pilules, et quittez ce monde-ci, où les *Hons* régneront désormais ! Les Mandarins sont détrônés !

— Combien de temps me reste-t-il? demandai-je, la gorge sèche.

— Dans six heures, au maximum, ils seront dans la ville. Et vous, en moins d'une heure vous serez hors d'atteinte.

A cet instant, Kala, qui gisait sur le tapis, plus morte que vive, se mit à jeter des plaintes rauques, et, redressée, désigna d'une main tremblante quelques petits champignons qui naissaient sur mes babouches avec une crépitation virulente.

Kalos, à cette vue, s'empara d'un stérilisateur accroché au lambris et, sans plus attendre, m'arrosa de la tête aux pieds.

J'allai me déshabiller. Agathos me suivit. Quand je fus entièrement nu, il me fit remarquer qu'il était inutile de me rhabiller, puisque mes vêtements ne pouvaient grandir avec moi.

C'est alors que je me lamentai sur l'impossibilité d'emporter aucun souvenir concret des Mandarins et de leur planète.

— Si, me répondit Agathos. Vous pouvez emporter quelques photographies.

— Comment cela?

— J'ai, de longue date, mûri le problème, et grâce aux Dieux, nous pourrons mettre mon projet à exécution avant que la ville soit envahie. Je vais vous frotter le corps avec un produit qui *sensibilisera* votre peau. Nous l'impressionnerons d'images intéressantes, à l'aide de cet appareil photographique qui est construit pour s'appliquer par succion sur votre épiderme. Je développerai chaque « cliché » un à un, de même que j'aurai sensibilisé une à une chaque pellicule

vivante, chaque petit rectangle de votre surface. Votre peau grandira ; les négatifs grandiront aussi ; et quand vous serez redevenu un homme de la Terre, vous n'aurez qu'à tirer de ces négatifs autant d'épreuves que vous en désirerez.

Ainsi fut fait. Trois heures plus tard, j'étais couvert de documents photographiés à même ma peau. Le portrait d'Agathos est contre celui de Kala, sur mon sein gauche, à la place du cœur. Et tu trouveras, ô Pons, disséminé sur toutes les parties de mon individu, quelque chose comme un album documentaire, ainsi que la formule de regrandissement, qui barre ma poitrine, juste au-dessous des clavicules. Je regrette seulement la hâte avec laquelle Agathos dut opérer, et qui ne nous laissa point le loisir de sélectionner les sujets.

Lorsque je fus entièrement tatoué, je revêtis momentanément ma jupe préférée, et, dans les larmes, je pris congé de Kalos et des deux femmes.

Une rumeur continue venait du dehors. La canonnade des *Hons* se rapprochait, coupée par les salves stérilisatrices des Mandarins.

Kala, sanglotant, cachait dans des coussins son beau visage vieilli... Kalos enlaçait l'autre femme.

Nous descendîmes, Agathos et moi, dans le jardin. J'ouvris ma tabatière et je pris, dans le pétun odoriférant, les deux petites boulettes d'azur.

— Agathos ! Agathos ! Voici *deux* pilules. Et *une seule* suffira, vous l'avez dit, à me restituer mes dimensions... Agathos ! Agathos ! Venez avec moi, mon vieil ami. Avalez l'autre pilule !

— Oh ! dit Agathos en me regardant avec tendresse. Je ne crois pas que la chose soit possible ! Vous, Fléchambeau, vous avez été grand ; pour vous, il n'est question que de *redevenir!* Mais moi... Mes tissus ne se sont pas rétractés comme les vôtres ; ils ne contiennent pas, en puissance, la faculté de reprendre un ancien développement... Oh ! je vous accompagnerais volontiers, Fléchambeau. Ici, voyez-vous, tout ce qui est mandarin va périr, sans doute. Et puis... Et puis, ce n'est pas drôle, au fond, d'être un « ouvrier » toute sa vie, de travailler toute sa vie pour les femmes et leurs chérubins... Mais à quoi bon tenter de partir? Cette pilule ne peut que me procurer une mort différente de celle qui me semblait réservée...

— Mourir pour mourir, Agathos, essayez. Cela est beau. Et qui sait?... Qui sait? Allons, du cran, Agathos ! Du cran !

Sans rien ajouter, Agathos fit tourner son pompon de manière à percevoir tout ce qui l'entourait. Il saisit entre le pouce et l'index l'une des deux pilules ; je saisis l'autre mêmement...

— Dépêchons-nous ! lui dis-je. Les *Hons* ne sont pas loin !

Je dégrafai ma jupe. Le vieil Agathos se dévêtit complètement, pour le déplaisir de mes yeux.

— A votre santé ! m'écriai-je.

Nous choquâmes nos deux pilules, et les avalâmes dans une seule seconde.

Aussitôt, je me sentis monter comme une fusée. J'aperçus l'armée des *Hons* qui progressait invinciblement vers la ville des Mandarins. Je vis que, suprême ressource, les phares de ténèbres répandaient la nuit, afin que nul Mandarin n'eût le spectacle du cataclysme final. Ma tabatière, restée dans ma main droite, me semblait se rétrécir incomparablement plus vite que la peau de chagrin de Balzac...

A mes côtés, Agathos montait, grandissait démesurément, lui aussi. Mais, à mesure que s'effectuait son amplification, je le vis avec désespoir devenir diaphane, transparent ; et bientôt il ne fut plus qu'une ombre qui allait s'évanouissant.

Je perçus dans l'immensité la vague silhouette d'un bras vaporeux qui, héroïquement, faisait un geste d'adieu... Et je me trouvai seul au milieu d'un univers où des astres grossissaient, tandis que d'autres s'éloignaient jusqu'à devenir des points imperceptibles et qui disparaissaient bientôt. Comme un express traverse une région, je traversai des mondes remplis de mouvements et peuplés de créatures incompréhensibles. Puis je reconnus, d'abord titanesques, ensuite négligeables, les bêtes infimes, les végétaux minuscules que notre science n'ignore plus et qui causent nos maladies en suivant simplement le cours de leur destinée.

Enfin m'apparut, dans les nuées, la forme écrasante et ronde d'un objectif. Sous mes pieds, le sol chaotique me fit repérer la surface de la plaque de verre. Le microscope rentrait dans la sphère de mes sens. Je fus rapidement, sur ce microscope, ce qu'est un homme sur le mont Blanc.

Il faisait jour ; imparfaitement, parce que tu avais fermé les persiennes. Je réalisai cependant que le microscope était sous cloche, — une cloche soulevée à l'aide de cales.

Un fil d'araignée me permit de descendre sur la table. Je sortis de la cloche por le passage inférieur...

Deux jours après, j'étais redevenu ton vieux Fléchambeau. Ah ! la toise n'accusait plus les 196 centimètres de ma jeunesse ! Je m'étais tassé. « Les ans en sont la cause » ! Mais le bonheur gonflait ma poitrine. L'équipée était finie. J'en sortais sain et sauf. Ma patrie m'était rendue ! Et j'avais eu si peur qu'on eût déplacé le microscope ! Savais-je seulement où j'allais me retrouver? Un homme, un animal n'avait-il pas avalé la poussière où je me trouvais?... Ouf ! J'étais

chez toi ! Je n'avais tué personne en me développant à l'intérieur d'un corps !...

Cependant, je m'étonnai de retrouver toutes choses si exactement semblables aux choses que j'avais laissées... J'ouvris la fenêtre du laboratoire...

Olga, Olga dans toute sa jeunesse, belle, si belle d'être jolie et d'être jeune... Olga passait !

Pons, mon vieux Pons, oh ! oh ! L'épouvantable vieillesse . Je comprenais, je comprenais... Mais comprendre ! Qu'est-ce que comprendre l'univers entier, auprès d'une seule petite larme que toute l'intelligence du monde est impuissante à retenir !

ÉPILOGUE

Pons ferma le cahier.

Il versa dans le poêle, qui allait s'éteindre, un seau d'anthracite.

Fléchambeau fit un geste.

Pons dit avec lenteur :

— Il y a une chose que je ne saisis pas. Les perroquets sont beaucoup plus petits que les éléphants ; et pourtant les uns et les autres vivent aussi vieux...

— Je n'ai pu écrire l'appendice, murmura Fléchambeau. J'étais trop fatigué. J'ai regrandi trop vite. Et l'âge, le grand âge... — Fais-moi un grog.

Pons, méditatif, rejeta le cahier sur la table.

— Doucement ! dit Fléchambeau. Songe aux catastrophes que tu peux déchaîner dans l'infiniment petit...

Il reprit, cependant que Pons faisait chauffer de l'eau pour le grog :

— Les compatriotes de Micromégas avaient mille sens. Malgré quoi, Micromégas disait : « Il nous reste je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose et qu'il y a des êtres qui sont beaucoup plus parfaits... » L'homme, Pons, l'homme est un animal monstrueux et touchant... Nous ne voyons, des cent mille facettes du monde, que les cinq facettes pour lesquelles nous avons des sens... Celui-là qui verrait les cent mille facettes verrait Dieu ! Nous ne devinons Dieu que très confusément, comme nous devinons l'infini et l'éternité, que nos sens sont incapables de percevoir, de même que notre esprit ne parvient pas à les concevoir précisément... Tu ne voles point dans l'air, tu ne peux vivre au fond de l'eau ; ainsi ta pensée ne peut-

elle errer librement aux espaces que tes sens ne connaissent pas... Je suppose que les Mandarins, avec leur pompon, percevaient des choses que nous pourrions comparer à la lumière infra-rouge et à la lumière ultra-violette...

— Bois ton grog, fit Pons en le lui présentant.

— Aïe ! je me suis brûlé... Les Mandarins ne se brûlaient jamais, leur pompon y mettait bon ordre...

— Ne pense plus aux Mandarins, Fléchambeau, et dis-moi comment tu as vécu depuis ton retour...

— Petitement, répondit Fléchambeau. Petitement. Personne ne m'a reconnu. Je ne sortais, du reste, qu'à la tombée du jour... Les gens ont été très gentils pour moi. Mais c'est, je crois, parce que la société des Mandarins m'a rendu beaucoup plus indulgent, plus... large... Les hommes de la Terre sont un peu, à notre insu, des Mandarins. Chacun d'eux diffère de nous infiniment plus que nous ne penchons à le supposer... Traiter nos semblables comme nos semblables, c'est une erreur grossière, une source intarissable de malentendus, d'injustices et de tristes déboires...

Pons, inquiet, lui tâta le pouls. Fléchambeau reprit :

— Certains de nos sens ont la réputation d'être supérieurs. On ne sait pas pourquoi. Mais on leur passe tous les excès. Un homme est fou de musique, ou bien de peinture. C'est un dilettante, un artiste... Et parce qu'un autre jouit d'un toucher exceptionnel ou d'un goût hors de pair, tu le traites de luxurieux ou de gourmand. Péchés capitaux. Vices. Est-ce raisonnable?...

— Raconte-moi plutôt ce que tu as fait ici en m'attendant, insista Pons pour tâcher de calmer l'agitation du malade.

— J'ai lu. J'ai relu des bouquins que je n'avais pas compris autrefois... Il y a beaucoup d'œuvres qui ont été écrites par des auteurs qui voient infiniment grand ou infiniment petit, ce qui revient au même... Il y a beaucoup d'œuvres qui demeurent inintelligibles, Pons, si nous ne les haussons pas à la lumière de l'esprit, pour distinguer le filigrane...

— Tu as fait un beau voyage, Fléchambeau. Maintenant, il faut te reposer.

— Oui, un beau voyage... à la fois dans les trois dimensions... Le voilà bien, le véritable *Voyage immobile* de je ne sais plus quel romancier... Pons, Pons, es-tu sûr que nous ne sommes pas sous la cloche d'un microscope infiniment gigantesque?... Es-tu sûr qu'un œil formidable ne nous observe pas à l'oculaire?...

— Un oculaire en forme de triangle ! dit Pons. C'est vieux comme l'humanité, ce que tu racontes là.

— Pons, continua Fléchambeau qui manquait de suite dans les

idées, il sera bien que tu épouses Olga. Mais prends-y garde : les femmes, vois-tu, nous ressemblent moins que les Mandarins. Il y a plus de différence, ô Pons, entre une femme et un homme qu'entre le papillon et le brochet...

— Oui, mon vieux, c'est compris. Mais il ne faut plus *penser* maintenant. Dors. Dors, Fléchambeau.

Fléchambeau s'endormit avec sérénité.

Pons, le menton dans les mains, rêva longtemps.

Un grand vent s'était élevé qui faisait s'entre-choquer les branches de la glycine, comme des os.

— Pantins ! murmura Pons. Nous sommes de petits pantins de mie de pain, qu'un auteur philosophe fait danser sur une assiette. D'un souffle, il peut nous envoyer nous perdre parmi les poussières du néant...

La rafale, alors, se fit tempétueuse.

Pons regarda le lit. Fléchambeau n'y était plus. Tout chancelait sous l'effort de l'ouragan. La maison s'envolait. Saint-Jean-de-Nèves et sa montagne, emportés je ne sais où, cédaient, comme fétus, au caprice de la bourrasque. Une bouche mystérieuse soufflait sur le décor et sur les petits bonshommes qu'une main fantaisiste avait pétris naguère. Pons se confirma dans l'opinion que lui-même n'était rien, en vérité. Il voulut s'écrier :

— Qu'est-ce que je disais !

Mais déjà l'auteur lui avait retiré la voix, le mouvement et la pensée.

MAURICE RENARD.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE REDRESSEMENT DE L'ANGLETERRE

Le gouvernement conservateur anglais parviendra-t-il à remonter la pente sur laquelle depuis deux ans il glisse insensiblement, mais d'une manière continue? Ce qui est certain c'est que de la réponse que l'avenir va donner à cette question dépend non seulement son sort, mais celui de l'empire britannique et même de tout ce qui dans la vie internationale est lié à l'ordre britannique. Les élections ne sont peut-être pas aussi prochaines que pouvait le donner à penser le cri de ralliement lancé le 1er janvier par M. Baldwin. A moins d'événements imprévus, l'appel au pays n'aura lieu que l'an prochain. Mais ce n'est pas l'heure de la moisson qui décide seule la récolte, c'est avant tout le travail préparatoire. Incontestablement, pour le moment, l'affaire ne s'annonce pas très bien. Presque toutes les consultations partielles sont défavorables. Un calcul curieux, établi sur les bases de ces coups de sonde, annonce une Chambre qui renfermerait 258 conservateurs, 252 travaillistes et 99 libéraux. Ce serait pis qu'une majorité nettement socialiste, car ce serait M. Lloyd George arbitre du destin sous le signe de la démagogie. Il suffit d'évoquer une telle éventualité pour faire comprendre combien l'intérêt de l'évolution politique d'outre-Manche dépasse la frontière. L'épisode a, pour la stabilité de l'Europe, une autre importance que toutes les formules équivoques sur la condamnation de la guerre.

L'effort de redressement est incontestable. Le cabinet Baldwin

vient de prendre coup sur coup deux initiatives d'une grande portée. L'une ne tend à rien de moins qu'à modifier tout l'équilibre du corps électoral, l'autre vise à enrayer la crise économique en stimulant les grands éléments de production par la réduction de leurs charges. Les deux aspirations sont d'autant plus méritoires qu'elles sont loin de bénéficier de l'adhésion unanime des conservateurs. C'est là peut-être qu'est l'élément le moins rassurant pour le futur. La principale faiblesse des *tories* est en eux-mêmes. Le chef est discuté, bien qu'il ait largement pris sa revanche de la bévue de 1923, qui tout compte fait n'a pas tourné trop mal puisque l'expérience travailliste a été éphémère et la leçon salutaire. Pourtant M. Baldwin a peu d'autorité. Les troupes manquent d'allant. Ce qui est beaucoup plus grave, l'indiscipline est prêchée par la presse à grand tirage qui mène des campagnes acharnées contre le gouvernement sans se préoccuper de l'avenir de l'empire. C'est un des traits les plus caractéristiques de la transformation des mœurs politiques. Rarement il s'est manifesté avec tant d'éclat qu'à propos de la réforme qui va accorder aux femmes le bulletin de vote, exactement dans les mêmes conditions qu'aux hommes.

Il est permis d'éprouver peu d'enthousiasme pour le suffrage universel. Rien ne serait plus naturel que de voir les champions des théories conservatrices réagir contre un système qui menace tout simplement de ruiner les fondements du parlementarisme dans le pays même qui a créé la tradition parlementaire. Le mouvement existe d'ailleurs. Il y a ce qu'on appelle très improprement des fascistes anglais qui dénoncent la déviation d'un concept basé sur la libre discussion et l'équilibre des élites. Toutefois ce n'est encore qu'une avant-garde. La masse ne discute pas la généralisation du suffrage, mais seulement son extension au sexe soi-disant faible. Alors on ne comprend plus. Pourquoi cette indignation contre l'admission des femmes aux urnes? Toute l'évolution de notre époque, dont les Anglo-Saxons peuvent revendiquer l'initiative, ne tend-elle pas à la suppression de tout ce qui distingue les sexes? S'il est un terrain sur lequel le rapprochement semble tout indiqué, c'est bien celui des droits civiques. Les femmes travaillent comme les hommes. Elles paient les impôts comme les hommes. Bien mieux, elles sont beaucoup plus sensibles à tout ce qui touche à l'économie domestique dont l'absence se fait si gravement sentir dans les discussions budgétaires. Non seulement le vote féminin est une combinaison de

justice élémentaire, mais la justice stricte exigerait le vote familial parce que les enfants qui représentent l'avenir sont autrement intéressés à la bonne gestion des affaires de la nation que les vieillards penchés sur la tombe. On peut être pour ou contre le suffrage universel, à condition que ce soit le suffrage total.

La pire des injustices est de condamner le beau sexe au nom de ce préjugé archaïque que les adversaires de la réforme ont résumé dans l'épithète méprisante de « flapper ». Comment ose-t-on comparer à ce petit canard sauvage piailleur les femmes anglaises qui ont eu précisément la sagesse de ne pas réclamer le bulletin de vote? Car elles ont le bon sens de ne pas s'en soucier, sans quoi il y a beau temps qu'elles l'auraient obtenu. En Angleterre comme ailleurs, ce que femme veut Dieu le veut et aussi les politiciens, même les plus rétrogrades. En cela les femmes se montrent infiniment plus sensées que les hommes. Ce serait précisément un motif suffisant de leur accorder un mandat dont on a d'avance la preuve qu'elles n'abuseront pas.

Ainsi se trouve écarté le seul argument sérieux qui ait pu être invoqué contre la réforme. Le sexe faible est sensiblement plus nombreux en Angleterre que le fort. Il y aura donc 12 500 000 électrices contre 10 900 000 électeurs. Ce ne serait inquiétant que s'il y avait à redouter des entraînements de ce manque de pondération que l'on n'a plus le droit de reprocher aux filles d'Ève. L'expérience a été faite dans un assez grand nombre de pays pour que l'on soit à l'abri de toutes préoccupations. Ce qu'on peut reprocher le plus à ces tentatives est de ne pas avoir produit de transformations radicales. Il est donc assez surprenant de constater que la seule résistance à la réforme se soit manifestée dans les milieux conservateurs. Chez nous ce sont les radicaux et les anticléricaux qui barrent le chemin des urnes aux jupons suspectés de tendance réactionnaire. Peut-être, après tout, cette contradiction apparente s'explique-t-elle tout simplement par une commune répugnance des *beati possidentes*. Quoi qu'il en soit, c'est un fait que 149 députés conservateurs ont refusé leur vote. Parmi eux figurent en bonne place trois membres du cabinet : M. Churchill dont on peut attendre toutes les fantaisies, M. Amery et M. Chamberlain que l'on ne s'attendait pas à rencontrer parmi les misogynes.

Cela n'empêche pas la réforme de s'accomplir. Mais cela peut la stériliser. En entreprenant de mobiliser les femmes contre le socia-

lisme, M. Baldwin a eu une idée assez hardie. Encore faut-il qu'on l'exploite. Pour cela il faut que le parti l'adopte, sinon avec enthousiasme, du moins avec discipline. Sans quoi ce seront les adversaires qui en profiteront. Ils n'ont pas été longs à s'apercevoir que la réforme profitera à celui qui saura s'en servir.

Il y a quelque chose de mieux à faire que de multiplier les électeurs, c'est de tâcher de regagner leur sympathie. C'est aussi beaucoup plus difficile, surtout quand le sentiment des responsabilités limite le champ des flagorneries. Un gouvernement qui est obligé de maintenir un budget de plus de 100 milliards de francs, qui ne parvient pas à faire tomber le nombre des chômeurs au-dessous du million, est assez mal à l'aise pour résister aux critiques trop faciles de l'opposition. Les excuses les plus sérieuses, les charges de la guerre, l'héritage de M. Lloyd George sont de peu de poids en comparaison des charges fiscales écrasantes. Les conservateurs ont eu les mains libres depuis plusieurs années. Cela suffit pour qu'on leur demande des comptes sévères.

Jusqu'ici ils avaient peu de défense. Les efforts de redressement économique se bornaient à une réforme tendant à dégager les trade-unions de la politique. Mesure d'une grande portée assurément, mais dont les fruits sont à lointaine échéance. Les velléités de protectionnisme qui ne peuvent surmonter les résistances restent à mi-chemin et même aggravent le mal en renchérissant la vie sans défendre les producteurs. Les deux premiers budgets de M. Churchill ont été franchement mauvais, se soldant avec des déficits de plusieurs milliards de francs. Le troisième, qui s'est clos le 31 mars dernier avec un petit excédent de 4 millions de livres, a été plus heureux en apparence, mais en apparence seulement. Pour boucler, le chancelier de l'Échiquier a dû vider la caisse de l'entretien des routes de 12 millions de livres et gagner 20 autres millions en faisant payer en un an des impôts sur le revenu qui auraient dû s'échelonner sur dix-huit mois. Encore, malgré ces expédients, les choses auraient-elles mal tourné si un nombre inattendu de riches n'avaient eu l'opportunité de passer dans un monde meilleur, apportant aux successions un milliard imprévu. Dans ces conditions, l'élaboration du budget qui déterminera les élections n'était pas facile. L'imagination qui n'a jamais manqué à M. Churchill aura-t-elle cette fois servi le parti conservateur? Il est certain que le budget présenté à la fin d'avril a obtenu un gros succès de lancement, même, nous dirons presque surtout du

côté de l'opposition. C'est qu'il est riche surtout en promesses et les promesses sont le meilleur aliment des surenchères.

Ne soyons pas injustes pour cela. Il y a dans le budget des réalisations très importantes et qui ramènent aux traditions les plus honorables de l'administration britannique. N'a-t-on pas pu rattacher l'œuvre de M. Churchill à celle de Disraëli? Le rapprochement ne manque pas de piquant. Ce qui le provoque c'est le retour au système adopté en 1875 par le futur lord Beaconsfield, qui attribue une somme fixe au service et à l'amortissement de la dette. Ce chiffre vient d'être fixé à 355 millions de livres, sur lesquelles un peu plus de 50 millions sont consacrés à la réduction du passif pour la première année. La partie assignée à l'amortissement ira en s'accroissant à mesure que la colonne des intérêts diminuera. M. Churchill se flatte d'arriver ainsi en cinquante années à supprimer une dette qui s'élève encore à 7 527 millions de livres. Dans ce chiffre n'est pas comprise la dette extérieure d'un milliard 95 millions qui doit être couverte par les annuités du plan Dawes. Retenons cette indication qui montre que les financiers anglais ne sont pas précisément d'humeur à envisager une réduction des paiements allemands. On est quelque peu déçu à Berlin. Est-ce pour cela qu'on a joué aux Anglais le mauvais tour de brusquer la réponse à la proposition Kellogg sur la condamnation de la guerre?

Ce n'est pas seulement dans l'aménagement de la dette que M. Churchill revient à la tradition. Il annonce la régularisation des opérations fiduciaires de la guerre. Depuis 1914 le Trésor a émis concurremment aux billets de banque des Currency Notes dont l'existence paralyse le contrôle normal du marché monétaire. Il s'agit de revenir à l'unité de la monnaie fiduciaire et à la stricte indépendance de la Banque. L'opération est au surplus profitable, car elle promet un contingent supplémentaire de 13 millions de livres au fonds d'amortissement.

Un hommage aux saines théories, c'est très bien. Une réduction effective des charges c'est mieux. A cet égard le budget apporte plus qu'on n'aurait osé l'espérer. Les dépenses du précédent exercice ont atteint 838 millions de livres et les recettes 842. Les prévisions de dépenses tombent à 806 millions et les prévisions de recettes à 812. L'économie est d'autant plus appréciable qu'elle se fait sur les frais de l'administration. Le fonctionnarisme s'est enflé pendant la guerre dans des conditions démesurées, au point que les frais d'administra-

tion civile ont quadruplé. Il s'en faut de beaucoup que les amputations de la commission Geddes aient rétabli un régime normal. Sept mille fonctionnaires ont été congédiés depuis deux ans et le budget a été allégé de 1 250 millions de francs. Onze mille nouvelles victimes monteront cette année sur l'autel et la réduction du personnel atteindra 18 pour cent. L'économie atteindra près de 4 milliards de francs. Ce n'est pas énorme sur un budget de 101 milliards et demi. Tout de même nous serions bien contents si M. Poincaré pouvait nous annoncer pour l'an prochain un allégement du même ordre qui serait de près de 2 milliards.

L'innovation essentielle du budget est un projet de réforme des taxes locales qui doit se combiner avec un vaste plan d'assistance à l'industrie et à l'agriculture. Ici nous rompons complètement non pas avec la tradition, mais avec la routine. Le régime des taxes locales qui s'est développé depuis le seizième siècle met à la charge des municipalités un grand nombre de dépenses qui dans la plupart des pays s'inscrivent au budget général parce qu'elles intéressent la collectivité. On imagine combien ces charges pèsent sur les municipalités pauvres, obligées de prélever des impôts très lourds qui écrasent la main-d'œuvre et aussi les employeurs. Ce mal est incontestablement une des nombreuses causes du marasme de l'industrie et de l'agriculture. Pas la seule assurément. Il y en a d'autres, parfaitement connues. Les exigences de l'ouvrier anglais habitué à un étalon de vie qui ne correspond pas à son rendement, l'insuffisance du travail, la perpétuation du chômage par les organisations de secours dont le poids dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Songez que les charges sociales qui n'étaient que de 22 millions de livres en 1891, de 63 millions en 1911, sont montées à 351 millions de livres, c'est-à-dire qu'elles coûtent à l'Angleterre autant que le service intégral de sa dette intérieure, quelque 44 milliards de francs par an. Évidemment tout n'est pas prime à la paresse dans ces dépenses. N'empêche que les contribuables anglais ont payé à leurs chômeurs autant que les Français à la restauration des régions dévastées, alors que les terres en friche offriraient plus d'emplois qu'il n'en faut à un million de paires de bras croisés. Le retour à la terre, à une terre qui ne produit qu'un tiers de ce que la Grande-Bretagne consomme par an, est certainement une des inspirations les plus louables de la réforme de M. Churchill qui tend tout simplement à décharger les budgets locaux de 29 millions de livres qui seront transférées au

budget de l'État. Ainsi on déchargera complètement les cultures, on allégera considérablement le fardeau des industries essentielles, on réduira les tarifs de transport. La combinaison est ingénieuse et même bien comprise, car la diminution des frais de production ne doit pas seulement faciliter la lutte contre la concurrence, elle doit logiquement se traduire par une baisse de prix au profit des consommateurs. Mais la réalisation ne sera pas immédiate. Ce sera seulement en 1929. D'ici là on éveille les espérances et on ouvre les voies à des promesses plus alléchantes encore.

Si le bénéfice est futur, les charges par contre sont immédiates. Il faut toucher avant de distribuer. Il faut donc commencer par faire des mécontents. Quelles seraient les victimes? M. Churchill a choisi les automobilistes. Peut-être parce qu'il a pensé qu'ils étaient déjà arrivés au maximum de la fureur. N'avaient-ils pas déposé au Parlement une pétition couverte de plusieurs millions de signatures pour demander la suppression de l'impôt très lourd de 125 francs par cheval qui pèse sur les moteurs? En guise de satisfaction on leur accorde une nouvelle taxe sur l'essence. Même, dans sa passion anticarburante, M. Churchill ne s'était-il pas hasardé à frapper le pétrole lampant? Il n'a pu tenir contre une formidable offensive des réchauds et des lampes. Les députés conservateurs ont été les premiers à passer à l'ennemi. Cela en promet de belles quand on discutera la réforme des taxes locales.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

DEUX ÉCRIVAINS DE LA NATURE

Il nous est bien difficile de détacher la personne de Mme Colette des livres qu'elle écrit. Elle-même ne consent-elle pas qu'on l'y trouve? « Je ne vois aucun inconvénient, — dit-elle dans son dernier roman, *la Naissance du jour*, — à mettre, imprimés, entre les mains du public, des fragments déformés de ma vie sentimentale. » Seulement elle nous parle aussi, un peu plus loin, du découragement et de l'hostilité qui s'emparent d'elle quand elle comprend qu'on la cherche toute vive entre les pages de ses romans. Se dérobe-t-elle donc, dans le même temps qu'elle se présente à nous? Nous voilà d'autant plus embarrassés que, cette fois, elle est bien l'héroïne, qui ne s'appelle ni Claudine, ni Renée, mais tout bonnement Colette.

Ce livre est-il un fragment de biographie romancée? Colette nous apparaît entre deux personnages imaginaires, un jeune homme et une jeune fille, Valère Vial et Hélène Clément. C'est le roman de la femme de cinquante ans. Vial s'est fiancé à Hélène. Mais depuis qu'il connaît Colette, il est tenté d'oublier sa promesse. Colette ravira-t-elle Valère à Hélène? Non. A demi maternelle, elle accueille la plainte de la jeune fille, elle écarte le jeune homme. Elle renonce à l'amour, — non sans en avoir obtenu l'aveu. Elle sera, pour la première fois, au bord de la vieillesse, et tandis que son cœur se laisserait encore prendre à d'autres jeux, l'amie qui favorise l'accord de deux jeunes cœurs, et qui arrange un mariage. Et comme nous savons que Mme Colette a atteint aujourd'hui l'âge de cette figure de roman qui porte son propre nom, nous sommes plus gênés que nous ne

l'avons jamais été par les confidences à demi déguisées qu'elle nous a faites au cours de son œuvre sous divers pseudonymes.

Nous avons tort. Nous devrions mieux connaître Mme Colette. Nous devrions savoir ce qui a de l'importance à ses yeux et ce qui n'en a pas. N'a-t-elle pas pris soin de nous le révéler? Car elle écrit encore, dans ce livre où il semble qu'elle veuille gagner plus profondément la confiance du lecteur : « La catastrophe amoureuse, ses suites, ses phrases n'ont jamais, en aucun temps, fait partie de la réelle intimité d'une femme. Comment les hommes s'étonnent-ils encore qu'une femme livre si aisément au public des confidences d'amour, des mensonges, des demi-mensonges amoureux? En les divulguant, elle sauve de la publicité des secrets confus et considérables, qu'elle-même ne connaît pas très bien. »

Laissons donc de côté le petit roman du renoncement à l'amour, qui, à vrai dire, n'occupe guère qu'une moitié du volume. Allons à l'essentiel. Ce sont des méditations nocturnes, à l'heure où le jour va bientôt paraître. Cette heure « incline vers l'indulgence ceux qui la goûtent aux champs et ne donnent rendez-vous, sous la fenêtre bleuissante, qu'à eux-mêmes. » Ces méditations sont celles de la même Colette, à l'âge où la vie est plus qu'à demi écoulée et où l'on sent la mort plus proche.

Il n'y a guère qu'une manière d'aborder ce grand thème mélancolique. Barrès, le jour où il se vit au seuil de la vieillesse, alla visiter le cimetière où reposaient ses morts, et rechercha les papiers laissés par l'un d'eux, l'arrière-grand-père qui avait été officier de la Grande Armée. Mme Colette, elle, se souvient de sa mère, et relit les lettres où, à soixante-quinze ans, celle-ci lui enseignait le sens de la vie des vieillards. C'est un enseignement que Mme Colette est toute disposée à s'assimiler. Elle se range, sans révolte, du côté des « plus de quarante ». Elle constate : « Une des grandes banalités de l'existence, l'amour, se retire de la mienne. L'instinct maternel est une autre grande banalité. » Et elle ajoute : « Un âge vient où il n'est plus donné à une femme que de s'enrichir. »

Peut-être pas à toutes les femmes. La plupart ont pour richesse principale l'amour et le bonheur maternel, que Mme Colette met au rang des banalités. Il n'est pas donné à toutes, comme à Colette, de participer de façon plus mystérieuse à la vie de la nature, grâce à un instinct qui est le privilège des poètes. Mais, pour la femme qui a reçu ce don, la saison où le cœur s'apaise, où l'âge apporte sa sérénité, est aussi celle des plus riches moissons, — beaux fruits quasi parfaits de la poésie, que l'on comparerait, s'il s'agissait d'un homme, à ceux de la vieillesse de Gœthe.

Regardons Mme Colette entrer dans cette vie. Nous savons d'avance ce qui y tiendra la plus grande place : ce qui était déjà le meilleur de ses autres livres, son immense et profond sentiment de la nature. Ses méditations, à la naissance du jour, alternent avec les journées ensoleillées d'un été provençal. Autour d'elle, des amis dont elle nous dit les noms, Francis Carco, Dunoyer de Segonzac, Luc-Albert Moreau, sont éparpillés sur une colline lumineuse, près de Saint-Raphaël ou de Saint-Tropez. Quand les amis ont disparu, au tournant d'une route blanche, il reste les bêtes, les plantes, la terre chaude et parfumée. Ce sont les plus beaux personnages de l'œuvre de Colette. Jamais peut-être elle n'en a parlé si bien.

Elle dépouille son humanité, elle est fraternelle à l'égard des plus humbles créatures. Écoutez-la parler des plantes :

« Je crois que la présence, en nombre, de l'être humain fatigue les plantes. Une exposition horticole pâme et meurt presque chaque soir, quand on lui a rendu trop d'hommages ; j'ai trouvé mon jardin las après le départ de mes amis. Peut-être les fleurs sont-elles sensibles au son des voix. Et les miennes ne sont pas accoutumées plus que moi aux réceptions. »

Quant aux bêtes, Mme Colette a presque cessé de les décrire. C'est que les bêtes font partie de ces « secrets confus et considérables » que Mme Colette veut garder, au prix de quelques autres confidences. Elle n'aime plus écrire le portrait, l'histoire des bêtes. « L'abîme, que des siècles ne comblent point, est toujours béant entre elles et l'homme. » Mme Colette n'est pas restée du côté de l'homme, elle a opté pour les bêtes. Les animaux ne sont plus, pour elle, matière à des réflexions qui détachent et isolent leurs figures ; ils ne fournissent plus des épisodes et des motifs à l'écrivain. Ils sont mêlés à son œuvre, ils y circulent, ils l'animent de leur souffle, de leurs cris, de leurs chants, du battement de leur sang sous le poil ou la plume tiédé. Ils y sont mêlés comme les sucs de la terre, la terre que Mme Colette aime à travailler de ses mains.

« Soulever, pénétrer, déchirer la terre est un labeur — un plaisir — qui ne va pas sans une exaltation que nulle stérile gymnastique ne peut connaître. Le dessous de la terre, entrevu, rend attentifs et avides tous ceux qui vivent sur elle. Les pinsons me suivaient, fondant sur les vers avec un cri ; les chats humaient ce peu d'humidité qui brunit les mottes friables ; la chienne grisée forait, à toutes pattes, son terrier personnel... A ouvrir la terre, ne fût-ce que l'espace d'un carré de choux, on se sent toujours le premier, le maître, l'époux sans rivaux. La terre qu'on ouvre n'a plus de passé, elle ne se fie qu'au futur. »

Le travail de la terre, la préparation des récoltes, le calcul des saisons et des années, inclinent à une sereine philosophie. Tandis qu'elle rafraîchit de paillis le pied d'un jeune mandarinier, Mme Colette songe : « Dans dix ans, on cueillera de belles mandarines sur ce petit arbre. » Mais qui les cueillera? « Moi ou quelqu'un d'autre, ajoute-t-elle, ça n'a pas d'importance. » D'une remarque furtive, qu'elle se garde bien d'appuyer, Mme Colette, rien qu'en plongeant ses yeux dans les yeux de ses chats, ou en respirant l'odeur végétale, rejoint parfois les grands poètes.

*
* *

Je n'aurais sans doute jamais eu l'idée de rapprocher Mme Colette et M. de Pesquidoux, si deux de leurs livres ne s'étaient offerts à moi presque en même temps. Il n'y a cependant rien de forcé dans ce rapprochement. C'est aussi comme un poète de la nature que nous apparaît M. Joseph de Pesquidoux, au terme de ce second *Livre de raison*, qui s'ajoute à quatre autres volumes sur la vie et les travaux des champs.

Comme Mme Colette, M. de Pesquidoux sait parler de la terre et des créatures qui y sont attachées, des plantes qui en jaillissent, des bêtes dont le flair connaît l'odeur des pistes. Il se plaît à des méditations analogues. Ceux qui l'ont précédé sur son domaine sont toujours présents à son esprit. Il y a, dans son dernier livre, une très belle page où il évoque son père, qui, seul en face de la campagne, disait : « Je parle avec mes morts. » M. de Pesquidoux aussi parle avec ses morts, en même temps qu'il songe à ceux qui lui survivront.

Mais dans ce dialogue avec la création, M. de Pesquidoux est homme, tandis que Mme Colette est femme. On pourrait même dire qu'il est homme aussi parfaitement qu'elle est femme. Elle est tout abandon, toute sensualité, tout anarchie. Elle mêle les ardeurs de sa propre vie aux forces naturelles, sans autre souci que de s'y épanouir. La sève qui monte dans l'arbre et frémit dans les feuilles, aux caresses de la pluie et du soleil, est mue par cette obscure allégresse. M. de Pesquidoux, lui, est ordre, intelligence, raison. Poète moins audacieux, il ne tient pas pour « banalités » l'amour et la filiation, qui perpétuent et renforcent, avec l'aide du temps, l'alliance d'une famille et d'un pays. Il fait partie d'une vieille société humaine qui a affiné et poli ses relations avec le sol où elle s'est établie. Ce n'est pas qu'il ait rien tyrannisé ni diminué autour de lui. Ses bêtes et ses plantes sont aussi heureuses que celles qui habitent la jungle familière de Mme Colette. Elles jouissent du bonheur plus sûr qui est le prix de

leur condition domestique. Domestique? S'agit-il d'une humiliation ou d'une servitude? Pas du tout : c'est la situation privilégiée des créatures qui vivent sur une terre au centre de laquelle un homme a bâti une maison. M. de Pesquidoux est cet homme là, ou presque. La maison lui vient de sa famille, il la conserve, il la maintient. Il y réussit d'autant mieux qu'il a toujours vécu près de ce sol, qu'il le connaît et qu'il l'aime, qu'il est attaché, de cœur, à ses arbres, à ses guérets, à ses chevaux, à ses chiens, comme Mme Colette l'est à sa chatte et à son mandarinier. C'est par le cœur que se rejoignent ces deux écrivains, amis des mêmes êtres et des mêmes choses.

Par le cœur et par la belle langue qu'ils parlent, savoureuse et pure. Celle de Mme Colette est plus naturellement merveilleuse, plus comparable à un filet d'eau de source, à un rayon de lumière, à tous ces trésors donnés à l'homme sans qu'il y puisse rien ajouter; plus parfumée aussi d'essences sauvages. Celle de M. de Pesquidoux est plus civilisée, plus enracinée et plus construite; les races qui l'ont transmise jusqu'à lui l'ont enrichie et dépouillée tout à la fois.

Mais ces deux écrivains ont en commun la fraîcheur et la santé que leur donne leur commerce avec la nature. Il y a d'étroits rapports entre la vie des mots et la vie du sol. La vigueur d'une langue est faite des mots dont elle a été nourrie par les hommes qui tiennent de près à la terre. Elle est entretenue par des écrivains qui, en sens inverse, soumettent à l'épreuve des choses rustiques la pureté, l'aloi du style. D'autres langages ont plus de subtilité, un esprit plus délié peut-être. Celui-là est, pour le lecteur, reposant et sain comme une journée de grand air. C'est ce qui fait, par-dessus tout, le charme de ces deux livres. Il n'est pas sûr que nous soyons toujours intéressés par les méthodes de culture qu'étudie M. de Pesquidoux, ni que notre attention soit très vivement retenue par tel personnage un peu falot qu'invente Mme Colette. Mais toujours l'un et l'autre nous donnent à lire des pages de beau et bon français. Ce qui ne nous arrive pas si souvent.

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

LES ÉVANGILES ET L'HISTOIRE

L'opinion suit distraitement les travaux de la critique rationaliste sur les évangiles et les origines du christianisme. Sans doute en soupçonne-t-elle l'inanité... Après avoir jeté un grand éclat vers le milieu du dernier siècle, avec Strauss et, surtout, avec Renan, l'école a dû reconnaître ses erreurs — dont certaines étaient éclatantes. Elle a fait ensuite de vains efforts pour se renouveler ; ses partis pris la condamnaient à tourner perpétuellement dans le même cercle. Nul n'en doute plus aujourd'hui, son point de départ était faux. Soutenant *a priori* que les évangiles contiennent une part de vérité et une part de légende, elle a prétendu dégager l'une et rejeter l'autre. Mais au moyen de quel critère distinguait-elle la légende de la vérité? Ce qu'elle appelait légende, c'était le miracle et, d'une manière générale, le surnaturel. Point de vue d'ordre non pas historique, ni scientifique, mais métaphysique.

L'histoire doit, elle, se borner à restituer les faits : but qui n'est modeste qu'en apparence, car même lorsque témoignages et documents abondent, rien n'est plus difficile que de savoir comment les choses se sont réellement passées. Renan, dont un scepticisme profond venait tempérer le scientisme, a qualifié l'histoire de « pauvre petite science conjecturale ». Que devient-elle quand le parti pris philosophique inspire et domine la conjecture? « On ne connaît, dit encore l'auteur de la *Vie de Jésus*, l'origine de chaque religion que par les récits des croyants. Il n'y a que le sceptique qui écrive l'histoire

ad narrandum ». A part une ligne de Tacite et une page ou deux de Josèphe, les origines chrétiennes ne nous sont en effet connues que par les chrétiens. De ces attestations de la foi, comment tirer, sans arbitraire, la négation de cette même foi? L'iniquité et la fraude inévitable de ce labeur sont un instant apparues au successeur le plus qualifié de Renan : « Le travail critique, a dit M. Alfred Loisy, ne fera jamais la pleine lumière sur tous les détails d'un sujet qui se dérobe en grande partie à l'expérience directe de l'historien. » La suite logique d'un tel aveu n'eût-elle pas été l'abstention?

Une expérience récente, en matière de critique historique et littéraire, a montré qu'il ne fallait toucher à la tradition qu'avec la plus grande prudence. On l'a vu à propos des poèmes homériques des *Niebelungen* et de la *Chanson de Roland*, dont on avait voulu faire des poèmes collectifs et qui — on le reconnaît aujourd'hui — sont des œuvres nettement personnelles. La tradition chrétienne n'échappe pas à la règle. En la méconnaissant, la critique rationaliste a entassé les systèmes faux et les hypothèses vermoulues, dont le seul rappel ajouterait un nouveau chapitre à la Somme, déjà si imposante, des erreurs du dix-neuvième siècle.

Baur, Strauss et, après eux, Renan, s'étaient dit : « Puisqu'il y a dans les évangiles une part de merveilleux (l'Église dit de mystère), c'est qu'un travail et comme une concrétion légendaire s'est formée autour du fait primitif. Ce travail a dû demander beaucoup de temps. Les évangiles ne peuvent donc être l'œuvre directe des apôtres, ni même de la première génération chrétienne. » En vertu de ce préjugé, c'est un siècle après la mort du Christ que la plupart des exégètes allemands plaçaient la rédaction des évangiles (Renan, quant à lui, a évité cet excès). Or, un examen plus serré a montré que les évangiles remontaient, soit aux apôtres eux-mêmes, soit à leurs disciples immédiats.

Il est sûr que les Douze n'avaient nullement songé, d'abord, à composer une vie du Christ. Ils prêchaient la foi au Christ ressuscité et manifesté Messie, ou Fils de Dieu, par sa résurrection. Ce qu'ils appelaient l'évangile ou la « bonne nouvelle », c'était leur enseignement tout entier, et non pas seulement une biographie de Jésus. Lorsque saint Paul dit qu'il confronta son évangile avec celui des autres apôtres à Jérusalem, vers l'an 51, il est bien certain qu'il ne s'agissait pas d'un évangile, mais d'une sorte de catéchisme. La vie et les préceptes du Christ y étaient inclus et fréquemment rappelés, notamment les épisodes essentiels, la Cène et la Passion. Cet enseignement, nous l'avons pour saint Paul, et de sa propre main, dans ses Épîtres authentiques, qui s'échelonnent entre l'an 53 et l'an 62.

Pour obtenir ce que nous appelons aujourd'hui les évangiles, il a fallu les extraire de l'enseignement des apôtres. Or, il y a des raisons de croire que ce travail a été fait de leur vivant. Les deux premiers évangiles devaient exister en 57, quand saint Paul écrivait la première Épître aux Corinthiens. L'apôtre des Gentils y rappelle la Cène en termes qui sont exactement ceux de Mathieu et de Marc. Mais il ajoute ces paroles, inconnues aux deux évangélistes : « Faites ceci en mémoire de moi, » paroles qui ne se retrouvent que dans Luc, lequel fut, selon la tradition, un compagnon de Paul. Dans ses autres épîtres, sur les différents sujets doctrinaux qu'il aborde, la prohibition du divorce, le célibat et la virginité, la bénédiction des persécuteurs, l'importance primordiale de la charité, etc., Paul est en conformité générale avec Mathieu, mais sans ressemblance littérale. Il y a donc indépendance complète des deux premiers évangélistes, d'une part, et de saint Paul, de l'autre. Tous trois devaient être contemporains et prêcher ou écrire sans relations mutuelles.

Quant au IIIe Évangile, sa date est fixée par le préambule des *Actes des Apôtres* qui sont, comme on sait, du même auteur. Luc déclare dans ce préambule avoir composé antérieurement « son premier livre », ou il a parlé de « toutes les choses que Jésus a faites et enseignées ». Les *Actes* cessant brusquement vers l'an 63, c'est donc vers 60 que l'Évangile de Luc aurait été écrit — peu d'années, en somme, après les deux premiers synoptiques. Pour donner au IIIe Évangile une date postérieure et le reculer après 70, il faudrait voir dans le passage du chapitre XIX (41-44) annonçant la prise et la ruine de Jérusalem une prophétie *ex eventu*, c'est-à-dire refuser au Christ tout don de prescience — ce qui n'est, faute de preuve, qu'une présomption arbitraire.

Comment les deux premiers évangiles ont été composés, la tradition nous l'apprend, et avec ces détails concrets qui distinguent ordinairement la vérité. Saint Irénée, coadjuteur de saint Pothin, évêque de Lyon, en 176, nous le révèle d'après Papias, évêque d'Hiérapolis, qu'il avait dû connaître dans sa jeunesse (car saint Irénée était né à Smyrne vers 130). Papias, dit-il, tenait de Jean l'Ancien (en qui saint Irénée saluait l'apôtre Jean et l'auteur du IVe Évangile) que Marc, interprète de Pierre, avait écrit au fur et à mesure les souvenirs de cet apôtre sur la vie du Christ. Pierre ne contait pas ces épisodes avec suite, mais « selon les besoins et sans exposer avec ordre les discours du Seigneur ». Quant à Mathieu, il avait écrit en hébreu « les discours du Seigneur *(logia)*, et chacun les traduisait comme il pouvait ». Par cette expression, les « discours du Seigneur », il ne faut pas entendre un recueil uniquement composé de discours

sans passages narratifs — c'est M. Alfred Loisy qui l'observe. Les deux premiers évangiles répondent donc assez bien à la description de Papias, car celui de Mathieu offre une prédominance marquée des discours sur les récits, tandis que celui de Marc offre la prédominance contraire. M. Alfred Loisy, qui n'admet pas la version de Papias, est cependant amené par son analyse du IIIe Évangile, à distinguer entre les sources de Luc un recueil de *logia* et un recueil narratif — c'est-à-dire deux documents conformes à la description que donne Papias, des deux premiers évangiles. Ces deux recueils dont il reconnaît pourtant le caractère primitif, pourquoi M. Loisy refuse-t-il de les attribuer à Mathieu et à Marc?

Mais c'est sur le IVe Évangile qu'a surtout porté le débat. La tradition, comme le texte lui-même, l'attribue à Jean l'Apôtre « celui qui reposa sur la poitrine du Seigneur », le fils de Zébédée et le frère de Jacques. La critique ne veut y voir que l'œuvre d'un sectaire asiate, imbu de philosophie alexandrine et vivant, soit à la fin du premier siècle, soit au début du second. La tradition se fonde, ici encore, sur le témoignage de saint Irénée : « Jean, le disciple du Seigneur, celui qui reposa sur sa poitrine, publia aussi un évangile étant à Éphèse, en Asie. » Or, le coadjuteur de saint Pothin auteur de ces lignes avait été le catéchumène de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, et saint Polycarpe (né en 69, martyrisé en 155) avait été institué par Jean lui-même. Entre l'auteur de l'évangile et son témoin, il n'y a donc que saint Polycarpe. Tout confirme ce témoignage si direct. Les églises d'Asie au deuxième siècle vénèrent toutes la mémoire d'un Jean l'Ancien *(Ioannès Presbuteros)* qu'elles regardaient unanimement comme Jean l'Apôtre et l'auteur du IVe Évangile. C'est sur lui et sur son usage qu'elles se fondaient pour garder à la fête de Pâques l'ancienne date juive. Polycrate, évêque d'Éphèse à la fin du deuxième siècle, disait : « Deux grands astres se sont couchés en Asie qui se lèveront au dernier jour : Philippe, l'un des Douze, qui repose à Hiérapolis, et *Jean l'Apôtre*, qui a dormi sur la poitrine du Sauveur et qui, martyr et docteur, a son tombeau à Éphèse. » (Dans Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. III, chap. xxxi, n. 3.) Théophile d'Antioche, Clément d'Alexandrie, Tertullien et toute la tradition subséquente se prononcent invariablement dans le même sens. Il n'est pas jusqu'à Julien l'Apostat qui ne confirme l'authenticité de l'Évangile en l'attribuant à Jean.

Pourquoi cette attribution serait-elle fausse? M. Alfred Loisy reconnaît que le IVe Évangile est antérieur à l'Apocalypse, laquelle date de 95 (et non, comme l'avait cru Renan, de 68). Il a été écrit, suivant lui, vers 90. Qu'est-ce qui s'oppose donc à ce que Jean

l'Apôtre en soit l'auteur? S'il avait vingt ans à la mort du Christ, en l'an 30, le « disciple aimé » aurait écrit vers l'âge de quatre-vingts ans. Or, l'épithète de « l'Ancien » dont il se qualifie lui-même (dans les deuxième et troisième épîtres johanniques) atteste sa grande longévité, son caractère d' « Ancien » par excellence, et de dernier témoin oculaire de la « Vie du Verbe », que le IVe Évangile souligne. On alla dans son entourage jusqu'à croire qu'il ne devait pas mourir. Saint Jean aura quitté Jérusalem avant la grande catastrophe de 68 qui amena la dispersion de tous les chrétiens de Judée et se sera réfugié à Éphèse, où des témoignages le font vivre jusque sous le règne de Trajan.

Mais M. Loisy veut que Jean l'Ancien soit différent de Jean l'Apôtre et c'est dans ce sens qu'il interprète un passage assez obscur de Papias, où Jean l'Ancien est, en effet, nommé après Jean l'Apôtre et semblerait un personnage distinct, si Papias était un écrivain qu'il faille prendre au pied de la lettre. Mais l'évêque d'Hiérapolis était en réalité, d'après Eusèbe qui le cite, un esprit assez confus, attaché entre autres aux superstitions millénaires. Il déclare avoir « recherché près des anciens *ce que disaient* les disciples du Seigneur », entre lesquels il nomme les apôtres et, parmi eux, Jean, et ensuite « *ce que disent* Aristion et Jean l'Ancien, disciples du Seigneur ». La distinction de l'imparfait de l'indicatif et du présent donnerait à croire qu'il n'avait pas connu les apôtres premièrement énumérés, tandis qu'il avait entendu Jean l'Ancien — ce qu'affirme, de son côté, saint Irénée. La difficulté d'admettre deux Jean, tous deux également « disciples du Seigneur » porte à croire que Papias, aura, la première fois, cité machinalement Jean dans la liste générale des apôtres, sans s'apercevoir qu'il allait le citer ensuite parmi ceux qu'il avait personnellement connus et entendus. Renan, qui a suivi ici en grande partie la tradition, a eu assez de bon sens pour ne pas croire à ces deux Jean, qui auraient vécu en même temps à Éphèse et y auraient été semblablement honorés. M. Loisy avait d'autant plus de raisons de l'imiter qu'il n'admet pas que Papias ait été l'auditeur direct de Jean l'Ancien : ainsi la distinction entre les « disciples » que Papias a entendus et ceux qu'il n'a pas entendus, c'est-à-dire entre Jean l'Apôtre et Jean l'Ancien, s'évanouit pour lui, et la logique lui interdit de l'invoquer. Mais il n'en tient aucun compte : ce critique d'une science très vaste et d'une subtilité déconcertante (Renan disait qu'*on ne guérit pas de la subtilité*), s'attache obstinément à l'opinion d'Eusèbe, qui écrivait au quatrième siècle et n'obéissait, dans cette affaire, qu'à des préventions théologiques. Remarquons-le : le vieil historien des origines ecclésiastiques, à qui

nous devons la conservation de tant de pièces inestimables, *ne doutait pas un seul instant que le IVe Evangile fût de Jean l'Apôtre*, et ce n'est que par un véritable abus que son opinion a pu être retournée en sens contraire. Ce qui le choquait, c'était que l'Évangile et l'*Apocalypse* fussent du même auteur. Il n'aimait pas la grandiose et terrible « lettre aux Sept Églises d'Asie », et c'est pour l'attribuer à un autre qu'à saint Jean qu'il s'est efforcé d'accréditer l'existence d'un Jean l'Ancien qui n'aurait pas été Jean l'Apôtre.

Thèse insoutenable. Les témoignages attribuant l'*Apocalypse* à Jean l'Apôtre sont pour ainsi dire contemporains de l'œuvre. Bornons-nous à un seul : celui de saint Justin, né à Naplouse en 101 (c'est-à-dire à une époque où Jean d'Éphèse vivait probablement encore), et converti au christianisme en 130, dans la ville même d'Éphèse. L'attestation de saint Justin a d'autant plus de valeur que l'homme était un érudit, nourri dans les lettres et la philosophie païennes. Or, il affirme que le Jean qui se nomme dans l'*Apocalypse* et se désigne comme son auteur, est bien Jean l'Apôtre. Les différences de style, alléguées par Eusèbe, ne sont nullement convaincantes, car il ne s'agit point ici d'œuvres littéraires, ni d'écrivains professionnels, mais d'écrits spontanés, jaillis d'une inspiration extraordinaire, et marqués par un mépris complet de la forme. L'*Apocalypse* est née, comme on sait, d'une vision ; la date que lui assigne la critique (95) la place après la persécution de Domitien, ce qui cadre avec les données traditionnelles suivant lesquelles Jean, après avoir subi la torture à Rome, aurait été exilé et assujetti aux travaux des mines dans l'île de Pathmos. Tertullien rappelle que « Jean subit le supplice de l'huile bouillante, mais qu'il n'eut aucun mal et fut ensuite relégué dans une île » *(De Præscriptione*, 36). Cette île, l'*Apocalypse* la nomme, et c'est Pathmos. On conçoit qu'un homme sorti de telles épreuves ne se soit plus exprimé avec le calme doctoral qui distinguait son œuvre antérieure, l'Évangile. On comprend l'indignation de l'apôtre juif, brusquement tiré d'un millieu grave et pudique, à la vue des vices de la Rome domitienne, et ses malédictions à la « grande prostituée, à la grande Babylone, mère des impudicités et des abominations de la terre ». Si le ton n'est plus du tout celui de l'Évangile, il y a cependant des similitudes frappantes d'expression et de doctrine. Ainsi l'Agneau, qui tient tant de place dans la vision, est celui que Jean-Baptiste nomme dès le début de l'Évangile : « Voici l'Agneau de Dieu » (I, 36). D'autre part, l'expression de Verbe ou de *Logos*, si particulière au IVe Évangile, se retrouve dans l'*Apocalypse :* « Il était revêtu d'une robe teinte dans le sang et il s'appelle la Parole de Dieu *(Kaï kekl*ê*taï to onoma autou ho Logos tou Theou)* »

(XIX, 13). Si Jean l'Ancien était un personnage différent de Jean l'Apôtre, ce n'est pas l'*Apocalypse* que l'on pourrait songer à lui attribuer, mais les deuxième et troisième épîtres johanniques, car il s'y nomme lui-même l'*Ancien*. Or ces épîtres sont manifestement du même auteur que la première épître johannique, lequel est, sans contestation possible, celui de l'Évangile. La vérité n'est-elle pas que les deux Jean s'identifient et ne font qu'un?

L'auteur de l'évangile est un Juif comme celui de l'*Apocalypse*. Tandis que saint Paul, citoyen de la ville toute hellénique de Tarse, écrit couramment le grec, Jean l'écrit avec peine et comme une langue étrangère. Sa phrase n'a pas les balancements de la pensée grecque, les membres en sont reliés gauchement par des *kaï;* c'est de l'hébreu traduit en grec et la question se pose aujourd'hui de savoir s'il n'en a pas existé un original araméen. Un religieux qui a fait du IVe Évangile une étude approfondie, le P. Allo, nous l'apprend, dans un livre où une vaste érudition est mise à la portée de tous *(le Scandale de Jésus*, dans la collection *la Vie chrétienne*, chez l'éditeur Grasset.)

Ainsi, l'expression de *Logos* qui ne vient, d'ailleurs, que dans le prologue de l'Évangile, et que jamais le narrateur ne place dans la bouche de Jésus (Renan en avait déjà fait la remarque), ne doit pas faire illusion sur la grécité de l'auteur. Le P. Allo l'observe très judicieusement : c'était une expression plutôt stoïcienne que néo-platonicienne et alexandrine. Seuls, au premier siècle, les stoïciens s'étaient assez mêlés aux couches populaires pour les pénétrer de leur langage. Avec leur longue barbe, leur bâton et leur besace, on les voyait sur toutes les routes. Ils étaient un peu dans l'Empire ce que furent, plus tard, les moines mendiants du moyen âge. Le Logos était pour eux la Raison universelle, — pure abstraction, comme d'ailleurs, ou peu s'en faut, le Logos de Philon. Cette expression, tombée dans la langue courante des Asiates, Jean s'en empare, mais il incarne le Logos dans un homme et l'assimile au Fils de Dieu. Son Logos, c'est la Parole divine, ou encore la Sagesse qui a préexisté à toutes choses et créé le monde, au sens du livre de la *Sagesse* hébraïque et des *Proverbes*, car il est évident que si l'auteur du IVe Évangile connaît les livres sacrés des Juifs, il ignore tout de la philosophie grecque.

Le IVe Évangile nous offre, en somme, la vie du Christ intimement mêlée à l'enseignement de l'apôtre, à sa glose, tandis que, dans les *Epîtres* de saint Paul, nous n'avons que la glose autour d'un petit nombre de maximes évangéliques, et que, d'autre part, dans les deux premiers évangiles, la glose (celle de Mathieu et de Pierre) a été,

sinon retranchée, du moins fortement élaguée. Le fait que l'apôtre vieilli, au lieu d'écrire une biographie pure et simple, s'est cru en droit de n'en pas séparer la doctrine qu'il prêchait depuis un demi-siècle, loin d'être un signe d'altération et de contrefaçon, est, au contraire, une marque d'authenticité, car l'accent avec lequel l'auteur professe accuse le dernier survivant des Douze, le chef reconnu des églises d'Asie. Un faussaire eût prudemment copié les documents antérieurs, il les eût arrangés et harmonisés, il se fût bien gardé de lancer une doctrine personnelle.

Il y a des raisons de croire que cet évangile est antérieur à 90. S'il ne l'a pas écrit, Jean l'a certainement prêché longtemps avant cette date et certains disciples ont dû en recueillir des fragments plus ou moins étendus, puisqu'on en trouve des traces indiscutables (déjà relevées par Renan) dans l'évangile de Luc. Le médecin grec, compagnon de Paul, avait dû séjourner longuement dans le petit milieu chrétien de Jérusalem, groupé avant 68 autour de la Vierge et du disciple aimé. Il y avait appris les détails qui lui sont propres sur l'enfance du Christ, c'est également là qu'il aura connu, tout au moins, les grandes lignes de l'enseignement de Jean. Il y a, d'autre part, dans le IVe Évangile, des détails qui, à M. Loisy comme à Renan, apparaissent « primitifs » et antérieurs même aux synoptiques. Si le chapitre XXI a été ajouté après la mort de Pierre — à laquelle il fait clairement allusion, comme l'*Apocalypse* fait allusion au supplice romain de Pierre et de Paul — il pourrait avoir été écrit vers 70, la tradition fixant ce double supplice à 67. L'Évangile serait donc antérieur mais n'aurait été divulgué que plus tard, aux environs de 90.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait guère contester que les évangiles remontent aux apôtres et à l'âge apostolique. Ils datent du demi-siècle qui a suivi la mort du Christ, mais n'ont été publiés qu'après une de ces longues prédications orales qui, en matière de religion surtout, étaient familières à l'antiquité. Au début du deuxième siècle encore, Papias disait préférer la tradition orale aux livres écrits. De cette prédication, les évangiles ont été tirés, soit directement par les apôtres eux-mêmes (comme le Ier et le IVe), soit par leurs auditeurs ou leurs disciples (comme le IIe et le IIIe). Aucune latitude ne reste pour la formation d'une légende ou d'un mythe. C'est immédiatement que les Douze ont affirmé le trait le plus surnaturel, c'est-à-dire, pour le rationalisme, le plus mythique de tous, la résurrection de Jésus. Sans cette foi, leur vocation est inexplicable. Ainsi, la question du doute ou de la foi s'est posée dès le premier jour et saint Paul l'atteste : « Si le Christ n'est point ressuscité, notre pré-

dication est vaine, et votre foi est vaine aussi. Et même il se trouverait que nous serions de faux témoins... Si nous n'avons d'espérance en Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus misérables des hommes. » (I Corinth. XV, 14-15-19.)

Mais comment le rationalisme eût-il renoncé au mythe idéalisateur et divinisateur, — cette impalpable nuée d'où, brusquement, les religions éclosent? Pour le maintenir, il a eu recours à des hypothèses de plus en plus obscures et de plus en plus compliquées. La longue élaboration légendaire n'étant plus possible, il a imaginé l'explosion subite d'un germe spontanément conçu dans les premières couches chrétiennes sous l'influence des mystères païens. La légende se serait ainsi formée toute seule ; les auteurs en seraient tout le monde et personne. Est-ce vraiment là une explication? Le P. Allo ne le croit pas et en donne de fort bonnes raisons. Historiquement parlant, ni les mythes d'Osiris, d'Adonis et d'Attis, ni ceux de Mithra, n'ont rien de commun avec l'idée toute juive du Messie, Fils de Dieu. Dans un autre volume de la même collection, *la Vie chrétienne au premier siècle de l'Église*, le P. J. Lebreton expose le sens lumineux et profond de ces textes des premiers âges.

Paul Ballaguy.

LES SCIENCES

T. S. F. ET AVIATION

A notre époque où les grands voyages transocéaniens par la voie des airs préoccupent tous les esprits, on se demande avec anxiété comment peuvent faire, pour se diriger à travers l'atmosphère, les aviateurs surpris par la brume au-dessus des mers. Évidemment, ils ont à leur disposition la boussole, le « compas », pour employer le terme classique des marins. Mais la boussole ne leur donne qu'une direction, direction qu'ils peuvent suivre tout en étant déviés latéralement par l'action des vents obliques qui constitue la dérive, impossible à déterminer sans points de repère.

Même lorsque le ciel est découvert et permet aux aviateurs de faire des observations astronomiques pour faire le point, la détermination de la position exacte de l'avion est très difficile pour plusieurs raisons, dont la principale est la grande vitesse avec laquelle le véhicule aérien se déplace dans l'air environnant.

Mais, heureusement — et c'est une loi du progrès scientifique — les découvertes ne marchent pas isolément : elles s'accompagnent, elles s'aident, elles se complètent les unes les autres. A la progression incroyable de l'aviation, la Télégraphie Sans Fils apporte le concours des progrès merveilleux qu'elle a, de son côté, réalisés au cours des dernières années

Tout d'abord, la T. S. F. permet aux aviateurs de rester constamment en relation avec des postes situés, soit à terre, soit sur de grands navires, et leur donne la possibilité de demander éventuellement des

secours en cas d'accident grave : c'est déjà énorme au point de vue des conditions de sécurité de voyages aériens. Mais la merveilleuse découverte de notre grand Branly va plus loin encore : elle permet aux voyageurs de l'air de pouvoir déterminer, avec une précision très suffisante, la position de leur avion au-dessus de l'océan qu'ils survolent, grâce à la radiogoniométrie.

Cette « radiogoniométrie » est une application de la précieuse propriété que possède le « cadre », cet inimitable collecteur d'ondes qui permet à tous les amateurs de T. S. F. d'avoir chez eux la réception des postes les plus lointains sans qu'il soit besoin d'installer la moindre antenne extérieure. Le fonctionnement du cadre repose sur ce fait d'expérience que, quand le plan des spires est orienté exactement dans la direction d'un poste émetteur donné, la réception possède le maximum d'intensité : au contraire, pour une position différente, l'intensité de la réception diminue, pour devenir nulle quand le plan des spires est perpendiculaire à la direction dans laquelle se trouve le poste que l'on écoute.

Par conséquent, si le cadre peut tourner autour d'un axe vertical, si ses mouvements sont suivis par une aiguille mobile sur un cercle divisé en degrés et dont la division zéro soit orientée vers le nord, on pourra connaître, par la lecture de la position pour laquelle l'audition est nulle, la direction perpendiculaire à celle du poste émetteur. En répétant cette opération pour un second poste fixe, indiqué comme le premier sur la carte, on aura ainsi la possibilité de tracer sur celle-ci deux lignes droites dont l'intersection donnera la position de l'avion.

Il est inutile d'insister sur les avantages d'une telle méthode qui permet aux aviateurs de connaître à chaque instant leur position par rapport à deux postes connus placés à terre.

Cette application de la T. S. F à l'aéronautique n'est plus une utopie : le raid magnifique de Cornillon et Girardot vient de prouver, d'une manière éclatante, son importance pratique.

Ces deux aviateurs viennent, en effet, de boucler en cent huit heures d'absence dont soixante-huit heures de vol, le circuit du parcours Paris-Colomb-Béchar-Tombouctou-Dakar-Casablanca-Paris, soit environ onze mille kilomètres. Leur appareil était équipé d'un poste émetteur et récepteur à ondes courtes, ainsi que d'un radiogoniomètre : ils effectuaient donc un véritable voyage d'étude, puisqu'il s'agissait d'expérimenter, en service courant, deux branches de la T. S. F. encore peu utilisées à bord des avions : la radiogoniométrie et les ondes courtes.

Il peut sembler, au premier abord, qu'il n'y ait là rien de particulièrement remarquable. On connaît, en effet, les précieuses qualités

des ondes courtes signalées, étudiées et utilisées d'abord par les amateurs de T. S. F. ; dès lors, pourquoi ne pas les employer sur les avions? Tous les navires de quelque puissance ont un radiogoniomètre à bord : pourquoi, peut-on se dire, ne pas en installer aussi à bord d'un avion?

C'est que la question, en ce qui concerne l'aéronautique, n'est pas aussi simple qu'elle paraît au premier examen.

*
* *

La principale difficulté rencontrée dans l'émission d'ondes courtes à bord d'un avion réside dans la stabilité, indispensable, de la longueur d'onde sur laquelle se fait ladite émission. L'antenne et son « contrepoids » doivent être fixés d'une façon rigide afin d'éviter les variations que des vibrations exagérées infligeraient à la longueur d'onde. De même, la tension d'alimentation des lampes oscillatrices doit être maintenue aussi constante que possible.

Or, ceci n'est pas ce qui arrive quand les lampes sont alimentées par une dynamo actionnée par un moulinet à air mis en mouvement par la marche même de l'avion : le courant produit est, dans ce cas, sujet à des à-coups qui troublent fort la régularité de l'émission. On éprouve aussi des difficultés à réaliser de bonnes antennes, car presque tous les avions modernes ont une structure métallique défavorable au bon rayonnement d'une antenne fixée à leur coque. Il y a donc toute une série de dispositifs à étudier et à adopter pour assurer, à bord du véhicule aérien, la régularité nécessaire de l'émission des ondes courtes.

Mais si le problème de l'émission est délicat, celui de la réception de ces ondes à bord d'un aéroplane l'est encore beaucoup plus.

On sait, en effet, qu'il est généralement plus difficile de régler un récepteur à ondes courtes qu'un récepteur à ondes longues : en réalité, on peut remédier à cet inconvénient par une démultiplication convenable des organes extérieurs de commande. Mais la principale difficulté consiste dans les bruits parasites, dus, pour la plupart, aux circuits d'allumage des moteurs de l'avion. Ce qui rend le problème particulièrement complexe, c'est que l'intensité de ces bruits varie beaucoup suivant le type de moteurs, le type des magnétos, la place occupée dans le fuselage par l'appareil récepteur.

On remédie à ces inconvénients très sérieux en groupant sous une enveloppe métallique tous les conducteurs qui aboutissent au poste de réception ; dans le cas où cette précaution se montrerait insuffisante, on devrait blinder complètement les circuits d'allumage.

Dans les avions métalliques où le moteur est lui-même complètement renfermé dans une enveloppe métallique, celle-ci fonctionne comme une véritable « cage de Faraday » et supprime l'influence des étincelles sur les circuits extérieurs : la réception est alors infiniment meilleure.

Mais, il y a, outre ces difficultés inhérentes à l'emploi des ondes courtes, une autre difficulté spéciale à la radiogoniométrie elle-même.

Nous avons dit que l'emploi du cadre radiogoniométrique reposait sur une observation de l'extinction des signaux perçus : c'est ce que les physiciens appellent une méthode « de zéro ». C'est, en effet, au moment où cette extinction est nettement constatée que l'on note la direction du poste émetteur des signaux en question.

Il est donc indispensable d'utiliser un récepteur très sensible et d'une puissance relativement grande, pour n'être pas exposé à observer des extinctions trop « floues », dont la position, par suite, serait par trop entachée d'incertitude. C'est pour ce motif que les aviateurs utilisent depuis déjà quelque temps la réception du système dit « superhétérodyne ».

Mais alors apparaît un autre obstacle qui est, si l'on peut dire, le « défaut de la qualité ». En observant l'extinction du signal reçu avec un récepteur extra-sensible, on est d'autant plus gêné par les bruits « indésirables » que l'on appelle les parasites.

Ces bruits sont de différentes sortes.

Il y a d'abord le bruit des moteurs de l'avion : on peut y obvier, au moins partiellement, par l'emploi de bonnets, de casques spécialement combinés à cet effet. Il y a ensuite les « inductions » parasites qui se traduisent par des crépitements, par des roulements tout à ait insupportables ; quand ils proviennent des circuits d'allumage, on y porte remède, comme nous l'avons dit précédemment, en blindant les circuits d'allumage ; mais il reste les parasites atmosphériques.

Une autre difficulté, assez sérieuse celle-là, est l'emplacement qu'il faut assigner au cadre destiné à recevoir les ondes. Cette difficulté prend une importance de plus en plus grande avec les avions actuels qui sont entièrement construits en métal. Le nombre des dispositifs que l'on a imaginés pour cela est considérable ; en réalité, il y a autant de manières de faire l'installation qu'il y a de types d'avions, et il est à peu près impossible de donner des règles générales qui soient susceptibles d'être appliquées à tous les cas.

On peut voir, par les lignes qui précèdent, que l'utilisation des ondes de petite longueur, et celle de la radiogoniométrie à bord des avions modernes présentent toute une catégorie de difficultés que l'on ne rencontre pas dans l'utilisation des ondes de grande longueur.

Elles ont été résolues dans le magnifique raid de Cornillon et Girardot : il faut qu'elles le soient d'une façon générale et définitive, par des méthodes applicables à tous les avions. Alors, seulement, le problème capital de la direction des aéroplanes en temps de brume ou au-dessus des océans pourra être considéré comme complètement résolu.

C'est qu'elle est capitale, pour les voyages transatlantiques, cette question de « faire le point » en avion : sans elle, pas de communications transatlantiques par voie aérienne.

Tout récemment, le voyage de l'avion allemand le *Bremen*, voyage qui s'est terminé par un échec retentissant qu'une certaine presse s'efforce de travestir en triomphe, en a été la preuve éclatante. Cet avion devait aller directement de Hambourg à New-York. Il a commencé par aller en Irlande, ce qui n'est pas partir de l'ancien continent, mais d'une île qui en est, non seulement éloignée, mais encore séparée par une île plus grande encore, qui est la Grande-Bretagne. Il est allé atterrir, non pas à New-York ou sur un point du nouveau monde, mais sur une île située au large du continent américain. Il n'a donc pas effectué la traversée de l'Atlantique « de continent à continent ».

Mais, en outre, il a commis d'inexplicables erreurs de route. L'île où il est venu se poser est écartée de plus de trois cents kilomètres de la route qu'il devait suivre pour accomplir son programme.

On voit donc combien l'emploi de la radiogoniométrie est nécessaire aux aviateurs qui ambitionnent de traverser les mers. Sans elle, point de sécurité assurée : avec elle, au contraire, ils ont la possibilité de savoir, à chaque instant, le point de la mer au-dessus duquel ils volent. Aussi devrait-on imposer ces appareils, les rendre obligatoires aux pilotes d'avions qui se proposent de traverser l'Océan. Celui-ci a déjà servi de tombeau à trop d'aviateurs, pour qu'on ne cherche pas, par tous les moyens, à diminuer les chances qu'ont les voyageurs de l'air d'être engloutis dans ses abîmes.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

FRANÇOIS DE CUREL

On a cent fois rapporté comment ce gentilhomme lorrain vint aux lettres, particulièrement au théâtre. Messin, élève à l'École centrale, il s'apprêtait à diriger les forges fondées à Hayange par sa famille, quand il fut exilé par les Allemands, qui sentaient le danger de laisser en territoire annexé de pareils points de résistance française. Voilà cet aristocrate, par force, sans occupation. Il aime les champs, la forêt, la chasse. Il y dépense son activité, et dans la solitude il médite. M. Léon Daudet l'a appelé un Robinson. Déjà d'innombrables forces se heurtent en lui, dont la complexité et la bataille vont faire sa richesse et sa limite. Il a des goûts de terrien sain et violent et des réflexes d'aristocrate. Il commence par écrire un roman ironique, le Sauvetage d'un grand-duc. *Un critique lit ce roman et lui écrit : « Au théâtre, M. de Curel, au théâtre. » Ce premier divinateur s'appelait M. Charles Maurras.*

M. de Curel, trait à retenir, suit le conseil. Il écrit trois pièces de théâtre qu'il envoie, sous des noms différents, à M. André Antoine. Quelque temps après, il reçoit trois lettres l'informant que les trois pièces d'auteurs inconnus étaient acceptées par le directeur du Théâtre Libre. Second divinateur.

Si Antoine joue la partie avec l'Envers d'une sainte, *la gagne avec éclat devant la critique saisie d'enthousiasme, la perd en appel devant le public heurté avec trop de rudesse puissante, M. de Curel fut dès lors une gloire réservée. Suivies par l'élite avec une telle attention qu'un*

jeune professeur, vers 1898, *expliquait en classe* le Repas du lion *à ses élèves à l'égal d'un classique, ses pièces ne touchaient pas la foule.* L'amour brode, les Fossiles *tombaient à la Comédie-Française.* Le Coup d'aile *échouait au boulevard si radicalement que l'auteur resta éloigné de la scène pendant dix ans, au cours desquels il eut tout loisir de se replonger dans sa méditation de Robinson. Puis la guerre, nouvel écart du théâtre, nouvelle solitude, nouvelle méditation. Et tout à coup, après l'armistice, pour la première fois une pièce signée François de Curel touche en plein le public :* l'Ame en furie.

Ce n'était pas une des meilleures. Pourtant, ses témoins n'oublieront pas la vague d'enthousiasme qui passa sur le public singulier de la répétition générale. Si violent, si contagieux que les plus réservés furent entraînés. On retrouva par la suite le même souffle qui courbe les têtes avec le second acte de Terre inhumaine. *Mais maintenant, le public venait, ratifiait le jugement des spécialistes. Le hautain Robinson trouvait son public après la guerre, au temps même où triomphait le genre opposé,* Phi-Phi *ou* Dédé. *Contraste à première vue, explicable et naturel à la réflexion : double réflexe de l'espèce qui vient de regarder trop longtemps la mort. Elle s'efforce de l'oublier; mais, elle ne le peut.*

Entre soixante-cinq et soixante-quinze ans, François de Curel connut ainsi la partie la plus féconde et la plus heureuse de sa carrière. Les honneurs ne vinrent que tardifs et mesurés à qui ne les avait jamais poursuivis. Il fut d'Académie; mais il meurt officier de la Légion d'honneur, alors que d'autres sont commandeurs, et que M. Porto-Riche a reçu le crachat maximum.

La critique, à peu près unanime, a salué en lui un grand homme. Un homme d'une taille singulière, à coup sûr, c'est le moins qu'on puisse dire. Quand on le compare aux vivants, il est celui qui présente le plus de grandeurs réunies. D'abord, avant tout, la hauteur de la pensée. Son signe caractéristique aura été de donner une image dramatique de toutes les questions qui auront sollicité l'intelligence humaine pendant les années où il a été sur la terre. Au temps où l'ancienne aristocratie achevait de perdre son rôle de chef-né, il écrit les Fossiles. *Au temps où Albert de Mun tente l'accord des forces traditionnelles et des désirs confus qui forment le socialisme, il écrit* le Repas du lion. *Au temps où Brunetière proclame la faillite de la science, il écrit* la Nouvelle Idole. *Au temps où l'évolution est généralement admise, il écrit* la Fille sauvage. *Au temps où la révolution dreyfusienne réveille les premiers sursauts du nationalisme, il écrit* le Coup d'aile. *Au temps du renouveau catholique d'après guerre, il écrit* l'Ame en folie. *Au temps où meurt l'esprit de la victoire, il écrit* la Viveuse et

le Moribond. *On a dit que le génie consistait à apporter dans une époque déterminée les paroles, les réponses que cette époque attendait. Cette formule permet parfaitement de mesurer sa place : il n'a pas apporté les réponses; mais il l'a toujours tenté et approché.*

Cette pensée si active n'était pas sûre d'elle-même. On l'a vue qui oscille du roman à la scène sous l'influence de M. Maurras. L'auteur de l'Envers d'une sainte *refit cette pièce sur une critique, d'ailleurs juste, de Lemaître. Il a changé cinq fois le dernier acte du* Repas du lion. *Dans la version primitive de* la Fille sauvage, *le dernier acte se passe à Bayreuth; dans la version définitive, il se passe au cœur de l'Afrique.*

Signe de cette inquiétude qui est un puissant stimulant pour l'esprit, mais dont Sainte-Beuve a dit qu'elle n'est pas un élément créateur de beauté. De fait, chaque pièce de François de Curel est saisissante, aucune n'est parfaite. Encore qu'il soit scabreux de porter un tel jugement, aucune n'est au rang des chefs-d'œuvre, pas même la Nouvelle Idole, *qui semble bien la meilleure. On a dit qu'il y avait en lui un philosophe et un dramaturge qui s'étaient gênés toute leur vie, au point que ni l'un ni l'autre ne s'étaient épanouis.*

*Il y avait encore bien d'autres contradictions en lutte; on l'a défini : un champ de bataille d'*Heredos. *Il le savait, à tout le moins il le sentait, et le squelette de* l'Ame en folie est *comme un symbole qui l'atteste. Il y avait en lui un aristocrate rural et un ingénieur enivré de science, un méditatif et un chasseur qu'on voit courant les filles, une pensée inquiète et un tempérament jovial, et aucun n'avait le pas suffisamment pour imposer sa primauté qui reconstitue l'unité souveraine. C'est pourquoi on a pu le comparer à un géant, dont les os gisaient à terre, très grands, mais épars, et sans que soit venu le magicien capable de les assembler en un corps qui se lève, empoigne un sujet et l'emporte sur son dos. Ou bien encore on l'a comparé à un homme dans une barque qui tourne autour du havre où les chefs-d'œuvre dorment flanc à flanc dans l'immortalité. A tout moment, on croit qu'il va en forcer l'entrée. Mais toujours, à la dernière seconde, un remous rejette la barque vers les courants de la passe.*

Lutte émouvante, d'une magnifique grandeur. Même si la postérité ne range pas l'œuvre de François de Curel parmi les immortelles, il a été un de ceux qui auront, en leur temps, maintenu la primauté de la France.

★★★

Le Théâtre : *M. de Bouhélier, M. Ransan, M. Verneuil et M. Méré.*

On sera curieux de voir combien de temps la pièce nouvelle de M. de Bouhélier va rester à l'affiche chez M. Pitoeff. Cette expérience ne va pas laisser d'être instructive. En vérité, il semble qu'on ait tout rassemblé ici pour éprouver la résistance extrême du public : dans un décor lugubre, une œuvre sinistre, traînante, mortelle. Mme Pitoeff est une actrice admirable, mais ici elle serait bien empêchée d'apporter un rayon de lumière ; à ses côtés, M. Pitoeff, à son ordinaire, montre son jeu intelligent et saisissant, mais qui ressemble d'autant plus à un cauchemar qu'il tient le personnage d'un fou. Si les spectateurs « tiennent », c'est qu'ils auront le goût de l'art dramatique chevillé dans le corps.

M. de Bouhélier est parti sur une très curieuse idée : celle de transposer *Hamlet* dans la vie moderne. Un garçon de vingt et un ans, qui étudie la théologie à Munich, se doute que sa mère trompait son père avec le frère de celui-ci, et il a des raisons de suspecter le couple adultère d'avoir fait disparaître l'homme qui les gênait. Revenu à la maison natale, dans les Ardennes françaises, Jacques Kesseler trouve un journal que son père rédigeait avant sa mort ; celui-ci y accuse en propres termes sa femme et son frère de l'avoir longuement trahi et de l'avoir finalement empoisonné. Voici Jacques hanté par l'idée de venger son père, comme Hamlet. Mais il se heurte à la terrible duplicité de sa mère, qui nie tout, explique tout. Il ne sait plus rien. Si bien que s'il n'agit pas, ce n'est pas par impuissance comme Hamlet : c'est parce qu'il ne sait pas.

Ce pouvait être un très beau sujet de drame. M. de Bouhélier ne pouvait se tenir de le gâter par système. Il a fallu qu'il introduise là dedans, selon la formule, des histoires qui mêlent la fantaisie tragique au dramatique des sentiments. D'abord, une troupe de comédiens qui viennent « tourner un film » sur *Hamlet* dans le domaine du mort ; puis Jacques est victime d'un drame de l'hérédité qui le mène à la folie ; en cours de route, il croit qu'il voit le spectre de son père ; et il finit par trancher la gorge à son oncle tandis que celui-ci se fait la barbe.

Une fois de plus, M. de Bouhélier a visé le grand mélange shakespearien de la réalité et de la poésie dans le tragique ; une fois de plus, par malheur, il n'a donné qu'une pauvre et morne bizarrerie, qui n'arrive pas à soulever le talent des deux acteurs. Que pourra penser le public si on lui dit que c'est là le grand art?

*
* *

M. Ransan, lui, n'apporte pas seulement de bonnes intentions, il apporte des intentions raisonnables, c'est-à-dire une intelligence des règles de l'art dramatique tout à fait prometteuse de la part d'un débutant. Sa pièce a pour titre : *Je veux être heureux*, et elle met en scène un optimiste qui veut absolument que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes. Tel Pangloss, plus les faits démentent son système, plus il s'y obstine. Par exemple il a déclaré une fois pour toutes qu'il avait confiance en sa femme. Celle-ci y voit d'abord un signe d'indifférence ; elle essaie de l'émouvoir, il s'endort. Par une pente naturelle, elle tente d'éveiller sa jalousie ; il se croit très fin en étalant sa grossière confiance, faite d'égoïsme, de sottise et de suffisance. Il ne faut jamais jouer ce jeu-là avec une jeune femme : la sienne, qui est sage, tente de faire croire qu'elle a une aventure avec Bidou, l'ami de la maison, qui est triste et disgracié. L'optimiste est bien tranquille : comment le tromperait-on pour Bidou? Il est si rassuré que pour montrer qu'il n'est pas dupe, c'est lui-même qui ménage une entrevue entre Bidou et sa femme. Un proverbe assure qu'il ne faut pas tenter le diable : la jeune femme exaspérée fait précisément la folie qu'on l'a mise au défi de ne pouvoir faire.

Après quoi, l'optimiste raille Bidou, met en doute son succès. Exaspéré à son tour, Bidou se venge d'un coup en criant sa victoire. Le maître — sot ne peut plus douter qu'il ait enfin ce qu'il mérite ; sur le moment, il réagit, il souffre un peu ; mais bientôt son égoïsme s'accommode de la nouvelle situation : il est trompé? bon ; il trouvera que c'est bien ainsi et ne cessera pas d'être heureux pour si peu. Car l'optimisme est une des maladies qui sont incurables.

On peut beaucoup espérer de la sagacité d'un auteur qui, fort jeune, voit les affaires humaines avec cette lucidité intelligente. D'autant que M. Ransan sait que la péripétie est la loi au théâtre, et qu'il s'arrange de manière à faire rebondir plusieurs fois son intrigue. Il lui manque encore les qualités qui s'acquièrent avec l'expérience ; il se perd dans le détail et ne sait pas élaguer, sacrifier pour aller vite. Dans son désir de renouveler l'invention comique, il ne regarde pas toujours à la finesse des moyens. Ce sont là défauts de débutant. Si M. Ransan s'en corrige, il prendra un rang honorable parmi les auteurs dignes d'intérêt.

*
* *

Et l'on en reviendra, pour finir, à l'éternel M. Verneuil et à l'éternel M. Méré : encore une pièce de chacun de ces deux auteurs

et une pièce à succès. Tandis que le grand art de M. de Bouhélier ennuie le public, tandis qu'un débutant comme M. Ransan prélude à la lointaine Croix-Nivert, M. Verneuil triomphe et M. Méré règne. Celui-ci adapte pour le Boulevard du Crime un succulent mélodrame américain, tout palpitant d'innombrables péripéties. Quant à M. Verneuil, de complicité avec M. Berr, il enrichit la production contemporaine d'un vaudeville, bien conventionnel, médiocre à souhait, qui ne compromettra en aucune manière la santé des auditeurs. Ils ne courront même pas le risque de mourir de rire. Au sortir des dures épreuves que leur inflige M. de Bouhélier, ils trouvent ici le doux repos, la sécurité, le calme plat. Ils sont heureux : qui aurait la faiblesse de s'en étonner et la cruauté de leur en vouloir?

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LES ÉLECTIONS FRANÇAISES. — *Les deux tours de scrutin ont lieu les* 22 *et* 29 *avril. Le premier ne donne que* 187 *résultats définitifs.*

Entre les deux tours, l'alliance se renoue, en beaucoup d'endroits, entre radicaux-socialistes et S. F. I. O. Mais, conformément aux ordres de Moscou, les communistes se maintiennent presque partout.

Résultats définitifs : 10 *conservateurs,* 133 *républicains U. R. D.,* 17 *démocrates populaires,* 106 *républicains de gauche,* 55 *radicaux-unionistes,* 123 *radicaux-socialistes,* 147 *républicains-socialistes,* 101 *socialistes S. F. I. O.,* 16 *communistes,* 3 *autonomistes alsaciens.*

La majorité paraît acquise au cabinet Poincaré, mais de nombreux sièges (plus de 40*) n'ont été gagnés par les modérés que grâce à la tactique intransigeante des communistes. Si ceux-ci perdent des sièges, ils ont groupé plus d'un million de suffrages. Les socialistes S. F. I. O., de leur côté, ont réuni* 1 620 000 *voix.*

LA GUERRE HORS LA LOI. — *Signature d'un traité d'arbitrage italo-américain* (19 *avril*).

— *La note française en réponse à la proposition de M. Kellogg est arrêtée en conseil des ministres et envoyée aussitôt à Londres, Berlin, Rome et Tokio* (19 *avril*).

— *Le gouvernement allemand accepte en principe la proposition américaine* (27 *avril*). *La politique de M. Stresemann ne se départit pas des règles d'une stricte prudence. Dans un discours prononcé à Leipsick, le* 15 *avril, M. Stresemann a dit leur fait aux nationalistes trop pressés et a fait comprendre que la politique de Locarno est la seule qui convienne à un pays vaincu et momentanément affaibli.*

— *M. Kellogg prononce à Washington, en présence de MM. Paul Claudel et Hughes, un important discours. Il déclare, pour tourner l'objection française, que rien, dans le projet de pacte américain, ne vient restreindre le droit de légitime défense. Quant aux engagements de la S. D. N., M. Kellogg répond qu'il ne croit pas que le covenant obligeât un État à soutenir une guerre d'assistance. Les réserves françaises sont donc inutiles* (29 *avril*).

France. — *M. de Chambrun est nommé ambassadeur à Constantinople* (19 *avril.*)

— *Le député communiste Doriot est arrêté à Valenciennes* (19 *avril*).

Angleterre. — *M. Winston Churchill présente aux Communes le budget de* 1928-1929, *qui monte à* 355 *millions de livres sterling. Le budget écoulé s'est soldé par un excédent, pour la première fois, depuis la chute du cabinet travailliste Mac Donald* (24 *avril*).

Belgique. — *Mort, à Bruxelles, du général Wrangel, ancien commandant des armées blanches de Russie en* 1920 (25 *avril*).

Autriche. — *On arrête à Vienne Bela Kun, l'ancien dictateur bolcheviste de Buda-Pest* (27 *avril*).

Le conflit anglo-égyptien. — *Le gouvernement britannique remet au gouvernement égyptien une note lui donnant trois jours pour retirer le projet de loi sur les réunions publiques* (29 *avril*).

Des navires de guerre quittent Malte aussitôt. Le Parlement égyptien accepte de remettre à novembre la discussion du projet de loi incriminé.

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET C^ie^, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 36492.